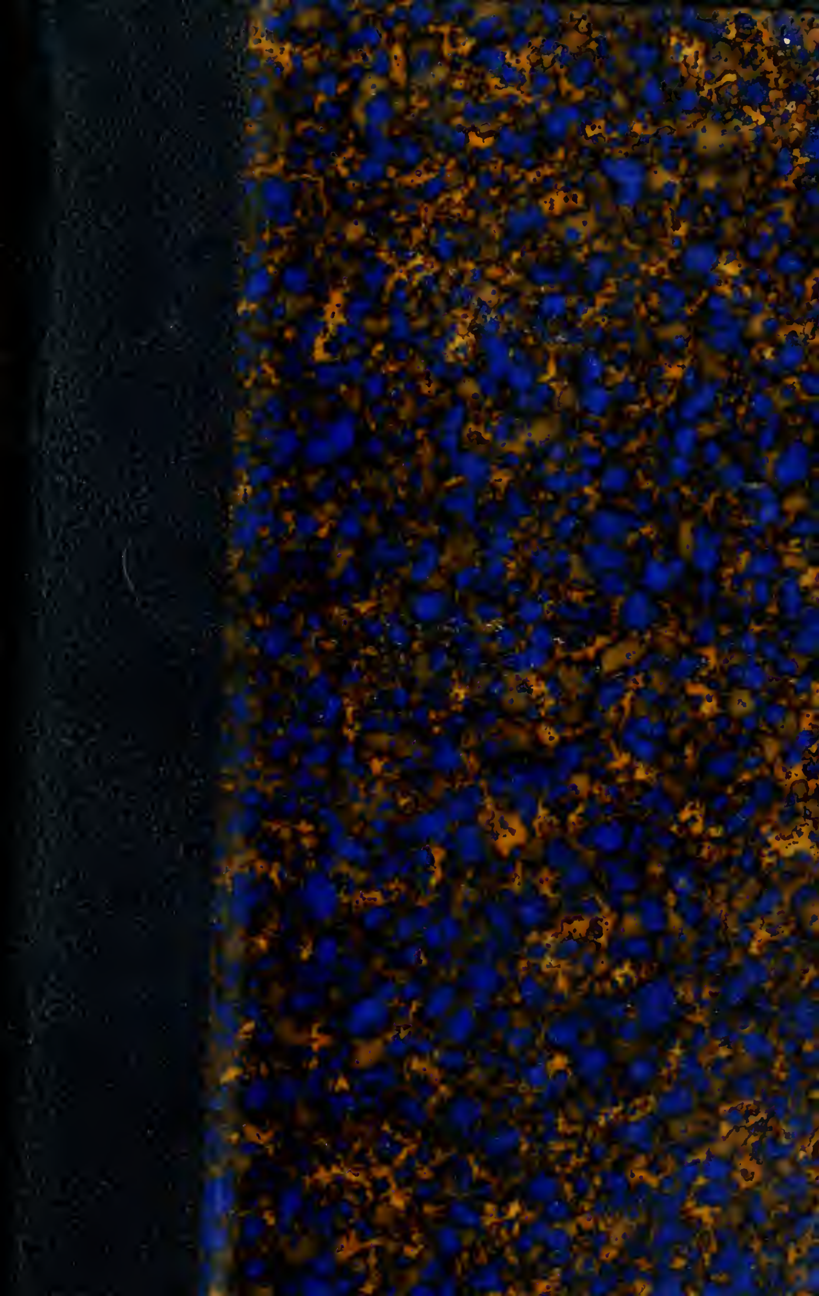
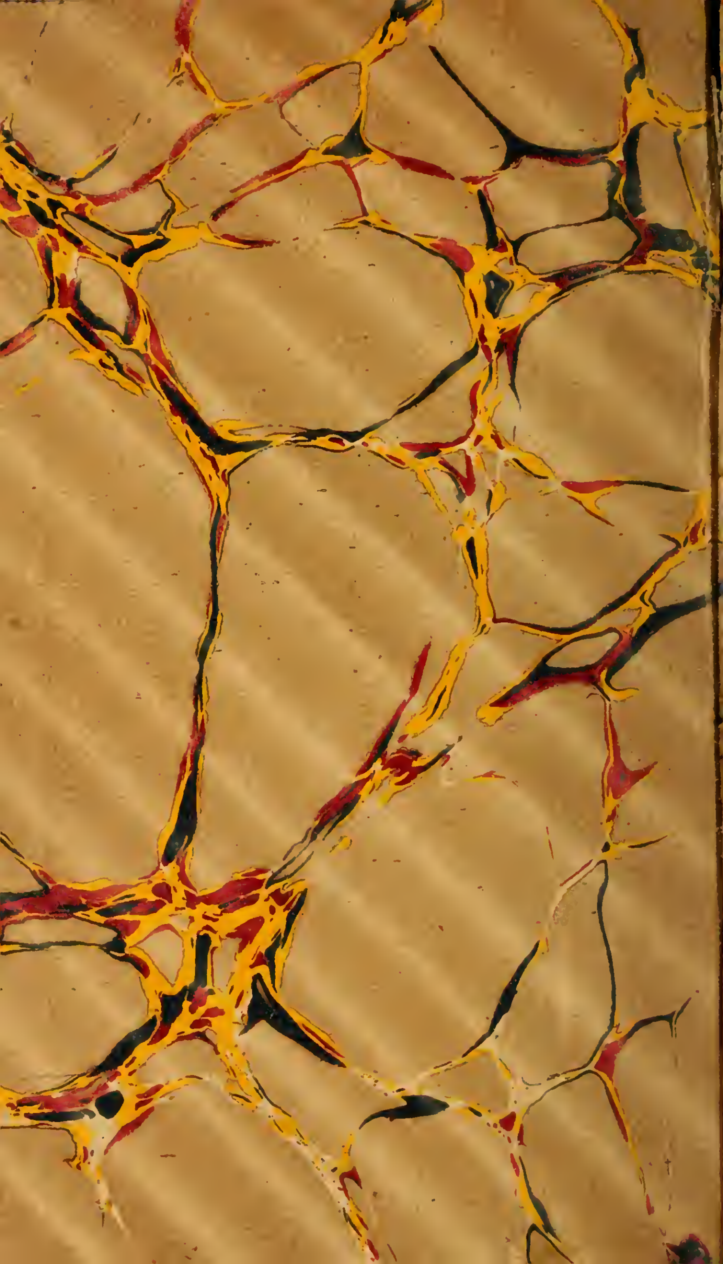
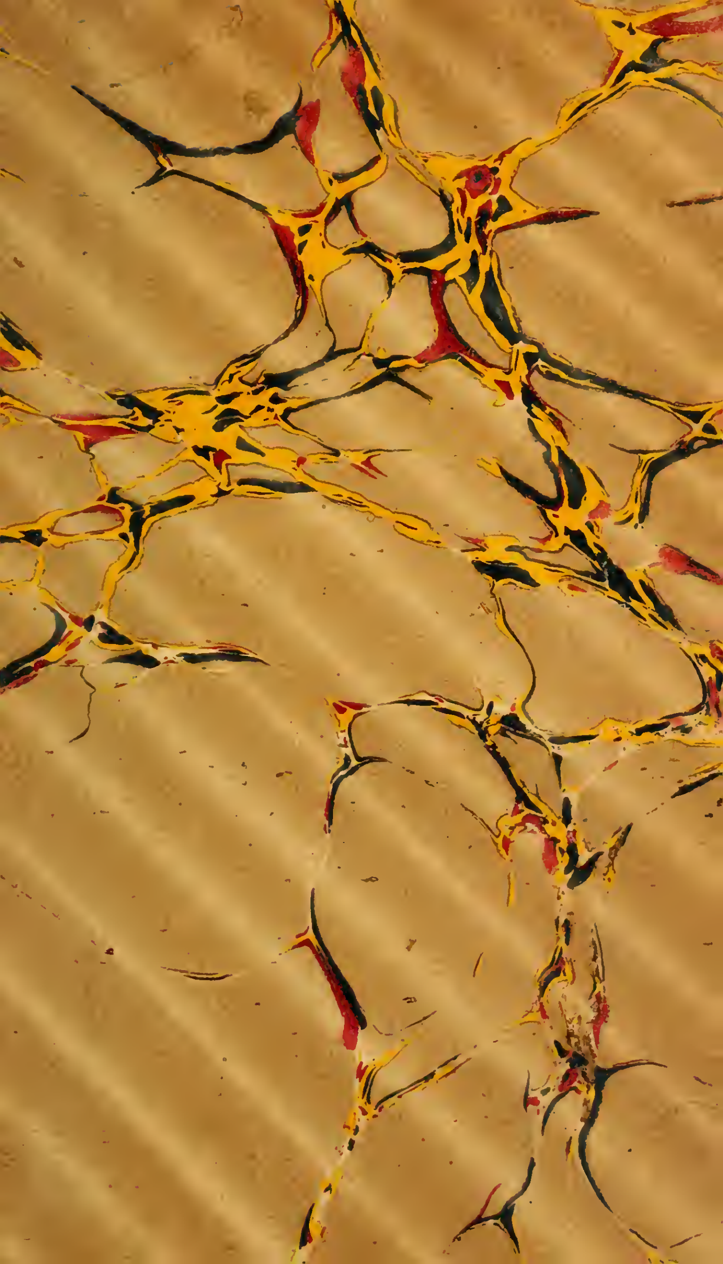






GAZETTE ANECDOTIQUE

DEUXIÈME ANNÉE — TOME I

GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

DEUXIÈME ANNÉE — TOME I



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 1 — 15 JANVIER 1877

SOMMAIRE.

CHAIX D'EST-ANGE. — Voici un curieux renseignement qui nous est donné, dans l'*Illustration*, par M. Lorédan-Larchey, sur l'origine du nom du célèbre avocat qui vient de mourir :

« Des renseignements demandés avant mon dernier article, mais qui n'ont pu m'arriver en temps utile, il résulte que : 1° La famille Chaix d'Est-Ange n'est point

champenoise, comme l'affirment les biographies. — 2° D'Estange (sans trait d'union) fut un surnom rétabli sur l'acte de naissance de M. Chaix d'Est-Ange par jugement du 13 février 1817. Il avait été omis précédemment, parce que le Directoire ne l'avait pas donné à M. Chaix père en le nommant à la place d'accusateur public du département de la Marne (an VI de la République). — 3° Avant de se fixer à Reims, M. Chaix père était en Normandie, comme il appert d'un certificat du district de Caen (13 pluviôse an IV) constatant que le citoyen Richard-François Chaix, surnommé d'Estange, n'est pas compris sur la liste des émigrés. — 4° Selon la tradition existant à Reims parmi tous ceux qui ont connu notre éminent magistrat, son père avait quitté les ordres pour entrer dans la magistrature, et, comme il était appelé en religion *de St-Ange*, il aurait ajouté ce nom à celui de Chaix, d'où le nom de *Chaix d'Est-Ange*, en prenant les lettres abréviatrices comme éléments d'une appellation nouvelle. — A l'époque où cette modification fut faite, le mot de *saint* en toutes lettres avait ses dangers. »

Il paraît que le père de M. Chaix d'Est-Ange était aussi un éloquent personnage. Voici, en effet, un curieux document à ce sujet, et tout à fait inédit, dont nous avons le manuscrit sous les yeux :

Je soussigné, maire de la ville de Reims, membre de la Légion d'honneur, certifie que M. Richard-François Chaix

d'Est-Ange a rempli pendant douze ans et demi les fonctions de ministère public près la cour de justice criminelle du département de la Marne, séant en cette ville; qu'il s'est acquis l'estime et la considération de tous nos concitoyens; que dans toutes les circonstances il a déployé *l'éloquence la plus forte et la plus persuasive;* que la plus grande intégrité et la plus parfaite impartialité ont été les guides de sa conduite, et qu'il emporte avec lui les regrets de tous les habitants de ce département.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, pour servir et valoir ce que de raison.

A Reims, le 5 janvier 1811.

Signé : PONSARDIN, *maire.*

LES SOUVENIRS DE M. RENAN. — M. Ernest Renan vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* une sorte d'autobiographie de sa jeunesse, sous le titre de *Souvenirs d'enfance.* Il y a de fort curieuses choses dans ce travail personnel et intime, que nous ne pouvons que signaler; en voici deux toutefois que nous relèverons plus particulièrement :

C'est d'abord cette phrase bien étonnante, on en conviendra, sortant de la plume qui a écrit la *Vie de Jésus :*

« La piété de ma grand'mère, sa politesse, son culte pour l'ordre établi, me sont restés comme une des meilleures images de cette vieille société fondée sur Dieu et le roi, *deux étais qu'il n'est pas sûr que l'on puisse remplacer.* » (*Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1876.)

Secondement, dans ce même travail, M. Renan donne à son père le titre de « marin ». Or voici la copie textuelle de l'acte de naissance de M. Renan, qui n'est pas d'accord avec lui sur ce point :

Extrait des registres des actes de naissance de la ville de Tréguier (Côtes-du-Nord), — année 1823.

Du premier jour du mois de mars mil huit cent vingt-trois, à six heures, acte de naissance de Joseph-Ernest Renan, né le jour d'hier à six heures du matin, fils légitime de Philibert-François Renan, âgé de 49 ans, profession de *marchand épicier*, et de Magdelaine-Josèphe Féger, âgée de trente-neuf ans, demeurant à Tréguier... La déclaration de la naissance a été faite par ledit Philibert Renan, profession de *marchand épicier*, demeurant audit Tréguier..., etc...

Dans une précédente brochure sur sa famille, distribuée par M. Renan à ses amis il y a une quinzaine d'années, il donnait à son père la qualité « d'armateur ». Je sais bien que c'est là une petite question, mais enfin il serait bon de s'entendre, et jusqu'à preuve du contraire je m'en tiens, sur ce sujet, à l'assertion de la pièce officielle que je viens de reproduire.

Balzac plagiaire. — Dans une de ses dernières chroniques du *Correspondant*, M. Victor Fournel — qui, par parenthèse, est le Bernadille du *Français* — a fait une bien curieuse découverte à propos de Balzac et de ses procédés littéraires. Il nous le montre, en effet,

admirant surtout Théophile Gautier, à ce point que dans l'un de ses romans, *Béatrix*, paru en 1838, il a emprunté — sans le dire, bien entendu — à des portraits artistiques que l'auteur de *Mlle de Maupin* avait publiés, l'année précédente, dans le *Figaro*, des expressions, des tournures, des images, même des phrases entières, dont nous indiquons ci-dessous celles qui se rapprochent le plus du texte imité :

BÉATRIX.

(Édition Michel Lévy.)

Cette chevelure, au lieu d'avoir une couleur indécise, *scintillait* au jour comme des *filigranes d'or bruni*.

Son front, *large* et bien taillé, recevait avec amour *la lumière*, *qui s'y jouait en des luisants satinés*. Sa prunelle, d'un bleu de turquoise, brillait *sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur*.

Ce nez, d'un *contour aquilin*, *mince*, avec je ne sais quoi de *royal*...

Ses bras noblement *arrondis*, sa peau *tendue* et *lustrée*, avaient *un grain plus fin ; les contours avaient acquis leur plénitude*. (Pages 24 et 25.)

Ce visage, plus rond qu'o-

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

(Édition Charpentier, 1874.)

Les cheveux... *scintillent* et se contournent aux faux jours en manière *de filigranes d'or bruni*.

Le *front*, *large*, plein, bombé, attire et retient *la lumière*, *qui s'y joue en luisants satinés*. Une prunelle brune scintille *sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur*.

Le nez fin et *mince*, d'un *contour assez aquilin* et presque *royal*...

Les bras prennent de la *rondeur*, la peau, mieux *tendue* par un embonpoint naissant, devient *d'un grain plus fin*, se *lustre* et se satine, *les contours acquièrent de la plénitude*. (Pages 381 et 393.)

Elle ressemble à s'y mé-

vale, ressemble à celui de quelque belle *Isis des bas-reliefs éginétiques.*

Le front est plein, large, renflé aux tempes.

Le nez, mince et droit, est coupé de narines obliques assez passionnément dilatées.

prendre à une... *Isis des bas-reliefs éginétiques.*

Mlle Georges a *le front plein, large, renflé aux tempes.*

Le nez mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée... etc.

Les Comédiens décorés. — Jadis il était reçu qu'aucun comédien ne pouvait être décoré. Napoléon, au faîte de sa puissance, n'a jamais osé donner la croix à Talma. Aujourd'hui, nous avons fait bien des progrès sur ce point, et nous commençons à comprendre que les comédiens sont des hommes comme les autres, et qu'il en est bon nombre qui ne peuvent que faire honneur au ruban rouge. Cependant nous ne décorons encore les comédiens que lorsqu'ils sont retirés du théâtre : tels, par exemple, Duprez, Levasseur, Samson, Regnier, qui ont reçu la croix de la Légion d'honneur après leur retraite.

En revanche les souverains étrangers décorent beaucoup nos artistes dramatiques : Faure et Massol, de l'Opéra ; Febvre et Garraud, de la Comédie française ; Melchissédec et Capoul, du Théâtre-Lyrique, etc., portent des rubans espagnols, italiens ou portugais. Un décret récent du roi Alphonse XII a donné la croix de Charles III au baryton Pierre-Samson Gailhard, de l'Opéra, qui est un compatriote de Capoul, étant né le 1er août 1848, à Toulouse.

Tel est actuellement l'état des choses pour ce qui concerne les distinctions honorifiques données aux comédiens ; il nous a semblé curieux de le signaler.

Proverbes turcs. — L'*Univers* a recueilli un certain nombre de proverbes turcs, dont quelques-uns, que nous reproduisons ci-après, nous ont semblé vraiment curieux. Plusieurs sont extraits du *Coran*, et il en est qui sont même communs à d'autres nations :

— Baise la main que tu ne peux couper.

— Donne ta barbe pour sauver ta tête.

— Sois l'esclave de qui t'estime et le maître de qui te méprise.

— Quiconque observe sa langue sauve sa tête.

— On peut manger et boire avec ses amis, mais jamais faire d'affaires.

— Quand on aime la paix, il faut être aveugle, sourd et muet.

— Pour éviter la fumée on tombe dans la flamme.

— La langue tue plus d'hommes que l'épée.

— Le bon vin fait de mauvaises têtes.

— Fais aux autres ce qui te plaît, jamais ce qui te déplaît.

— Un ami écervelé nuit plus qu'un ennemi avisé.

— On ne construit pas une muraille avec une pierre.

Théatres. — *La Reine Margot.* Ce célèbre drame d'Alex. Dumas et d'Aug. Maquet, que la Porte-Saint-Martin joue en ce moment avec tant de succès, a servi de pièce d'inauguration à la salle du Théâtre-Historique, au boulevard du Temple, le 20 février 1847. Ce fut, on le sait, Dumas le père lui-même qui inventa, fonda et éleva le théâtre susdit, dont la révolution de 1848 arrêta tout net la fortune.

La Reine Margot eut alors une vogue immense. Nous trouvons, dans les créateurs de la pièce, Mélingue, Bignon, Rouvière, Saint-Léon, qui a été ensuite à l'Odéon, Colbrun et la belle Atala Beauchêne, prêtée par les Variétés ; tous ceux-là sont morts !... Vivent encore aujourd'hui, parmi les acteurs d'alors, Mme Person, sœur de Dumaine qui représente actuellement Coconnas, et Barré, qui jouait à cette époque des bouts de rôle, celui d'un geôlier dans la pièce en question, et qui est devenu depuis sociétaire de la Comédie française.

Notre confrère Hostein raconte, dans son dernier feuilleton du *Constitutionnel*, d'amusants et intéressants souvenirs qui se rapportent à la première soirée du Théâtre-Historique et du drame *la Reine Margot :*

« Des amateurs forcenés firent la queue aux portes du théâtre depuis la veille au soir du jour fixé pour l'ouverture. Ce fut une station de vingt-quatre heures ! Et on était en février ! Il est vrai que l'hiver se montrait clément, comme cette année.

« Vers dix heures du soir, les porteuses de bouillo commencèrent de circuler parmi les files en permanence. A minuit arriva le tour des pains sortant de la fournée. Des marchands du voisinage eurent l'idée de vendre des bottes de paille fraîche sur laquelle plus d'un s'étendit voluptueusement. La nuit se passa en bruit, en conversations joyeuses ; le bon ordre ne fut pas un instant troublé. Par intervalles, des chœurs — très-harmonieux — se faisaient entendre. L'endroit était éclairé par des centaines de lanternes et des lampions. C'était un spectacle animé et des plus curieux.

« Au petit jour eut lieu l'intermède du café au lait accompagné de petits gâteaux tout chauds. Quelques personnes de l'assistance arrêtèrent des porteurs d'eau qui passaient, et firent en public des ablutions permises.

« La nuit et la journée furent le triomphe des charcuteries à l'ail. L'air était saturé de cet arome culinaire.

« Un vendeur de chansons qui, accouru des premiers, se trouvait près des portes d'entrée, non pour faire du commerce, mais pour son plaisir, eut tout à coup une inspiration. Il fit garder sa place, et il courut à son imprimerie rue de La Harpe. Là, en un tour de main, il écrivit une chanson et la fit imprimer aussitôt. Il revint, en toute hâte, la crier et la chanter parmi les groupes de faction, et il en vendit un nombre considérable d'exemplaires. »

Ajoutons que le grand drame de cape et d'épée de Dumas et Maquet avait alors treize tableaux, et que, pour raccourcir sa durée, qui dépassait presque toujours l'heure réglementaire, on lui a fait subir aujourd'hui l'amputation d'un tableau.

— *Le Secrétaire particulier*. La nouvelle comédie que l'Odéon vient de jouer sous ce titre n'a obtenu qu'un demi-succès ; elle n'est d'ailleurs arrivée au théâtre que fort amendée par la censure, dont les impitoyables ciseaux lui ont enlevé, paraît-il, la meilleure partie de son esprit. Il est vrai que le héros de la pièce est un député ganache, que la scène se passe de nos jours, et que les censeurs ont vu ou cru voir dans les moindres mots des allusions qui menaçaient sans doute l'ordre social et le repos public. La pièce, qui a trois actes, est d'un M. d'Arlhac, qui est, en dehors du théâtre, percepteur de l'octroi à l'abattoir des Batignolles, et en outre critique dramatique du journal religieux la *Défense*. Il a signé sa comédie du pseudonyme de Paul de Margaliers. Ajoutons que le *Secrétaire particulier* avait été reçu à correction à l'Odéon dès 1874, sous le titre de *Les Attardées*, et que la pièce avait alors cinq actes. Remaniée ensuite par M. Cadol, qui travaille, ce nous semble, beaucoup plus au nom des autres qu'en son nom propre, la comédie de M. d'Arlhac-Margaliers prit le titre de *Les Célimènes sur le retour*. Elle n'avait

plus alors que quatre actes. Un nouveau travail la réduisit encore aux trois actes qu'elle a maintenant et lui donna son titre actuel. La vogue successive de la *Maîtresse légitime*, puis des *Danicheff*, a ensuite reculé jusqu'à ce jour l'apparition du *Secrétaire particulier*, dont le talent de M. Dalis, qui représente avec une grande verve le député ganache plus haut cité, fera peut-être le succès.

— *Mlle Albani*. M. Escudier vient de nous rendre Mlle Albani, pour quelques soirées, au Théâtre-Italien. La jeune cantatrice a été l'objet d'ovations successives dans la *Lucia* de Donizetti, qui lui servait d'opéra de rentrée, et depuis bien longtemps la scène de la salle Ventadour n'avait été jonchée d'autant de bouquets (samedi 6 janvier).

L'Albani a, dit-on, fabriqué son pseudonyme — car ce n'est pas là son nom — de manière à le rendre aussi semblable que possible, sans plagiat complet, au nom de l'Alboni, d'illustre mémoire. Ce « dit-on » est fort mal renseigné. De son vrai nom l'Albani se nomme tout simplement Emma Lajeunesse, et elle est née près d'Albany (Amérique). Elle descend d'une famille française émigrée au Canada. Elle a appris la musique et le chant à Paris, sous la direction de M. Benoist et de l'éminent chanteur Duprez; elle a même souvent joué sur la scène particulière de ce professeur émérite, où elle a notam-

ment remporté un grand succès dans des fragments de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas. Elle a fait ensuite florès en Italie, et c'est enfin dans la *Sonnambula*, en octobre 1872, que nous l'avons pour la première fois entendue à Paris. Elle est aujourd'hui en possession de tout son talent, et elle passe désormais à l'état d'étoile de première grandeur.

— *Recettes théâtrales au jour de l'an.* Elles sont fort curieuses et intéressantes à relever, ces recettes faites par les théâtres de Paris le 2 janvier dernier, jour qui est, pour les spectacles, le plus fructueux de toute l'année. Voici quelques chiffres pris aux sources authentiques :

Théâtre-Lyrique. — Matinée : *Paul et Virginie*, 10,070 fr. — Soirée : *Giralda*, 2,542.

Châtelet. — Matinée : *Sept Châteaux du Diable*, 7,633 fr. — Soirée : même spectacle que dans le jour, 9,332 fr.

Porte-Saint-Martin. — Matinée : *Reine Margot*, 2,347 fr. — Soirée : même spectacle que dans le jour, 7,515 fr.

Variétés. — Matinée : *Belle Hélène*, 1,340 fr. — Soirée : même spectacle que dans le jour, 4,295 fr.

Folies-Dramatiques. — Matinée : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, 879 fr. — Soirée : même spectacle que dans le jour, 2,830 fr.

Les théâtres qui n'ont pas joué dans le jour ont fait de même de grosses recettes le soir :

Opéra-Comique,	7,540 fr.
Théâtre-Historique,	5,063 »
Gymnase,	2,425 »
Château-d'Eau,	2,412 »

Enfin le troisième Théâtre-Français (M. Ballande, directeur), qui avait fait avec sa matinée dramatique une recette de 42 fr. 25, a atteint le soir 543 francs! O puissance du jour de l'an!...

NÉCROLOGIE. — *Le Comte de Villelume.* Le comte de Villelume vient de mourir à l'âge de 76 ans. Il était le fils unique de Mlle Marie-Maurille Virot de Sombreuil, et son père était un ancien officier de l'armée de Condé. On sait que cette famille doit son illustration à la fameuse légende du verre de sang que Mlle de Sombreuil aurait bu, le tenant de la main des égorgeurs de 1793, afin de sauver son père qui allait être massacré. — Nous venons de prononcer le mot de légende ; il paraît qu'en effet, cette prétendue histoire est absolument inexacte. Mais la gloire filiale de Mlle de Sombreuil n'en demeure pas moins grande. Elle sauva son père par son courage, par sa persévérance et peut-être aussi par la mâle fierté de son attitude, qui finit par en imposer aux assassins. Il y a d'ailleurs, à ce sujet, beaucoup de ver-

sions, dont la plus vraisemblable est celle qui tend à établir que Mlle de Sombreuil vida, en effet, un verre que lui tendit l'un des bourreaux, mais que ce verre était plein d'eau rougie, et qu'il était destiné à la faire revenir d'une défaillance bien compréhensible en un tel moment.

Mme de Villelume-Sombreuil mourut à Avignon pendant la Restauration, et le gouvernement d'alors voulut lui rendre un hommage posthume considérable en mémoire de l'acte de courage — avec ou sans verre de sang — qu'elle avait accompli. Il fit déposer son cœur aux Invalides, où il est encore aujourd'hui conservé.

— *Mlle Boisgontier*. Ce fut une artiste fort étrange, ayant de l'esprit, mais de l'esprit au gros sel, un peu hommasse, forte en gueule, — comme dirait Molière, — en somme d'un talent un peu vulgaire, mais très-communicatif. La pauvre fille est morte au commencement de ce mois dans une maison de santé, où elle souffrait depuis trois ans de la paralysie progressive qui l'a enlevée.

Boisgontier, — que ses camarades et ses amis appelaient familièrement *Bois-bois*, — a eu une jeunesse des plus brillantes. Elle jouait alors les travestis aux Variétés, faisant fureur dans une *Nuit de bal masqué*, *Deux dans un violon; La Pipe cassée*, etc. Elle roulait équipage, se montrait un peu partout, et avait une cour d'adorateurs qui la suivait même jusqu'au bal Mabille, où

elle ne se faisait pas scrupule de danser le cancan avec les célébrités de l'endroit. Cette vogue n'eut qu'un temps; Boisgontier prit de l'embonpoint et perdit, — non son esprit, qui n'est mort qu'avec elle, — mais sa beauté, qui n'était en somme que celle du diable! Elle s'en vint alors jouer les duègnes comiques aux Folies-Dramatiques et enfin au théâtre Déjazet, où elle se fit remarquer à côté de l'illustre maîtresse du lieu, notamment dans les *Prés-Saint-Gervais*, et aussi avec Raynard dans les *Chevaliers du pince-nez*.

Voici un quatrain dans lequel Jacques Arago a peint assez fidèlement Boisgontier, au temps de ses triomphes de jeunesse :

Elle dit le mot cru si naturellement,
Si franchement et si spirituellement;
Elle cache si bien ce qu'il offre de louche,
Qu'on irait volontiers le chercher sur sa bouche.

— *Henri Monnier*. Le nom d'Henri Monnier vivra toujours, grâce à sa merveilleuse création du fameux Joseph Prudhomme, qu'il nous a présenté sous toutes les formes, aussi bien dans ses livres qu'au théâtre, et par la plume que par le crayon. Né à Paris le 8 juin 1799, Henri-Bonaventure Monnier est mort le 4 de ce mois, au moment même où il venait d'autoriser le théâtre des Variétés à reprendre sa meilleure comédie : *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*. Nous ne saurions

raconter ici sa vie, que résumeront suffisamment les titres de ses principales œuvres : au théâtre, *La Famille improvisée* (Vaudeville, 4 juillet 1831) ; *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme* (Odéon, 23 nov. 1852) ; *Le Roman chez la portière* (Palais-Royal, 1855). Citons, en librairie, toute sa série de *Scènes populaires,* trois parties publiées de 1830 à 1862, et les *Mémoires de Joseph Prudhomme* (1857). Rappelons aussi que, comme dessinateur, Monnier a donné beaucoup de compositions fort originales, éparpillées un peu partout, et qu'il a illustré, dans les premiers temps de sa carrière, Béranger et La Fontaine. Comme artiste dramatique, Henri Monnier a eu aussi une valeur, toute spéciale, il est vrai, et appropriée seulement à l'interprétation de ses propres ouvrages ; le souvenir de son talent ne sera jamais oublié par ceux qui lui ont vu créer les trois pièces ci-dessus mentionnées. Il les jouait en comédien original, sans grande tradition, détonnant un peu, par cette originalité même, au milieu des artistes qui l'entouraient, mais absolument curieux à voir et à entendre. C'était bien un artiste à part.

Dans le discours que Jules Claretie a prononcé, le samedi 6 janvier, à ses funérailles, notre confrère a très-heureusement jugé en quelques mots Henri Monnier et le trait principal de son originalité :

« Créer un type, a-t-il dit, petit ou grand, que ce soit Panurge ou Mercadet, Roger Bontemps ou Sgana-

relle, Hamlet ou Mayeux, c'est faire œuvre de génie. Cette bonne fortune et ce genre créateur, Henri Monnier les a eus. Tant qu'il y aura des demi-savants prétentieux, des sots méprisants, des vaniteux et des égoïstes, le Prudhomme de Monnier vivra, c'est-à-dire qu'il vivra toujours. »

Il y a bien encore un autre côté de la personnalité d'Henri Monnier qui serait fort piquant et curieux à étudier : c'est celui qui concerne son goût et son habileté pour l'art de la mystification, dans lequel il était passé maître. Il faut d'ailleurs reconnaître que, sur ce point, on a mis à l'actif de Monnier une série d'aventures dans lesquelles il n'a sans doute rempli aucun rôle, et dont même la plupart ne sont peut-être jamais arrivées.

Varia. — *Les Cannes photographiques.* Tous les ans, le retour des étrennes donne naissance à un nouveau jouet. Les *questions*, les *cri-cris*, et autres fantaisies de ce genre, ont fait leur temps, et sont déjà relégués au musée des souvenirs ; mais cette année nous avons eu les *cannes photographiques*. C'est un simple jonc, monté d'une pomme élégante dans laquelle se trouvent réunies plusieurs centaines de photographies que, par un ingénieux mécanisme, on fait successivement défiler devant ses yeux. C'est ainsi qu'on vend de ces cannes qui renferment les 834 portraits des sénateurs et des députés ; on en trouve qui donnent la série des rois de

France, ou une collection de célèbres personnages historiques, ou encore des vues de villes, de monuments, de sujets d'histoire, et même des reproductions de tableaux. On voit jusqu'où peut s'étendre et se développer l'ingéniosité des inventeurs et des exploiteurs de ce joujou nouveau, qui s'adresse en somme aussi bien aux parents qu'à leurs enfants.

— *Les Journaux en* 1876. Il a été créé 82 journaux nouveaux pendant l'année qui vient de finir; mais en revanche il en est mort 160 durant la même période.

Les journaux de Paris se décomposent actuellement de la manière suivante :

Journaux	politiques	51
—	d'art	15
—	de géographie	8
—	de finance ou d'économie politique	85
—	illustrés	54
—	de sport	16
—	religieux	49
—	de jurisprudence	66
—	d'histoire	12
—	récréatifs	74
—	d'instruction	20
—	de littérature et de philosophie	52
—	de photographie	3
—	d'architecture	9

Journaux	d'archéologie	4
—	de musique	8
—	de théâtre	7
—	de modes	65
—	de coiffure	3
—	de technologie	77
—	de médecine et de pharmacie	74
—	de sciences	43
—	d'art militaire et de marine	22
—	de science agricole	31
—	de science hippique	16
—	divers	17
Revues périodiques		14

Soit un total de 815 journaux pour la seule ville de Paris, au moment où l'année 1877 commence.

— *Les Baraques du jour de l'an.* Cette réunion de baraques en bois, de formes plus ou moins gracieuses, qui s'étalent tous les ans, du 25 décembre au 15 janvier, sur la plupart de nos boulevards, portait autrefois le nom de foire aux jouets. Originairement, en effet, on n'y vendait guère que des jouets; aujourd'hui tous les genres de commerce ont envahi ces baraquements, et on y peut acheter jusqu'à de la charcuterie.

L'origine de cet usage remonte jusqu'au moyen âge. La police du temps permettait aux petits marchands de faire leurs ventes sur l'espace compris entre le pont

Saint-Michel et le pont au Change. En 1725, on transporta cette véritable foire au Palais-Royal, et ce n'est qu'en 1789 que les boulevards commencèrent à être envahis par les baraques, qu'on admit seulement sur le boulevard des Capucines. Tout alla bien jusqu'en 1838, l'extension des baraques ayant même été tolérée beaucoup plus loin ; mais, à cette époque, les commerçants riverains adressèrent des plaintes à la police au sujet de la concurrence que leur faisaient les petits marchands des baraques, et ils firent si bien que, l'année suivante, elles furent interdites. Cette interdiction dura jusqu'en 1851, et, depuis lors, leur reconstruction annuelle n'a subi aucune nouvelle entrave.

— *Auteurs et héritiers.* Il fait bon d'assurer de son vivant la publication de ses œuvres, car aucun écrivain ne peut tenir pour certain que ceux qui vont lui succéder hériteront aussi de ses goûts et de ses intentions. Cette réflexion ne peut certes pas s'appliquer à la veuve de Jules Janin, qui avait compris dans une même affection l'homme et ses écrits. Son premier soin, après la mort de son mari, a été d'élever un monument à la mémoire du défunt en faisant publier avec luxe ses *Œuvres diverses*. Mais Mme Janin n'est plus, et bien lui a pris de ne pas tarder à garantir l'exécution de ses volontés : car la succession de l'illustre critique est, paraît-il, assez peu sensible à la partie littéraire de son héritage, et la char-

mante collection qui a obtenu jusqu'à ce jour un si vif succès aurait couru grand risque de rester en plan si la continuation n'en avait été assurée par un traité en bonne forme, aux mains d'un éditeur qui n'a pas pour habitude d'abandonner les entreprises commencées. Un nouveau volume a déjà paru depuis le décès de Mme Janin, et un autre sera publié le mois prochain.

Un cas à peu près analogue est celui des fameux *Contes Rémois* du comte de Chevigné, œuvre parfois un peu gauloise, et dont la famille de l'auteur n'avait jamais vu la publication d'un œil favorable. Le succès en avait été néanmoins consacré par onze éditions successives, et, quelque temps avant sa mort, le comte de Chevigné avait traité pour la publication de la douzième. Cette édition, qui contiendra, comme on le sait, de nouveaux dessins de Jules Worms, gravés à l'eau-forte par Rajon, sera très-probablement la dernière, la famille du noble conteur ne se souciant nullement de voir pousser plus loin la divulgation d'un livre qu'elle n'a jamais approuvé. *Lugete, veneres cupidinesque.*

— *Les Cheveux du marquis de Saint-Georges.* Le spirituel et charmant marquis de Saint-Georges, auteur dramatique si fécond et causeur inépuisable, qui est mort le 23 décembre 1875, avait une chevelure admirable que tout le Paris artistique connaissait. Ses amis, par exemple, savaient bien que ces beaux cheveux noirs,

frais et luisants, appartenaient à la perruque qui recouvrait le chef nu du marquis; mais ceux qui n'étaient pas dans le secret s'émerveillaient toujours de cette persistance que mettait la chevelure de M. de Saint-Georges à ne pas blanchir. Voici, selon M. Chapus, du *Sport*, le moyen qu'employait le marquis pour conserver à sa coiffure les apparences de la vérité, — au moins pour ceux qui ignoraient encore qu'il portait perruque :

« Le marquis de Saint-Georges se servait de trois perruques, qu'il portait dans le courant de chaque mois, et qui se succédaient sur sa tête tous les dix jours : la première du 1er au 10, la seconde du 10 au 20, et la troisième du 20 au 30. Celle de la première décade avait les cheveux courts, celle de la seconde les avait un peu plus longs, et celle de la troisième encore plus longs, de manière à simuler aussi naturellement que possible la croissance naturelle de la chevelure. A la fin du mois il avait coutume de se plaindre de ses cheveux devenus trop longs, et il était censé les avoir fait couper lorsqu'il en revenait à sa perruque nº 1. »

— *La première pièce de Scribe.* On a bien épilogué le mois dernier, dans tous les journaux, sur la manière dont M. Got avait proclamé le nom des auteurs de *l'Ami Fritz* le soir de la première représentation de cette pièce. Nous trouvons dans un vieux journal, le *Courrier de l'Europe et des spectacles*, le compte rendu de

Le Prétendu par hasard, ou l'Occasion fait le larron, vaudeville en un acte, représenté le 10 janvier 1810 aux Variétés, et qui a été la première pièce de Scribe, bien que les *Dervis* aient jusqu'à ce jour, constamment usurpé ce droit de primauté dans les œuvres du célèbre écrivain dramatique. Cette pièce n'eut aucun succès, si bien que Scribe désira garder l'anonyme, et que, lorsqu'elle fut imprimée, il la signa, sur la brochure, du pseudonyme d'Antoine. C'est ce que nous apprend, du moins, le Catalogue Soleinne. Or, en 1810, on était sans doute moins susceptible qu'aujourd'hui ; mais voici de quelle façon curieuse Potier, qui jouait le principal rôle du *Prétendu par hasard*, annonça l'auteur de la pièce. C'est, bien entendu, le *Courrier de l'Europe et des spectacles* qui parle :

« Messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de vous donner est d'un très-jeune littérateur (éclats de rire) ; c'est son coup d'essai. Il reçoit avec reconnaissance (sifflets assez violents) les applaudissements que vous voulez bien lui donner comme gage d'encouragement. (Rire universel.) Il vous prie de vouloir bien lui permettre de garder l'anonyme. (Rire inextinguible.) »

Et voilà comme quoi, il y a plus de soixante ans aujourd'hui, l'illustre Potier se trouva être, avec variantes, le précurseur, comme annoncier, du sociétaire Edmond Got !...

— *Une échéance matrimoniale.* Il vient de se dérouler devant les tribunaux une curieuse affaire, qui prête trop à un petit récit anecdotique pour que nous la négligions.

Un sieur Charroy, contrôleur des contributions à Decize (Nièvre), vivait, paraît-il, en intime intelligence avec une veuve Gippon, âgée de 31 ans, chez laquelle il avait pris son logement. La dame était aimable et de mœurs faciles, et elle n'eut bientôt plus rien à refuser à son heureux locataire. Seulement Mme Gippon était une femme de précaution : elle savait quelles conséquences pouvaient avoir ses relations avec le jeune Charroy, — il avait 23 ans, — et, dans la prévision d'un accident, elle lui fit signer le petit engagement dont la teneur suit :

Decize, le 8 novembre 1874.

Je, soussigné, Louis-Lucien Charroy, contrôleur des contributions directes à Decize, m'engage à épouser madame Gippon dans le cas où, par suite de nos relations, elle deviendrait mère, et à légitimer ainsi par une union éternelle l'enfant dont je serais le père.

Signé : L. CHARROY.

Or ce que Mme Gippon avait prévu arriva : elle mit au monde un enfant dont Charroy était le père. Mais il advint alors que ledit Charroy, en dépit de sa promesse, se refusa à contracter le mariage auquel il s'était si étourdiment engagé. De là procès. La veuve assigne Charroy à l'effet d'être condamné à l'épouser à peu près séance tenante. Elle se croyait bien sûre de son affaire,

la trop habile femme! .. Mais, malgré ses précautions, elle n'avait oublié qu'une chose : c'est que la loi française ne reconnaît pas les promesses de mariage, et que par conséquent son billet n'avait aucune valeur. C'est ce que le tribunal, par un jugement très-longuement motivé, lui fit comprendre trop tard en la déboutant de sa poursuite.

— *Gabriel Naudé.* On vient de réimprimer pour la troisième fois depuis sa publication, et d'après sa deuxième édition, qui date déjà de 1644, le célèbre opuscule de Gabriel Naudé, Parisien, intitulé *Advis pour dresser une bibliothèque, présenté à Monseigneur le président de Mesme.*

Gabriel Naudé était un bibliographe très-érudit et en même temps — chose assez rare — un bibliophile des plus distingués. Les grands personnages de son temps le chargèrent de leur composer une bibliothèque, et c'est ainsi qu'il en organisa plusieurs qui ont laissé un nom, et entre autres celles du président de Mesmes, des cardinaux Bagni, Barberini, de la reine Christine de Suède, et enfin de Mazarin. C'est lui qui conseilla au célèbre ministre de laisser à la France sa précieuse bibliothèque; c'est lui enfin qui, après la Fronde, racheta la plupart des livres qui la composaient, et dont le Parlement avait cru devoir ordonner la vente en 1652.

La bibliothèque Mazarine actuelle est la première bi-

bliothèque publique ouverte en France, et c'est à Naudé qu'on la doit. Elle est surtout formée d'abord des livres mêmes provenant du cardinal de Mazarin, puis de la bibliothèque de Descordes, chanoine de Limoges, dont Naudé avait rédigé le catalogue, bibliothèque qu'il avait acquise ensuite moyennant 19,000 livres, et enfin de la sienne propre, qui avait une valeur de 20,000 livres, et qui vint augmenter ces deux premières collections à la mort de son érudit propriétaire, survenue le 30 juillet 1653.

On trouvera en tête de la réédition du petit ouvrage de Naudé dont nous parlons un intéressant avant-propos de M. Alcide Bonneau, qui remet suffisamment en lumière la personnalité, peut-être un peu oubliée aujourd'hui, de ce modeste et méritant bibliophile.

— *Les Désillusions de l'histoire.* Il est de mode, depuis quelque temps, de faire la guerre aux légendes historiques qui ont bercé notre jeunesse. Cette guerre n'est pas à blâmer tant qu'elle n'est pas faite de parti pris et qu'elle n'a pour but que la conquête de la vérité. Dernièrement M. Double nous apprenait que le bon Titus, qui regardait comme perdue chaque journée qu'il ne signalait pas par un bienfait, n'était, paraît-il, qu'un hypocrite, qui fit trop souvent de son temps un fort mauvais emploi. Aujourd'hui M. O. Douen, dans un livre qui a pour titre l'*Intolérance de Fénelon*, vient nous dire

que le cygne de Cambrai, dont on s'était plu jusqu'à présent à opposer la mansuétude au zèle âpre et fougueux de l'aigle de Meaux, n'avait pas précisément les qualités de douceur dont on a couronné sa mémoire. Plein d'onction et de ménagements dans ses paroles, il se serait montré tout autre dans ses actes, et l'auteur du livre que nous venons de signaler le dénonce comme ayant usé des plus grandes rigueurs pour convertir les protestants à la foi catholique.

Fort incompétents pour nous prononcer dans la question, nous nous bornons à signaler le fait. Au lecteur maintenant de juger l'ouvrage de M. Douen, après avoir pris toutefois connaissance des réfutations qu'il ne manquera pas de faire naître.

— *La Gazette en vers*. M. Nicolas Martin, le poëte bien connu à qui notre *Gazette* doit déjà bon nombre de communications intéressantes, nous promet pour la deuxième année de notre recueil, qui commence aujourd'hui, une gazette mensuelle en vers. Voici en quels termes poétiques et aimables M. Martin veut bien nous offrir sa précieuse collaboration :

Puisque vous voulez bien l'attendre
Et la demander d'un air tendre,
Que je rime ou non de travers,
Vous aurez la Gazette en vers.
Jadis Loret en a fait une,

Mais trop souvent plate et commune,
Car son pauvre âne était poussif :
Puisse le mien être plus vif !

L'art, le monde et la politique,
Tout ce dont Paris tient boutique,
Tout ce qu'hier a vu briller,
Tout ce que demain va railler,
Remplira notre triple page,
Tous les mois, sans fiel ni tapage.
Du scandale? on en voit partout :
Donc, je n'en promets pas du tout.

Mieux vaut parler des belles choses,
Des heureuses métamorphoses,
Des mâles vertus, des progrès
Qui ne laissent pas de regrets,
De la fraternité réelle,
Qui rêve tout le mal pour elle
Et pour les autres tout le bien :
Car on ignore trop combien
De grands cœurs d'hommes et de femmes
Brûlent encor de nobles flammes.

Voilà ce qu'il faut inspirer,
Ce qu'il est sain de respirer,
L'air pur des cieux, l'air vif des cimes,
Chassant les vapeurs des abîmes.

« Un peu moins haut, un peu plus bas ! »
Vont crier mille voix. Hélas !
Mes chers amis, sans qu'on m'invite,
Je descendrai toujours trop vite :
L'homme au vieil Icare est pareil,
Ses ailes fondent au soleil.

Sans brocher rien d'autre en ma trame,
Je donne aujourd'hui mon programme,
Craignant qu'un seul fait raconté
N'en trouble la sérénité,
Car tout programme est une trêve
Entre l'action et le rêve.

Je dois ajouter que toujours
Mes récits seront vifs et courts,
Ce que, pour finir mon prologue,
Dira bien mieux cet apologue :

Un calife à bon droit vanté,
Mais dont le nom n'est pas resté
(Ce nom ici n'importe guère),
Forcé de partir pour la guerre,
Voulut traîner derrière lui
Tous ses livres, où sa sagesse
— On pense autrement aujourd'hui —
Voyait la meilleure richesse.
Je laisse à juger quels fardeaux
Ses chameaux eurent sur le dos!
Plus de cent ployaient sous leur charge,
Déjà non moins haute que large,
Quand un conseiller sans détours,
Bien qu'ayant blanchi dans les cours,
Tint au calife ce discours :

« Seigneur, nous entrons en campagne;
Si ce trésor nous accompagne,
Tant de précieux monuments
Entraveront nos mouvements,
Pareille escorte étant de taille
A compromettre une bataille.

— Qu'on décharge donc mes chameaux.
La guerre est le plus grand des maux,
Dit le calife; à mes bagages
Ne joins qu'un choix de ces ouvrages. »

Le choix fait, sous ce docte poids,
Vingt chameaux pliaient aux abois.

« Seigneur, daignez encor m'entendre,
Dit le conseiller. Alexandre,
Partant comme vous aujourd'hui,
N'emportait qu'Homère avec lui.
Au lieu d'écraser tant de bêtes
Sous l'amas de tant de poëtes,
Placez-y l'engin des combats
Et les vivres de vos soldats. »

L'avis était fort bon à suivre,
Bien qu'il mît à l'index maint livre.

« Qu'on m'amène tous les docteurs
De l'empire et tous les auteurs,
Dit le calife. Armés de plumes,
Qu'ils tirent de tous ces volumes
Les passages les plus vantés,
Les plus sublimes vérités. »

Ce miel choisi de tant d'abeilles
Remplissait au moins dix corbeilles.

« C'est encore un trop lourd trésor,
Dit le prince; élaguez encor :
De l'esprit et de la science
Je ne veux que la quintessence. »

Et nos docteurs firent si bien,
Triant et résumant sans cesse,
Qu'il ne resta presque plus rien ;
Mais, incomparable richesse,
C'était l'or pur de la sagesse.

Le calife, grâce à ce plan,
Rentra vainqueur dans Ispahan.

PETITE GAZETTE. — Les opérations du recensement de la population de la ville de Paris viennent d'être terminées. Paris compte aujourd'hui 1,986,748 habitants, soit un accroissement de population de 134,956 habitants depuis le dernier recensement, fait en 1872.

— On va exposer à l'École des beaux-arts l'œuvre inédite dessinée d'Henri Monnier. C'est à M. Champfleury qu'appartient l'initiative de cette heureuse et artistique idée.

— Un vaudevilliste un peu oublié de la génération actuelle, mais qui avait eu assez de notoriété il y a une trentaine d'années, M. Dutertre, vient de mourir à Paris. Il était l'un des auteurs de la *Ferme de Primerose*, qui fut un des meilleurs succès de Mlle Page.

— Le *Moniteur officiel de l'Empire allemand* vient de publier le résultat du dernier recensement de la population de l'Allemagne tout entière. Le chiffre actuel des habitants de l'empire est de 42,727,620.

— Les œuvres de Gœthe vont s'augmenter encore d'un volume de correspondance inédite, découverte par le professeur Théodore Creizenach à la bibliothèque de Francfort-sur-le-Mein, qui les possédait depuis 1835. Les manuscrits de cette correspondance comprennent, paraît-il, la série des

lettres adressées par Gœthe à Marianne von Villemer, la Suleïka du *Divan oriental*.

— M. Paul Dubois, sculpteur, vient d'être élu membre de l'Institut, section des beaux-arts, en remplacement de M. Perraud, décédé. M. Paul Dubois est né le 18 juillet 1829 à Nogent-sur-Seine (Aube), où son père était notaire et en même temps maire de la ville.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 2 — 31 janvier 1877

SOMMAIRE.

Le Testament de Montalembert. — M. de Montalembert, alors qu'il avait pour le père Hyacinthe — devenu, depuis sa bruyante scission avec l'Église, tout simplement M. Charles Loyson — une grande déférence et une respectueuse amitié, avait donné au célèbre carme un exemplaire des épreuves d'un article

intitulé : *l'Espagne et la liberté*, et écrit après la chute de la reine Isabelle, article qu'en raison des idées libérales qu'il exprimait, le *Correspondant*, où il devait paraître, n'avait pas cru devoir publier. En effet, M. de Montalembert s'efforçait surtout de démontrer, dans cet article, qu'aux anciens temps l'Espagne avait été le plus libre et par là même le plus puissant des pays du monde, et que sa décadence datait du jour où le gouvernement personnel de l'Inquisition, l'absolutisme politique et l'absolutisme religieux avaient pesé en même temps sur les consciences et sur les peuples.

M. de Montalembert étant décédé le 13 mars 1870, la lecture de son testament révéla qu'après avoir d'abord choisi le P. Hyacinthe à l'effet de publier un certain nombre de ses écrits posthumes, il avait ensuite, par un codicille postérieur, révoqué cette première décision. Le P. Hyacinthe, qui n'en avait pas moins conservé l'épreuve de l'article susdit, en donna communication à une revue suisse, la *Bibliothèque universelle*, qui paraît à Lausanne, et qui, dans son numéro du 1er janvier 1876, s'empressa de publier l'article tout entier. De là est né un procès que la famille de M. de Montalembert, s'appuyant sur les termes de son testament, fait à la fois à la *Revue*, qui a publié l'article, et à M. Loyson, qui le lui a communiqué.

Un de nos correspondants a bien voulu nous envoyer à ce propos, le testament tout entier de M. de Monta-

lembert. C'est un document d'une grande étendue que nous ne reproduisons ici que par fragments, supprimant ce qui touche de trop près aux intérêts privés de sa famille, et nous bornant à donner les parties qui nous ont paru le mieux rentrer dans le cadre de notre *Gazette*. Cet important document est d'ailleurs conçu dans des termes qui sont tout à l'honneur de l'homme considérable qui l'a rédigé :

« Ceci est mon testament.

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi-soit-il.

« Je, soussigné, Charles, comte de Montalembert, ancien pair de France, l'un des quarante de l'Académie française, ai rédigé les dispositions suivantes pour servir d'expression à mes dernières volontés, sous forme de testament olographe.

« Je veux mourir comme j'ai vécu, dans la profession de la foi catholique, apostolique et romaine, et dans la communion de notre Mère la sainte Église, que j'ai toujours cherché à servir et honorer. J'invoque avec une humble confiance la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la protection de la Très-Sainte Vierge pour obtenir la rémission de mes nombreux péchés. Je désire être enterré avec la plus grande simplicité possible et, si je meurs à Paris, sans catafalque ni aucun attirail semblable : il suffira d'une simple messe basse à laquelle ne

devront être conviés que mes plus proches parents et mes amis intimes, y compris naturellement ceux dénommés dans ce testament, et de plus mes confrères de l'Académie française. Je m'oppose formellement à ce qu'on prononce des discours sur ma tombe. — Quant au lieu de mon inhumation, je désire être enterré auprès de ma femme, si j'ai le malheur de lui survivre ; si, au contraire, je meurs avant elle, je lui laisse le soin et le droit de régler tout ce qui regardera cette inhumation comme elle l'entendra.

« ..... Je veux et prescris formellement que toutes mes correspondances *religieuses* et *politiques*, dont plusieurs des plus importantes sont à Rixensart, en Belgique, et qui ont été soigneusement classées par moi, tous mes fragments manuscrits d'histoire et de politique, tous les matériaux réunis pour mon *Histoire des moines d'Occident*, soient remis à une commission composée de MM. Théophile Foisset, Léon Cornudet, Augustin Cochin et Camille de Meaux, mon gendre, lesquels choisiront entre tous ces documents ce qui pourra sans inconvénient être publié après ma mort, et ce qui devra être réservé pour une époque ultérieure. — La propriété de ces correspondances, comme celle de mes ouvrages imprimés où manuscrits, devra naturellement rester à ma femme et à mes enfants. Sans vouloir interdire absolument la destruction de ce que mes amis susnommés jugeraient inutile ou dangereux à conserver, je leur rap-

pelle qu'il y a là des matériaux infiniment précieux pour l'histoire morale et intellectuelle de notre temps, ainsi que pour la défense de la foi catholique et des principes de justice et de liberté qui nous ont été si chers.

« Je nomme et institue exécuteurs testamentaires M. Léon Cornudet, conseiller d'État, et M. Augustin Cochin, sans vouloir du reste leur imposer cette charge dans le cas où elle leur paraîtrait onéreuse. Ils pourront se faire aider ou remplacer au besoin par M. Maréchal, avocat, qui a été mon fondé de pouvoirs.

« Je termine en suppliant du plus profond de mon cœur ma femme, mes enfants et mes amis de me pardonner tous les torts que j'ai pu avoir envers eux, et de prier, beaucoup prier, de prier toujours pour ma pauvre âme, qui aura tant besoin de leur secours. C'est pourquoi je désire que l'on grave sur ma tombe l'inscription suivante :

« *Miserere mei, Domine; sana animam meam quia peccavi tibi. — Miseremini mei, vos saltem amici mei.*

Fait à Paris, ce 30 mai 1864.

CH. DE MONTALEMBERT.

« ..... Parmi les membres de la Commission ci-dessus désignés par moi pour disposer de mes correspondances, manuscrits et autres documents analogues, je substitue M. l'abbé Charles Loyson (en religion le P. Hyacinthe, carme déchaussé) à M. Foisset, que son

âge et son absence continuelle de Paris me portent à dispenser de ce mandat.

« Je lègue à M. l'abbé Charles Loyson (dit le P. Hyacinthe), mes dossiers de notes manuscrites rédigées depuis 1864 sur diverses questions religieuses et politiques, et qui se trouvent dans le tiroir à gauche de mon grand bureau à Paris, spécialement ceux intitulés : *Où en sommes-nous ? Liberté religieuse*, etc. Je veux aussi qu'on lui remette un petit cahier in-12 de notes manuscrites intitulé : *Ultima Verba ;* enfin je lui donne le droit de publier, quand et comme il le voudra, ce qui lui paraîtra convenable dans ces notes et brouillons. Je le prie d'accepter et de garder en souvenir de moi le grand chapelet terminé par une tête de mort en ivoire, qui me vient du P. Lacordaire par l'entremise de l'abbé Perreyve. Cette précieuse relique, en passant aux mains du P. Hyacinthe, aura ainsi appartenu aux trois prêtres de mon temps qui ont le mieux servi, selon moi, la cause de la religion et le plus aimé les âmes de leurs contemporains. Ce chapelet se trouve dans le tiroir à gauche de mon grand bureau jaune, à la Roche-en-Brenil.

« Fait à Paris, ce 7 mai 1869.

CH. DE MONTALEMBERT. »

Codicille à ajouter au testament déposé par moi, Charles, comte de Montalembert, chez MM. Martin Baron et Maréchal, avocats, 101, *rue de Lille, à Paris.*

Je déclare nulle et non avenue toute mention faite dans mes dispositions antérieures de M. l'abbé *Charles Loyson*, dit en religion le *P. Hyacinthe*, des carmes déchaussés. Je lui substitue M. *Léopold de Gaillard*, de Bollène (Vaucluse), pour tout ce qui touche l'examen et le choix des manuscrits et correspondances qui pourraient être publiés parmi les papiers que je laisserai à mon décès.

Fait à la Roche-en-Brenil, ce 7 octobre 1869.

CH. DE MONTALEMBERT.

SAINTE-BEUVE ET LA *Revue des Deux Mondes.* — Nous possédons dans nos autographes deux lettres de Sainte-Beuve relatives à ses relations et à ses différends avec la *Revue des Deux Mondes*, en 1846. Elles font connaître, en outre, la situation financière, alors peu brillante de Sainte-Beuve, obligé de recourir à une bourse amie, parce que les procédés de M. Buloz lui coupaient momentanément les vivres.

A Madame......

Paris, 25 décembre 1846.

Chère Madame,

Je suis dans une grande contrariété depuis quelque temps, et j'ai besoin de m'en ouvrir à vous. Il m'est survenu toutes

sortes de mécomptes dans mes affaires privées, et je me trouve hors d'état de suffire, pour le moment, à l'engagement que j'ai pris de concert avec vous. Je suis brouillé avec la *Revue des Deux Mondes*, par suite de mauvais procédés qui ne me laissent aucune voie honorable de raccommodement. Une *action* que j'y avais prise et qui devait m'être remboursée, si on m'avait tenu parole, est *retenue* par le directeur de cette *Revue;* j'en avais payé la moitié, et, loin de rentrer dans ces fonds, je me vois à la veille d'être obligé de payer le restant, qui n'est pas de moins de 3,000 francs.

Tout cela m'a donné bien de l'ennui et du travail de tête; mais la partie la plus sensible pour moi est l'impossibilité où cela me réduit, pour le moment, de faire face à une dette, la plus sacrée pour moi et la plus douce.

Je voulais vous dire ces choses verbalement, mais je ne vous ai pas vue seule les dernières fois que je suis allé chez vous, et j'ai été trop souffrant pour y retourner depuis quinze jours. Je n'ai pas voulu pourtant tarder plus longtemps à confier à votre amitié mon grave sujet d'ennui; j'irai vers vous, chère Madame, le premier jour que je me trouverai de loisir et en bon état.

Agréez mes respectueuses amitiés, et offrez-en une part, s'il vous plaît, à Monsieur... (son mari).

SAINTE-BEUVE.

La deuxième lettre, d'une date postérieure, est beaucoup plus longue; nous n'en citerons que le passage relatif à la brouille de Sainte-Beuve avec la *Revue :*

Janvier 1847.

..... Non, non, mille fois non, et quoique vous veuilliez bien me la conseiller, je ne ferai pas cette démarche. Ce n'est pas moi qui dois aller à la *Revue*, c'est elle qui doit revenir à

moi. La rupture n'est point, à la bien prendre, de mon fait ; elle tient à une cause que je vous ai déjà expliquée et sur laquelle je préfère ne plus revenir. Il y a là une question d'honneur et de dignité qui doit passer avant la question vitale... *vitale!* le mot est dit. Oui, cette rupture gêne ma vie quant aux ressources habituelles et à peu près régulières qu'elle me supprime. Mais je prendrai le dessus, croyez-le bien ; j'ai déjà en vue des arrangements nouveaux qui me permettront peut-être de renoncer à tout jamais à un rapatriement quelconque avec l'ingrate...

SAINTE-BEUVE.

Malgré tout, Sainte-Beuve ne fut pas aussi constant dans sa haine qu'il se le jurait alors à lui-même, et rentra peu après à la *Revue ;* il lui demeura même assez fidèle, et c'est à elle qu'il a donné le dernier article publié avant sa mort.

RECONSTRUCTION DES TUILERIES. — Le rapport déposé par la commission chargée de l'examen des questions que soulève l'état actuel du palais des Tuileries, dont la partie principale est toujours dans la même situation qu'au lendemain de la Commune, vient d'être publié. On sait que ses conclusions ont été, à quelques détails près, adoptées par le gouvernement ; on peut donc les regarder comme définitives. Elles consistent d'abord à conserver telle quelle, sauf restauration complète, la partie encore subsistante du palais ; on s'arrangerait de manière à terminer, pour le 1er mars 1878, tout les travaux extérieurs. Les questions d'aménagement

intérieur ne viendraient que plus tard, mais on voudrait que les visiteurs de l'Exposition n'eussent pas sous les yeux les tristes ruines qui rappellent de si sombres et de si tragiques souvenirs. On n'a pas voulu non plus décider quelque chose de définitif au sujet de la destination à donner désormais au palais ainsi réédifié ; la commission s'est bornée à donner son avis ; elle croit que l'opinion publique ne verrait pas d'un bon œil le palais des Tuileries destiné de nouveau à la résidence du chef de l'État ; elle penche plutôt pour son affectation à un Musée. Mais toutes ces questions de détail sont ajournées. La réédification générale, en conservant tout ce qui pourra l'être, des restes du palais, est seule à l'ordre du jour.

THÉATRES. — *Fernande*. Cette jolie comédie de Sardou a été représentée pour la première fois le 8 mars 1870, au théâtre du Gymnase, qui vient de la reprendre avec un certain éclat. On sait que le sujet de la pièce est emprunté à une nouvelle de Diderot, l'*Histoire de Mme de la Pommeraye et du marquis des Arcis*. Le premier acte est toujours resté le plus vivant des quatre qui composent la comédie de Sardou. Il se passe chez une dame galante et dans un milieu semi-interlope admirablement étudié ; c'est bien un peu répugnant, mais c'est, comme on dit, tout à fait nature. Beaucoup de changements sont survenus dans l'interprétation de *Fernande*,

depuis 1870 : il ne reste aujourd'hui, des créateurs de la pièce, que MM. Pujol, Landrol, Francès, et Mmes Pasca et Lesueur ; M. Nertann, Mmes Dunoyer et Massin, sont en Russie ; le comique Victorin est entré dans l'industrie ; M. Vois est aux Folies-Dramatiques, M. Murray à la Porte-Saint-Martin ; M. Numa, Mmes Magnier et Barataud ont passé au Palais-Royal, et Mlle Antonine à l'Odéon.

L'Anniversaire de Molière. Le 15 janvier, les trois Théâtres-Français — car nous en avons trois aujourd'hui — ont fêté le 255e anniversaire de la naissance de Molière, leur illustre patron. C'est M. Ernest d'Hervilly qui faisait les frais de la soirée à la Comédie française par un petit à-propos en un acte et en vers, *le Magister*, que les deux frères Coquelin ont interprété à ravir, l'aîné avec sa verve et sa vigueur habituelles, le cadet avec cette originalité de composition intelligente et fantasque qui lui fait donner un relief étonnant aux moindres rôles. A l'Odéon, le *Barbier de Pézenas*, de MM. Blémont et Léon Valade, nous a présenté un Molière fort réjouissant à voir, sinon très-authentique, sous les traits de M. Porel, et enfin, au Théâtre-Français de M. Ballande ; M. Achille Eyraud, sous-chef au Ministère de la Justice dans le jour, et le soir auteur dramatique, a fait jouer, sous le titre de l'*Éternelle Comédie*, un troisième à propos — celui-ci en prose — qui a obtenu autant de succès que les deux autres.

— *Dora*. La nouvelle comédie en cinq actes que M. Sardou vient de donner, sous ce titre, au théâtre du Vaudeville (22 janvier), a bruyamment réussi. C'est encore une comédie d'actualité dont le titre primitif, *l'Espionne* ou *les Espionnes*, refusé par la censure, indiquait mieux tout d'abord les intentions et la portée. On s'attendait, en raison même de ce premier titre, depuis longtemps connu, à une suite ou à une nouvelle édition de *Rabagas* mise au goût du jour. Mais, avec son habileté extrême, incomparable, surprenante,— et ici aucun de ces adjectifs n'est de trop,— M. Sardou s'est arrangé de façon à ne pas avoir l'air de faire de la politique dans sa pièce, bien qu'en somme il en ait fait sans cesse. L'action dominante, le drame, prend le pas sur les incidents au moment même où ils pourraient devenir scabreux; mais ces incidents, ou mieux ces hors-d'œuvre, sont précisément la partie la plus actuelle, la plus vivante et la plus intéressante de la comédie nouvelle. C'est le monde politique de Paris et de Versailles, vu par ses petits mais aussi par ses plus amusants côtés, que l'auteur fait défiler sous nos yeux avec sa prestesse habituelle, et nous avouons que, pour nous comme pour bien d'autres, c'est dans l'agencement de ces « petits côtés » que réside la valeur de la pièce, et c'est par là qu'elle a surtout réussi. Que de noms on aurait pu mettre sur les divers personnages qui représentent certains politiciens du jour, et aussi sur cette spécialité de la grande politique

contemporaine, que le premier titre de la pièce, *les Espionnes*, signalait par avance au public ! Grand succès donc, et même de meilleur aloi que celui de *Rabagas*, où peut-être l'auteur avait trop accentué ses personnages ou trop chargé ses situations, où enfin la trame de son œuvre n'offrait pas la même délicatesse de touche et la même légèreté de main que dans *Dora*.

Nécrologie. — *Buloz*. François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, est mort à Paris, le 12 de ce mois. Il était né à Vulbens (Suisse), le 20 août 1803, alors que le territoire de Genève était français. Nous avons sous les yeux l'acte de naissance de M. Buloz, qui est une pièce assez curieuse à citer. Elle porte comme en tête ces mots : « Arrondissement communal de Genève », et la naissance est indiquée comme ayant en lieu le « troisième complémentaire, an XI de la République française », ce qui équivaut à la date susmentionnée. Le père, Jean-Louis Buloz, était cultivateur ; la mère se nommait Louise Gaillard. Une particularité assez singulière de ce document, c'est qu'il n'a pu être signé ni par le père déclarant la naissance de son enfant, ni par les deux témoins obligés, ces derniers « pour ne savoir », ni « le requérant », continue l'acte, « vû qu'il lui est survenu du mal à la main droite ».

Ce n'est pas M. Buloz, ainsi qu'on le répète assez communément, qui a fondé la *Revue des Deux Mondes*,

mais bien MM. Ségur-Dupeyron et Mauroy (1829). Le recueil périclita en leurs mains et disparut même tout à fait. En 1831, M. Buloz reprit leur titre et la suite de leur entreprise; mais le succès ne vint pas à lui du premier coup, et la *Revue* absorba beaucoup d'argent à ses actionnaires avant de leur en faire gagner. En revanche elle est tellement au-dessus de ses affaires aujourd'hui qu'un procès récent, à elle intenté par un actionnaire relativement au partage des fonds sociaux, nous a révélé que son bilan, pour l'année 1875, s'établissait de la manière suivante :

Recettes....	1,027,189 fr. 43 c.
Dépenses....	586,193 fr. 57
Bénéfices....	440,995 fr. 86 c.

Nous ne raçonterons pas ici l'histoire de la célèbre *Revue;* cela nous mènerait un peu loin! On sait que M. Buloz, administrateur et directeur fort expérimenté et habile, n'était pas toujours un homme facile ni même suffisamment aimable. Il a eu maille à partir, pendant sa longue direction, avec la plupart de ses collaborateurs, même les plus illustres. Nous venons de donner plus haut deux billets de Sainte-Beuve qui montrent que, pour ce qui concerne le célèbre critique, ses rapports avec la *Revue* ont été parfois plus que tendus.

De 1838 à 1848, M. Buloz administra le Théâtre-Français. Il faut lire, au sujet de sa nomination, le volume que M. Laugier, l'ancien archiviste du théâtre, a publié chez Tresse, en 1844, sur la Comédie francaise. Il attribue cette nomination « à des raisons politiques et tout à fait étrangères à l'art », et parle même « de l'incapacité notoire » du nouveau directeur. Il y a certainement de l'exagération dans ce jugement, d'ailleurs émis par un homme qui avait peut-être des motifs d'hostilité personnels ; mais ce qui est certain, c'est que M. Buloz ne se concilia que peu de sympathies parmi les artistes de son théâtre, et que, lors des événements de 1848, il fut obligé de se retirer.

Ce qu'on ne saurait nier, en dépit du caractère difficile et peut-être un peu trop grincheux de M. Buloz, c'est sa grande intelligence, son activité, son aptitude, je dirai même son âpreté au travail, toutes choses qui ont assuré à la *Revue* qu'il dirigeait la première place, à coup sur, parmi celles qui existent dans le monde entier.

M. Buloz avait épousé la fille de Castil-Blaze, sœur de M. Blaze de Bury, l'un des plus anciens et des plus fidèles rédacteurs de la *Revue*. Sa fille est la femme de M. Pailleron poëte distingué à qui le Théâtre-Français doit une vigoureuse étude dramatiques *les Faux Ménages*. Son fils le remplace dans la direction de la *Revue*.

Ce n'est qu'en 1873, le 4 janvier, que M. Buloz a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— *Mlle Sarah Félix*. Mlle Sophie, dite Sarah Félix, sœur aînée de Rachel, est morte le 12 janvier, à Paris, à l'âge de cinquante-huit ans. Elle fut une comédienne assez médiocre et ne dut qu'à l'influence de son illustre sœur ses débuts à l'Odéon, puis à la Comédie française.

Le 24 mai 1849, elle parut d'abord sur la scène de la rue Richelieu, dans Célimène du *Misanthrope*, où elle fut insuffisante. Elle passa ensuite à l'Odéon, où elle créa, le 6 novembre 1851, Caroline de Lussan, dans les *Droits de l'homme*, comédie en trois actes de Jules de Prémaray. Ce fut là son meilleur rôle. Elle le reprit même, le 2 novembre 1852, à la Comédie française, où elle avait effectué de nouveaux débuts, le 29 octobre précédent, dans Elmire de *Tartuffe* et la marquise de la *Gageure imprévue*.

N'ayant pas réussi au théâtre, Mlle Sarah Félix se tourna du côté de l'industrie, et elle acquit rapidement une certaine fortune dans le commerce des parfums, grâce surtout à la célèbre *Eau des Fées* dont elle imagina la composition. Elle avait hérité d'un certain nombre de reliques curieuses provenant de Rachel, et entre autres du beau dessin de Mme O'Connell représentant la grande tragédienne sur son lit de mort, et dont la famille fit saisir une reproduction photographique qui donna lieu jadis à un procès.

La famille de Rachel est aujourd'hui réduite à ses deux sœurs, Mme Adélaïde, dite Lia Félix, qui joue le drame

avec succès sur les scènes spéciales, et Mlle Mélanie-Émilie, dite Dinah Félix, sociétaire de la Comédie française. Nous ne parlons pas de ses fils, dont un seul, qui est dans la marine de l'État, porte son nom.

— *Georges Barba.* M. Georges Émile Barba, dernier représentant d'une famille bien connue dans la librairie parisienne, vient de mourir à Paris, à l'âge de trente-six ans seulement. Son grand-père, Jean-Nicolas Barba, avait d'abord publié spécialement des pièces de théâtre. Il a été ensuite le premier éditeur des œuvres de Paul de Kock. C'est son fils Gustave qui fut l'un des propagateurs de la librairie à bon marché, et à qui l'on doit une quantité considérable de publications populaires, et notamment les livraisons illustrées à 20 centimes. Quant à Georges-Emile, qui vient de mourir, il faisait beaucoup de librairie courante et n'avait pas, comme éditeur, de spécialité particulière.

Varia. — *Fraises et Cigognes.* La douceur tout exceptionnelle de l'hiver que nous traversons est peut-être sans précédent dans nos annales atmosphériques. Il y a quinze jours, le thermomètre marquait 14 degrés au-dessus de zéro à sept heures du matin. On n'entendait parler de tous côté que d'arbres fruitiers en fleurs, de lilas épanouis; les petits pois s'avisaient de fleurir à Nantes; on cueillait des fraises en Suisse, on en cueillait aussi dans le bois de Meudon. On n'a pas parlé du bo

de Bagneux, mais il manquerait à la réputation que lui a faite la musique d'Adolphe Adam s'il ne donnait pas l'exemple. Les sages se refusent à se réjouir de ce printemps précoce, et craignent, non sans raison, de fâcheux revirements. Il a bien un peu gelé ces jours-ci, mais il paraît que nous n'avons pas trop à redouter les froids pour le temps qui vient. Les journaux d'outre-Rhin nous ont appris que les cigognes n'avaient pas émigré cette année de la plupart des villes d'Alsace, ce qui ne s'était pas vu depuis 1820. Plaise au Ciel que ces fidèles volatiles ne se soient pas mis le bec dans l'œil !

— *La Fin d'un mystère.* On a éclairci enfin le mystère du trop fameux drame de la femme coupée en morceaux, qui vient, pendant plus de deux mois, d'alimenter la curiosité publique, et de fournir quotidiennement de la *copie* pour les journaux chers aux loges de concierge. Billoir l'assassin, qui peut se vanter d'avoir fait marcher les jambes de la police et les langues des commères, a avoué son crime. Et vous pensez peut-être que les susdits journaux se sont tenus pour contents. Que non pas ! Quelques-uns d'entre eux ont imaginé de publier, peu de jours après, que Billoir avait rétracté ses aveux, ce qui leur a fourni l'occasion de rétracter eux-mêmes les rétractations qu'ils avaient annoncées. O public ! que ne fait-on pas pour toi ?

En France, a-t-on dit, tout finit par des chansons. Ainsi devait finir le drame en question ; sur l'air éternel de *Fualdès*, on l'a mis en complainte, à raison de trente couplets. Dans le premier se trouve l'exposé :

On vient de trouver dans l'eau
Le corps mutilé d'un' femme.
Elle était, Dieu ! quel tableau !
Coupée en plusieurs morceaux.

Comment alors la reconnaître ? Aussi, à la Morgue, les spectateurs disent-ils avec raison :

Était-ell' petite ou grande ?
Dans l'état qu'on la trouva,
On n' peut pas deviner ça.

Quoi qu'il en soit, le crime est horrible, et il amène sur les lèvres d'un sage la réflexion suivante :

J'ignore si cette femme
Était vertueuse ou non ;
Mais je n'connais pas d'raison,
Qui force à dev'nir infâme,
Au point de r'tirer les jours
D'un' femm' qu'on aime d'amour.

Puis vient la morale, car il en fallait une :

Souvenez-vous que l'honneur
Peut seul conduire au bonheur.

Ajoutons que l'éditeur de cette complainte a été con-

damné pour l'avoir colportée sans autorisation, mais non pour l'avoir commise, les mauvais vers ayant, hélas! échappé jusqu'à ce jour à la police correctionnelle. Mais, en présence du flux poétique qui nous envahit depuis quelque temps, il faudra aviser.

— *Opéra et Sermon*. L'abbé Escalle, ancien aumônier du corps d'armée du général de Ladmirault, connu pour la noble mission qu'il s'était donnée, en 1871, d'ensevelir les corps des otages, s'est promis de doter d'une église les habitants de Pantin et d'Aubervilliers. Il a déja réuni la plus grande partie de la somme nécessaire à l'érection de cette église, et c'est pour la compléter qu'il a réuni ces jours derniers, à Saint-Augustin, une assemblée de charité dans laquelle il a prononcé un sermon qui a fait une véritable sensation. Nous en détachons le morceau suivant, où, à propos du premier bal de l'Opéra, l'orateur établit un contraste saisissant entre les joies et les souffrances de la société moderne :

« Ah! sans doute, l'Opéra, hier soir, était splendide.

. . . .

. . . .

« C'était un irrésistible entraînement de danses, une richesse inouïe de costumes, un immense petillement de feux, d'or, de pierreries, de regards, de propos et de sourires; ah! sans doute; mais il y a cette chose impor-

tune qu'à trois quarts d'heure de là, on meurt de misère et on meurt de faim.

« Oui, à l'heure où je vous parle, il y a dans ma paroisse des milliers d'existences, immortelles comme vous, comme vous affamées de lumières, de joie, de poésie et d'affections, et qui, sans repos, sans espérance, tournent comme des bêtes de somme autour de l'axe inflexible des nécessités matérielles ! Il y a, dans un endroit que je vois d'ici, de petits êtres de douze, onze et dix ans, que le travail précoce, ou plutôt le feu, l'eau-de-vie et l'immoralité dévorent ! Pauvres âmes baptisées et royales! pauvres enfants de Dieu ! Il y a encore d'autres petites âmes, fraîches et virginales, qui émergent de l'innocence du baptême pour s'imprégner de débauche et balbutier des blasphèmes ! Il y a des mères à qui d'autres petits enfants demandent du pain et qui n'ont que des larmes ; il y a des vagabonds infirmes, ignorants, flétris ; de pauvres jeunes filles nées et laissées dans la boue, pour qui le crime et la corruption sont devenus des nécessités redoutables, je ne sais par quelle abominable raison d'État ! Voilà ce que je vois tous les jours, ce qui grandit autour de nous, ce qui nous cerne et nous presse, et nous accuse et nous fait rougir... »

— *Le Pantalon de Mlle Bloch*. Nous avons eu, dans cette quinzaine, un assez amusant procès. Trois cantatrices, Mmes Rosine Bloch et Daram, de l'Opéra, et Mlle Thi-

bault, de l'Opéra-Comique, ont comparu devant la justice comme témoins à charge contre une dame de Belcastel, — rien que cela, s'il vous plaît! — qui leur avait vendu à bas prix, de la lingerie de provenance douteuse. Ces jolies dames — un poëte dirait ces charmants rossignols — ont dû avouer devant le tribunal, Mlle Bloch, qu'elle avait vingt-huit ans; Mme Daram, qu'elle en avait trente, et Mlle Thibault, qu'elle n'en avait encore que vingt-six. Thémis est sans respect pour le beau sexe!... Mais le plus piquant de l'affaire a été l'apparition, sur le bureau du président, d'un pantalon de Mlle Bloch, qui figurait comme pièce à conviction. Le public a ri, mais la justice n'a pas été pour cela désarmée, et la dame de Belcastel ira réfléchir en prison sur les inconvénients de vendre au rabais des objets qui ne lui appartiennent pas. Quant au pantalon de Mlle Bloch, je ne sais si on le lui a rendu, mais le voilà du coup devenu légendaire!...

— *Un Bourreau à la belle étoile*. Dernièrement, notre exécuteur des hautes œuvres, arrivé à Nice pour se livrer à l'exercice de ses fonctions, a failli être logé à la belle étoile. Ce n'est qu'après avoir frappé aux portes de plusieurs hôteliers, qui tous l'on éconduit, qu'il a fini par trouver un gîte. Ces trop susceptibles marchands de sommeil ont-ils craint que monsieur de Paris ne s'essayât sur leurs clients pour la cérémonie du lendemain, c'est

ce que nous ne pourrions dire, ne les ayant pas interrogés à ce sujet. Mais ne vous semble-t-il pas que, si innocent que vous soyez, vous vous sentiriez un certain froid à reposer votre tête auprès de celui qui fait parfois si peu de cas de la tête d'autrui ?

Maintenant, que les hôteliers de Nice aient été dans leur droit, cela nous paraît fort contestable. Tel jadis a été, d'ailleurs, l'avis du Parlement de Besançon, qui, dans un cas analogue, a rendu un curieux arrêt, remis récemment en lumière par le *Courrier franc-comtois*, et dont nous donnons ici un extrait :

« Sur la requête présentée à la Cour par le procureur général du roi, contenant que l'exécuteur de la haute justice en cette province étant allé dans la ville de Lons-le-Saulnier pour mettre à exécution un arrêt rendu en la chambre de la Tournelle de ce Parlement le 14 du présent mois d'avril, portant condamnation à la mort contre Jeanne Gaillard, ledit exécuteur s'étant présenté dans toutes les maisons où il y a enseigne de cabaret, on lui fit refus de le loger en payant, et il fut obligé de se retirer dans les prisons de la même ville et d'y coucher pendant la nuit sur une chaise, à défaut de lit ; et le lendemain matin s'étant transporté sur la place publique pour reconnaître si la potence qui y avait été plantée était assurée, il fut poursuivi à coups de pierres par un grand nombre de jeunes gens et fut obligé de se retirer dans une église pour éviter leur fureur. Il était déjà

arrivé quelquefois, dans d'autres villes du ressort de la Cour, qu'aucuns cabaretiers n'ont voulu fournir un logement à l'exécuteur, ce qui engage le procureur général de requérir..

« La Cour a ordonné et ordonne à tous cabaretiers des villes, bourgs et villages de cette province, de loger et nourrir l'exécuteur de la haute justice, en payant, à peine de cent livres d'amende, même d'emprisonnement sur-le-champ ; avec injonction à tous maires et échevins d'y tenir la main, à peine de cent livres d'amende ;

« Fait défense à toutes personnes de faire aucun reproche à ceux qui auront logé et nourri ledit exécuteur, à peine de cinquante livres d'amende, pareille somme pour dommages et intérêts envers le cabaretier, et dépens ; comme aussi d'insulter par paroles ou voies de fait ledit exécuteur, à peine d'être procédé extraordinairement contre eux, et punis suivant l'exigence du cas. »

— *Le Poëte de Baraton*. Connaissez-vous, ô lecteur, un poëte de ce nom ? C'est M. Vapereau qui vient de nous révéler son existence dans une des livraisons de son excellent et nouveau *Dictionnaire universel des littérateurs*. Baraton est né vers le milieu du XVII[e] siècle, et c'est au plus beau moment du règne de Louis XIV qu'il florissait. Il a alors publié, paraît-il, plusieurs recueils de vers dont ni vous ni moi n'avons jamais

connu un seul. Ses épigrammes avaient surtout l'estime de ses contemporains, et l'une d'elles lui a même survécu et suffit encore aujourd'hui à mettre quelque peu son nom en évidence :

Huissier, qu'on fasse silence,
Dit en tenant audience
Un président de Baugé.
C'est un bruit à tête fendre :
Nous avons déjà jugé
Dix causes sans les entendre.

Ce qui prouve que, dans le domaine des épigrammes, comme dans celui des sonnets, une seule qui est bonne vaut souvent un long poëme !...

— *Vente de tableaux français en Amérique.* — Nous trouvons dans les journaux américains d'intéressants détails sur la vente des objets d'art faisant partie de la succession du richissime Taylor Johnston. Voici les chiffres atteints par un certain nombre de tableaux signés de nos maîtres contemporains les plus célèbres :

Meissonier : *Soldats jouant aux cartes*, 57,500 fr. ; le *Maréchal de Saxe et son état-major*, 43,000 fr. — Paul Delaroche, *Tête d'étude*, pour son hémycicle, 2,300 fr.— Decamps, le *Suicide*, 14,500 fr. ; *Patrouille à Smyrne*, 1,750 fr. — Rousseau (Ph.), *le Coq et la Perle*, 2,000 fr. — Delacroix, *Virgile et Dante passant le Styx*, 3,750 fr. — Bouguereau, *En route pour le bain*,

30,000 fr. — Breton, une *Bergère bretonne*, 10,000 fr. — Hamon, *Fleurs de printemps*, 23,000 fr.— Gérome : un *Baschi-Bouzouk*, 6,150 fr. ; *Mort de César*, 40,000 fr. ; l'*Appel à la prière, au Caire*, 20,000 fr. — Zièm, *Vue de Venise*, 7,550 fr. — Willems, *la Lecture*, 8,275 fr. — Landelle, une *Grecque*, 4,000 fr. — Corot, *Sentier dans les bois*, 5,000 fr. — Dupré, un *Paysage*, 7,500 fr. — Couture, *Tête de femme*, 5,000 fr. — Troyon, *Matinée d'automne*, 48,500 fr. — Diaz, *Forêt de Fontainebleau*, 13,250 fr. — Horace Vernet, *Bandits italiens surpris par les troupes papales*, 32,500 fr. — Müller, l'*Appel des dernières victimes de la Terreur*, 42,000 fr., etc.

Dans cette même vente figurait la statue de Véla, les *Derniers jours de Napoléon*, qui avait été si admirée à l'Exposition universelle de 1867, et qu'un riche amateur de New-York vient de racheter moyennant 42,500 fr.

GAZETTE EN VERS.

Cette fois le mois de janvier
Aura vu fleurir l'olivier.
Ni glace, ni grêle, ni neige :
Donc, pas d'oiseaux à prendre au piége.
Quant aux patineurs, cherchez-les
Sous le toit des skating-palais.

L'hiver à l'automne ressemble.
Pour le futur printemps j'en tremble :
Maints bourgeons, qui montrent leur nez,
Vont mourir avant d'être nés.
— Mais pas de pronostic morose;
Bien mieux vaut-il voir tout en rose.

Si la politique a chômé
Pendant neuf jours, on eût aimé,
Las de lui voir rompre des lances,
Qu'elle prolongeât ses vacances.
Mais, ayant sucé des fondants,
Avec miel et crème dedans,
Elle revient, l'humeur plus douce,
Pour ne marcher que sur la mousse.
Désormais plus d'épouvantail
Pour la paix, l'ordre et le travail.
Si la France attend sa revanche,
Ce n'est pas le poing sur la hanche,
C'est le front gravement penché
Sur quelque chef-d'œuvre ébauché,
Pour mieux te venger, ô patrie!
Par les arts et par l'industrie.

Conviant chaque nation
A sa grande exposition,
Paris, qui sait l'époque proche,
Fait résonner marteau, pioche.
On éventre les vieux quartiers;
On voit crouler des murs entiers.
Il semble que la République
A copier Haussmann s'applique,
Car un fier boulevard ira
Des Français droit à l'Opéra.

En Orient, enfin les choses
Penchent vers les métamorphoses.
Que peut faire un seul contre trois?
—Encor moins contre six, je crois.
L'Europe, à la façon normande,
Pour avoir moins, beaucoup demande;
La Turquie (on voit dans son jeu)
Refuse tout, pour donner peu.
Mais la Russie en vain se flatte :
Le Turc plus qu'elle est diplomate,
Et son vieux sabre est aiguisé
Par un peuple fanatisé.

Sur toi comment clore ses lèvres,
Nouvelle fabrique de Sèvres?
On vient de bénir tes travaux,
Et chacun sait ce que tu vaux.
Mais la porcelaine est fragile
Autant que l'homme,—aussi d'argile,—
Et l'un et l'autre ont, en tout lieu,
Grand besoin du secours de Dieu.

Allez admirer, chose aisée,
Aux Invalides, un musée
Où l'on voit des soldats armés,
Harnachés, coiffés, costumés,
Tels qu'ils furent aux divers âges :
Fer sur les corps, fer aux visages,
Casques grillés, cuissard, brassard,
Ne donnant prise nulle part.
Mais, dès qu'on invente la poudre,
L'armure semble se dissoudre.
De l'étau qui broyait le sein
S'élance un léger fantassin,

En attendant que la tactique,
N'étant plus qu'un art mécanique,
Un dernier monstrueux canon
Tue enfin la guerre! — Hélas! non.

De faits divers une brochette :
On a publié chez Hachette,
De Zénaïde Fleuriot,
Un livre charmant, c'est le mot :
Lisez la Petite Duchesse :
Récit, dessins, double richesse.
J'aime à féliciter l'auteur,
Et mon vers n'est pas un flatteur.

Le quatre, est mort un joyeux homme,
A qui l'on doit Monsieur Prudhomme,
Henri Monnier, auteur, acteur,
Du parfait bourgeois l'inventeur.
Il a fait les mots les plus drôles,
Joué de front quatre à cinq rôles,
Et dit, d'un air de Gengis-Khan :
« Nous nâviguons sur un volcan! »

Buloz, dont parlera l'histoire,
S'est éteint dans toute sa gloire.
Il fut presque Empereur et Roi
Des Écrivains, et leur effroi.
Il avait fondé la Revue
Des Deux Mondes, *que l'on a vue,*
Sous sa loi, près de cinquante ans,
Charmer les esprits de son temps.
C'était un travailleur austère,
Un cœur vaillant, un caractère.

La sœur de la grande Rachel,
Ce beau rejeton d'Israël,
Sarah Félix, dont l'Eau des Fées
Devait couronner les trophées
(Cette eau-filtre fait rajeunir),
Vient pourtant aussi de finir.
— Mais gardons que ce monologue
Ne dégénère en nécrologue.
Hâtons-nous plutôt de citer
Ce qu'on va voir ressusciter :
Le vieux palais des Tuileries
Et ses deux longues galeries
Seront restaurés, conservés,
Et peut-être même achevés
Pour l'Exposition prochaine.
Les ouvriers feront la chaîne.
La Commission l'a voté,
Le douze, à l'unanimité,
Et j'espère bien qu'avec zèle
Les Chambres voteront comme elle.
Songez, Messieurs, que ce palais
(On en répare de plus laids),
Dans le deuil et dans l'espérance,
Fut un grand témoin de la France.
Qui respecte le souvenir,
Est digne d'un bel avenir.

Ainsi, les yeux sur mon époque,
Ame du présent, je t'évoque.
Vieux, je rêve comme au printemps :
D'un espoir obstiné j'attends,
Quand plus d'un jeune doute et nie,
Encore un héros, un génie.

N. MARTIN.

PETITE GAZETTE. — On annonce la prochaine publication des *Mémoires de Beulé*, ancien ministre de l'Intérieur, décédé le 4 avril 1874. La dernière partie de ces mémoires, qui a trait à la vie exclusivement politique de M. Beulé, contiendra, paraît-il, de fort curieuses révélations.

— M. Van Tieghem, auteur d'importantes *Etudes sur les fermentations*, vient d'être élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de M. Brongniart, décédé, par 31 suffrages, contre 27 accordés à M. Baillon. C'est le plus jeune membre de l'Institut.

— M. Alexandre Bain, physicien auquel on doit l'invention du premier télégraphe électro-chimique, vient de mourir à l'âge de soixante-six ans.

— M. Alfred Sensier, ancien chef de bureau au ministère de l'Intérieur, est mort, dans la dernière quinzaine, à l'âge de soixante et un ans. C'était un amateur distingué et un collectionneur enthousiaste. On lui doit d'intéressantes notices sur ses amis Th. Rousseau et François Millet.

— Mme la comtesse de Sparre, compagne et amie de la Malibran, et qui, avant son mariage, avait chanté au Théâtre-Italien sous le nom de Mlle Nardi, vient de mourir à Paris.

— Mlle Sarah Bernhardt, qui vient de faire une brillante tournée artistique en Belgique, a eu la bonne fortune de jouer, à Bruxelles, l'*Etrangère* devant le roi de Hollande, qui lui a envoyé, en témoignage de sa royale satisfaction, sa grande médaille d'honneur pour les arts.

— Les deux pièces qui font le plus d'argent en ce moment à Paris sont, au Théâtre-Français, l'*Ami Fritz*, dont les vingt premières représentations ont produit 142,270 francs, soit une moyenne de 7,113 fr. 50 c. par soirée, et au Théâtre-Lyrique, *Paul et Virginie*, dont les vingt-cinq premières représentations

ont rapporté un total de 289,585 francs, soit une moyenne de 11,583 fr. 40 c. par représentation.

— Le premier bal de l'Opéra a eu lieu le 13 janvier. Il a inauguré la reprise définitive de ces célèbres fêtes annuelles dans la nouvelle salle de M. Garnier. L'orchestre, dirigé successivement par Johann Strauss, le célèbre musicien viennois, engagé spécialement par M. Halanzier, puis par Olivier Métra, a fait merveille. Le *Beau Danube bleu* de Strauss et la *Vague* de Métra ont eu un succès fou. On a relevé 5,123 entrées au contrôle, et la recette a été de 83,900 francs.

— Le peintre Charles Chaplin vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Comme il était étranger, — Chaplin étant né en France d'un père anglais et d'une mère française, — c'est sur le rapport du duc Decazes que sa promotion a eu lieu. Le décret, — comme tous les décrets nommant des étrangers dans la Légion d'honneur, — n'a pas été inséré au *Journal officiel*.

— M. Eugène Chapus, auteur de divers romans et aussi d'ouvrages sur le sport, la chasse, etc., et en dernier lieu créateur du journal *le Sport* (1854), vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-seize ans.

— La *Revue de France*, que M. Dumont avait créée en 1872, annonce à ses lecteurs, dans son dernier numéro, qu'elle est obligée de cesser sa publication.

Le Rédacteur gérant,

GEORGES D'HEYLLI.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 3 — 15 février 1877

SOMMAIRE.

La Bibliothèque de Jules Janin. — C'est le 16 de ce mois que cette célèbre bibliothèque va être mise en vente. Le catalogue, publié chez Ad. Labitte et imprimé par Jouaust, est lui-même un livre des plus curieux. Il est précédé d'une petite étude de Louis Ratisbonne sur Janin, et il donne, à propos des ouvrages les plus saillants, parmi ceux qui sont mis en vente, de fort intéres-

sants détails bibliographiques auxquels nous allons faire quelques emprunts.

Disons d'abord que, pour les livres modernes qui composent la vente, tous, sans exception, sont tirés sur des papiers de choix, et que même quelques-uns sont absolument uniques en leur genre. Janin avait cette passion de posséder des exemplaires bien personnels, et les éditeurs ou les auteurs, qui connaissaient ce goût de raffiné, faisaient souvent pour lui un tirage spécial auquel venaient s'ajouter des dédicaces ou même des notes et des lettres autographes relatives à l'ouvrage auquel elles étaient annexées. Ainsi, sur un volume de Caton de 1758, Roger de Beauvoir, qui le donnait à Janin, avait écrit ce quatrain :

A toi cet orateur romain,
Philosophe au brillant plumage,
Accepte Caton de ma main :
C'est un fou qui te donne un sage.

Sur un exemplaire des œuvres du chevalier de*** (Bertin), lequel avait appartenu à Mlle Mars, on lit le dizain suivant, écrit de la main même de Jules Janin :

Aimer est un destin charmant;
C'est un bonheur qui nous enivre
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre,
Hélas! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,

Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence est un grand art,
Et que le bonheur est un songe.

Janin possédait un splendide exemplaire des œuvres de Béranger, luxueusement relié par Capé. Béranger désira voir cet exemplaire, et, en le renvoyant à Janin, il écrivit sur sa première page les charmantes lignes que voici :

Mes pauvres filles, retournez chez celui qui vous a si généreusement accueillies. Voyez, malgré votre peu de mérite, comme il vous a splendidement habillées, vous qui, par habitude, courez les rues en si piètre parure. Ah ! remerciez le bon Janin, qui, sachant que votre vieux père n'avait pas le moyen de vous attifer si richement, s'est chargé des dépenses de votre toilette, et, malgré tant de gens intéressés à votre perte, a le courage de vous adopter et de vous défendre. Pareille générosité est rare aujourd'hui. Tout républicain qu'on m'accuse d'être, assurez de ma gratitude le roi de la critique.

J. P. DE BÉRANGER.

Mai 1856.

Victor Hugo, dans la plupart des volumes qu'il a offerts à Janin, a jugé à propos d'exprimer les sentiments politiques qu'il a toujours aimé à faire déborder de son cœur et de sa plume. En 1856, lui envoyant les *Contemplations*, il le remercie du courage qu'il met à le défendre, lui honni et proscrit : « Dire mon nom, c'est pro-

tester; dire mon nom, c'est nier le despotisme; dire mon nom, c'est affirmer la liberté; et ce nom militant, ce nom déchiré, ce nom proscrit, vous le dites avec tant d'intrépidité !... »

Et sur l'exemplaire de la *Légende des siècles* on lit la dédicace suivante :

A celui qui comme poëte et comme ami est inépuisable! à la plume vaillante et ailée! au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus! à l'homme qui depuis trente ans est un des éblouissements de Paris! à Jules Janin!

Victor HUGO.

H. H., 1er janvier 1860.

Voici maintenant un curieux manuscrit: c'est le relevé de tous les rôles créés ou repris à la Comédie française par Rachel, avec le chiffre des recettes que ses représentations ont produites (4,394,231 fr. 10 c.). Sur le premier feuillet on lit les deux vers suivants :

Mlle Rachel (à Janin).

Je dépose en vos mains mes titres de noblesse.

Jules Janin (à Mlle Rachel).

Soit, je conserverai vos parchemins, altesse!

Mais nous voici obligé d'arrêter ici ces citations, qui absorberaient certes notre numéro tout entier. Nous renvoyons le lecteur à ce catalogue si bien renseigné, si

curieusement dressé, et nous lui indiquerons après la vente les chiffres auxquels auront été adjugés les principaux livres dont il donne la nomenclature.

Les renseignements fournis par ce catalogue viennent d'être renforcés et complétés par la publication, à la Librairie des Bibliophiles, d'une monographie de la *bibliothèque de Jules Janin*, due à la plume du bibliophile Jacob. C'est une élégante plaquette, ornée d'une eau-forte de Lalauze représentant l'intérieur de cette célèbre bibliothèque.

Lettres inédites d'A. de Vigny. — Nous reproduisons ci-après, à l'occasion de la reprise de *Chatterton* à la Comédie française, deux lettres inédites d'Alfred de Vigny adressées à notre confrère et ami Jules Claretie, qui a bien voulu nous les communiquer. « Ces lettres, nous écrit-il, datent de mes débuts. Déjà dix-sept ans!... Je voulais alors concourir pour le prix de poésie : *la Sœur de charité au XIXe siècle.* J'ai même écrit le poëme, non envoyé au concours ; je l'ai toujours conservé, mais ne l'ai jamais publié. »

Claretie, aspirant-poëte, et qui — chose assez curieuse à noter — a réussi précisément ailleurs que dans la poésie ; Claretie demandait à Alfred de Vigny une audience ; il voulait lui soumettre son poëme. C'est à cette demande que l'auteur de *Chatterton* répondit par la lettre suivante :

29 août 1860. — Mercredi.

Vous voulez me voir, Monsieur? Rien de plus facile. Ayez la bonté de venir chez moi le 31 août, vendredi, de une heure après midi à deux heures; je vous attendrai. Vous saurez en peu d'instants comment vous devez, à mon avis, vous diriger sur cette mer orageuse des lettres. Je vous donnerai quelques conseils que vous n'aurez pas le courage de suivre, vraisemblablement; mais qu'importe? je vous aurai vu pour la première fois, et peut-être quelques signes certains me feront-ils deviner votre vocation. Vous me raconterez quelle a été votre première éducation, et je vous dirai comment je comprends la seconde, la forte, la véritable éducation, celle que l'on se fait à soi-même.

Ne m'apportez pas un manuscrit, le temps me manquerait pour le lire. Je n'en ai pas assez pour mes propres travaux et je suis forcé de prendre sur les heures du sommeil.

Ce que j'ôte à mes nuits je l'ajoute à mes jours.

Venez donc après-demain, Monsieur, et ne doutez pas de tout l'intérêt avec lequel je vous écouterai.

Alfred DE VIGNY.

Il paraît que — l'audience accordée — le jeune écrivain (Claretie n'avait pas encore tout à fait vingt ans) eut peur de se trouver tout à coup en présence d'un des maréchaux de la littérature contemporaine. Il écrivit donc à de Vigny pour lui confier ses craintes et lui demander de remettre à d'autres temps l'audience projetée. Le poëte lui adressa alors la lettre qui suit :

31 août 1860.

Je vous conseille, Monsieur, de faire tous vos efforts pour vaincre votre excès de timidité. C'est à quoi peut-être l'édu-

cation de l'armée est bonne aux jeunes gens de votre âge. Elle enseigne à entrer plus fermement dans la vie. Se présenter avec calme, consulter avec confiance, causer avec sincérité quoi de plus simple et de plus digne d'estime ? Quand vous penserez que vous pouvez vous décider à cette entrevue avec moi, souvenez-vous alors que je serai prêt à vous être agréable. Je crois que vous n'y trouverez rien de terrible et que vous en sortirez rassuré pour toujours.

Ecrivez-moi quelques jours d'avance, Monsieur, et je prendrai une heure de liberté pour vous la donner.

Il y a déjà quelque chose de la vie publique dans le projet que vous formez de concourir pour le prix de poésie que nous devons donner à l'Académie française. Si votre assiduité à des études de chaque jour vous avait permis la lecture des journaux, vous sauriez par le premier venu d'entre eux que les règles invariables de ce prix sont celles que je vais vous apprendre :

1° La limite de *trois cents vers* ne doit pas être dépassée par les concurrents.

2° Le prix sera une médaille d'or de *deux mille* francs.

3° Les ouvrages envoyés seront reçus jusqu'au 1er avril 1861 (*terme de rigueur*).

Vous voyez, Monsieur, que vous avez le temps d'y penser et de choisir dans vos réflexions celles qui vous sembleront les plus justes, les plus vraies, les plus vastes, les plus dignes de revêtir la forme de la poésie.

Que cette forme soit *vôtre*, qu'elle ne se ressente d'aucune imitation, mais représente comme un miroir ardent les émanations de votre âme.

Ecoutez-la en silence, et ensuite écrivez et parlez.

Alfred DE VIGNY.

A TRAVERS UN ALBUM. — Nous avons eu le plaisir de

feuilleter un des précieux albums de Mme N. Martin, qui nous pardonnera d'en raconter ici quelques pages. Et d'abord, saluons de nouveau cette lettre prophétique de Chateaubriand que la *Gazette* a pu donner dernièrement à ses lecteurs. Après le maître, citons le disciple qui, dans ses bons moments de verve éclatante, semble parfois tenir la plume du maître lui-même. Les lignes suivantes sont de M. de Salvandy :

« Poëte, dites-moi le secret de votre art. Comment toute ma vie, et en dépit de tous mes efforts, ma veine rebelle a-t-elle refusé obstinément de revêtir des formes de la poésie extérieure et sensible celle que je croyais porter en moi? Jamais je n'ai pu saisir le rhythme, m'y assouplir, me parer des raffinements de la mélodie. Ce sont ces efforts désespérés que vous avez remarqués dans mes écrits, c'est cette impuissance active et intrépide dont vous me tenez compte. Vous devinez la pensée captive sous sa robe indigente. Vous êtes de ceux qui auraient reconnu Ulysse sous l'habit du marchand d'Ithaque. »

Lamartine n'a mis ici qu'un vers, mais il est d'or :

> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Alfred de Vigny vient ensuite. Il a écrit d'une plume taillée avec soin trois strophes de ce mystique poëme à la Novalis intitulé la *Maison du Berger*. Nous en extrayons une :

La nature t'attend dans un silence austère :
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs ;
La forêt a voilé ses colonnes profondes ;
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Voici des vers d'un autre poëte, Auguste Desplaces, le discret historien des *Poëtes vivants*. Ils ont le double mérite d'être illustrés en marge d'un gracieux dessin d'Henri Lehmann. M. Desplaces compare les pleurs des jeunes filles aux rosées :

Les pleurs aux yeux des jeunes filles
Sont comme la rosée aux feuilles : c'est le jour
Qui boit les pleurs du ciel tombés sur les charmilles ;
Mais les autres pleurs, c'est l'amour.

Le dessin de Lehmann représente le quatrième vers du quatrain. Un bel adolescent essuie d'un baiser une larme qui glisse sur une joue virginale.

Voulez-vous quelque chose de moins nuageux, de plus gaulois, de mieux approprié à la circonstance ? Écoutez cette malice :

Il est un Dieu : devant lui je m'incline,
Libre et content, sans lui demander rien...

que d'être délivré des albums !

Après cette boutade, la signature de l'auteur du *Roi d'Yvetot* est presque un pléonasme.

L'énergique auteur des *Iambes*, Auguste Barbier, a mis son nom au-dessous de ces quatre vers :

Comme sainte Thérèse aimait Christ pour lui-même,
Sans espoir d'Elysée au delà du tombeau,
De même, sans espoir d'aucun lucre suprême,
Fortune ou gloire, aimons et cultivons le Beau.

Mais cet album est comme un rendez-vous de tous les poëtes aimés de ce temps-ci ; ils y chantent tour à tour de leurs voix diverses. C'est Sainte-Beuve qui fait cet aveu :

J'ai fait le tour des choses de la vie,
J'ai bien erré dans le monde de l'art ;
Cherchant le neuf, j'ai poussé le hasard ;
Dans mes efforts la grâce s'est enfuie !

C'est Victor Hugo qui d'une main ferme trace ce distique :

Fais passer ton esprit à travers la douleur :
Comme le grain du crible, il sortira meilleur.

C'est Théophile Gautier qui découpe en dentelles de marbre cinq strophes dans le goût, un peu précieux, de la suivante :

Pour que je t'aime, ô mon poëte !
Ne fais pas fuir par trop d'ardeur
Mon amour, colombe inquiète,
Au ciel rose de la pudeur.

Et Alphonse Esquiros, ce rêveur à la Saint-Just, avec

la douceur d'un saint Jean, qui remplit une page de ce sonnet oriental :

DJALMA.

Autrefois, fougueuse négresse,
Dans les bois et les champs de riz,
Je bondissais avec des cris,
Comme une amoureuse tigresse.

Mais à présent, dans ma détresse,
Je regarde, sous le ciel gris,
Le haut des arbres amaigris,
Et mes longs cheveux que je tresse.

Lasse de tout ce que j'aimai,
J'ai le cœur au plaisir fermé
Et l'oreille sourde à la gloire.

Mon âme ressemble à mon teint :
C'est pour cela que je suis noire
Comme un charbon d'amour éteint.

Et Malitourne, qui, avec une sorte de fatuité de modestie, s'excuse ainsi de venir s'asseoir dans une assemblée où lui revient si justement une place :

Entre ces noms que la gloire réclame,
Vous le voulez, mon humble nom. J'ai tort,
Mais j'obéis, et je l'y mets, madame,
Comme un denier parmi des sequins d'or.

Mais arrêtons-nous ici, malgré mille choses curieuses que nous pourrions citer encore. La curiosité,

en effet, ne veut pas être rassasiée : il faut toujours la laisser sur une pointe d'appétit.

L'Anniversaire d'Auber. — Le 29 janvier dernier, jour anniversaire de la naissance d'Auber, le monument funèbre de ce célèbre compositeur a été enfin inauguré au Père-Lachaise. Ce monument, tout en marbre, mesure environ 7 mètres de hauteur et est entouré d'une grille de fer. Il se compose d'une pyramide également de marbre, au pied de laquelle se dresse le buste d'Auber, œuvre de feu Perraud. Sur les côtés sont inscrits les titres et les dates des principales œuvres du compositeur.

Le soir l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique ont donné des représentations spéciales; des fragments d'opéras d'Auber en ont fait surtout les frais. Au Théâtre-Lyrique, M. Vizentini a eu la bonne idée de faire réciter des strophes inédites de M. Armand Sylvestre. Nous en citerons les principales :

Je te salue, Auber, ô facile génie,
Esprit vraiment français, fils du vieux sang latin !
Comme aux roses d'avril les larmes du matin,
A tes lèvres en fleur ruisselait l'harmonie.

. . . .

La tristesse du temps a retardé l'hommage
Que te rend aujourd'hui l'Art, seul fidèle ami,
O paisible vieillard sous l'orage endormi.
C'est un voile de deuil qui cachait ton image.

Toute au grand souvenir des héros disparus,
La Patrie, un instant, oublia ta mémoire;
Mais, comme sa douleur, te survivra ta gloire,
Car la France pleurait le jour où tu mourus!

Aujourd'hui notre ciel moins sombre te réclame,
Astre doux et charmant, clair et vivant flambeau,
Cependant que nos mains te dressent un tombeau,
Ton nom cher, dans l'azur, s'écrit en traits de flamme.

Entre, mort immortel, dans ta gloire; souris
A la France vaillante et par le temps guérie,
Toi qu'un destin tardif a pourtant trop tôt pris,
Que l'écho de tes chants console la patrie!

Bressant. — Ce charmant comédien a cessé d'appartenir, le 1er de ce mois, à la Comédie française. Il y avait débuté le 6 février 1854, dans Clitandre des *Femmes savantes* et *Mon Étoile,* comédie de Scribe, spécialement écrite pour ses débuts. Nous ne raconterons pas ici la vie de Bressant, laquelle d'ailleurs n'offre guère, en dehors du théâtre, qu'un intérêt ordinaire. Quelques dates résumeront sa carrière dramatique, si longue, si brillante et si bien remplie. Il débuta en 1833 aux Variétés, où il joua jusqu'en 1838; de 1838 à 1846 il appartint au Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg; il revint ensuite à Paris avec un engagement au théâtre du Gymnase, où il resta jusqu'en 1854; enfin, depuis cette dernière année jusqu'au 1er du présent mois, il fut sociétaire de la Comédie française. Il avait été admis d'emblée à cette

haute situation, et avec dispense du stage réglementaire, par décision ministérielle du 31 janvier 1854.

Bressant a été marié deux fois. Sa première femme a seule eu quelque notoriété; elle se nommait Augustine Dupont, était la fille du chef de claque des Variétés et ingénue dans la troupe de ce même théâtre. Bressant n'avait pas encore dix-neuf ans lorsqu'il l'épousa, à la suite d'une aventure quelque peu romanesque. Il a eu d'elle une fille, Mlle Alix Bressant, qui a joué un moment au Vaudeville, et qui a presque aussitôt quitté le théâtre pour faire un riche mariage et devenir la femme du prince russe Michel Kotchubey, dont elle est aujourd'hui veuve avec quatre enfants. Mme Bressant est morte à Paris le 1er juillet 1869, à cinquante et un ans. Elle avait dû quitter le théâtre de bonne heure par suite d'obésité prématurée.

Ce n'est pas la Comédie française qui a donné sa retraite à Bressant. Il est probable que l'illustre société de ce théâtre aurait toujours hésité à prendre une telle mesure à l'égard d'un artiste qui avait jeté un tel lustre sur son répertoire moderne. C'est Bressant lui-même qui — après avoir épuisé tous les moyens pour recouvrer la santé — envoya, le 11 novembre dernier, sa démission à l'administrateur général. Ses camarades lui écrivirent, en l'acceptant, une lettre toute remplie de l'expression de leurs plus affectueux regrets. La retraite de Bressant sera liquidée à environ 6,000 francs, et il aura

en outre la reprise de ses fonds sociaux, qui s'élèvent à une centaine de mille de francs.

Né à Chalon (Saône-et-Loire) le 23 octobre 1815, Jean-Baptiste-Prosper Bressant n'a donc pas encore aujourd'hui soixante-deux ans.

La Bibliothèque de Boston. — Le célèbre Congrès des bibliothécaires américains, dont la réunion a été provoquée à l'occasion de l'Exposition de Philadelphie, a eu pour premier et principal résultat la création d'une association permanente entre tous les bibliothécaires d'Amérique. Les procès-verbaux de ce Congrès, qui viennent d'être publiés, sont des plus précieux comme source de documents sur l'état de la bibliographie en Amérique. Nous en extrairons quelques curiosités intéressantes relatives à la bibliothèque de Boston.

Les bibliothèques américaines sont de formation récente, mais elles se sont développées et accrues très-vite. La plus considérable est la bibliothèque de Boston, qui ne date cependant que de 1852, et qui ne contient pas moins de 306,287 volumes. Il existe dans cette bibliothèque une salle dite « des périodiques », où — contrairement à ce qui a lieu chez nous — on communique au public tous les journaux et toutes les revues dès le jour même de leur publication. Ces périodiques sont au nombre de 641, et dans le mois de septembre dernier ils ont été consultés par 22,759 lecteurs. Enfin

cette même bibliothèque publie — comme la plupart des autres bibliothèques d'Amérique — un bulletin mensuel qui donne l'état de la bibliothèque pendant le mois écoulé, faisant connaître le nombre de livres et de journaux prêtés, le total des lecteurs, les progrès du catalogue, les accroissements du registre des entrées, le chiffre des volumes mis au rebut, en un mot tous les détails, même les plus minimes, concernant la bibliothèque. Ce bulletin se distribue et se vend, et le public lettré est ainsi tenu au courant de tout ce qui peut l'intéresser pour ses recherches et ses études. Il y a plus, ce même public est invité à donner son avis et à proposer des réformes qui sont faites lorsque leur utilité est reconnue. Enfin, tous les trois mois, la bibliothèque publie un second bulletin plus volumineux, et contenant sur deux colonnes les titres *in extenso* de tous les ouvrages nouveaux acquis par elle pendant le trimestre qui vient de s'écouler.

Quant au budget de cette bibliothèque modèle, en voici quelques chiffres relatifs à l'exercice 1875-1876 : elle jouit d'une subvention annuelle de 500,000 francs ; elle a acheté, pendant cet exercice, 115,000 fr. de livres et de journaux, et en a fait relier pour 25,000 fr. Enfin, le traitement de son personnel a exigé une dépense de 347,500 fr.

Théatres. — *Chatterton*. La reprise du drame d'Al-

fred de Vigny, qui a eu lieu à la Comédie française le 5 de ce mois, n'a pas produit l'effet que la direction en attendait. Il faut avouer aussi que Chatterton est un fort peu sympathique personnage, et qu'il est même odieux à force de désespérance et d'orgueil. Ce jeune monsieur, qui meurt parce que la société ne veut pas s'incliner devant son génie, est tout simplement ridicule. Le seul personnage de la pièce qui puisse la faire vivre est Kitty Bell, mais il ne porte vraiment qu'au 3e acte et dans une seule scène, qu'on a appelée la scène de l'escalier, scène dans laquelle Mme Dorval était admirable, et que Mme Émilie Broizat a jouée, l'autre soir, de manière à satisfaire les plus difficiles. Voici un succès qui doit déblayer pour la jeune et charmante comédienne les approches du sociétariat.

Chatterton a été représenté pour la première fois le 12 février 1835. Geffroy, qui jouait le rôle de ce poëte en révolte contre l'univers, était fort jeune et fort brillant alors. C'est encore lui qui le joua lors de la reprise de *Chatterton*, le 7 décembre 1857. Cette fois, il avait vingt et un ans de plus et cinquante et un ans d'âge, ce qui était peut-être beaucoup pour représenter un désespéré de dix-neuf ans. C'est Mme Plessy qui joua alors Kitty Bell, avec beaucoup d'intelligence certainement, mais avec une émotion forcée qui n'était pas du tout dans les cordes de cette merveilleuse grande coquette.

Signalons encore, dans la reprise actuelle, l'heureux

début de M. Volny, élève de Talbot, qui est venu directement à la Comédie française, et sans passer par le Conservatoire. C'est un tout jeune homme, d'une heureuse physionomie, qui a un organe charmant, de la tenue, et de la meilleure, en scène, et qui nous semble déja un comédien d'avenir. On l'a rappelé, ainsi que Mme Broizat. Tout cela ne prouve point que *Chatterton*, l'un des drames les plus littéraires de la vieille époque romantique, ne soit une œuvre bien démodée et — ayons le courage de dire le mot — bien ennuyeuse!

— *L'Hetman* (2 février). Les pièces russes portent bonheur au théâtre de l'Odéon. Après les *Danicheff*, nous venons d'entendre l'*Hetman*, drame en 5 actes et en vers de M. Paul Déroulède, le sympathique auteur des *Chants du Soldat*. Le succès a été très-grand, non pas que la pièce nouvelle soit de première valeur comme œuvre purement dramatique, mais parce qu'elle met en scène des actes du plus haut patriotisme et qu'elle fait parler les plus nobles sentiments qui puissent animer le cœur de l'homme. Geffroy — ce même Geffroy qui a quitté le Théâtre-Français depuis 1867, et dont nous venons de parler à propos de *Chatterton* — et Mme Marie Laurent, une des dernières interprètes du grand drame, ont forcé l'admiration dans leurs personnages en quelque sorte épiques et comme légendaires. Leurs caractères énergiques et forts se prêtent admirablement à la mâle poésie

de M. Déroulède, qui a, comme écrivain dramatique, des convictions déjà enracinées, et dont le talent tout d'une pièce paraît ne point aimer les concessions.

Hélas! il en avait peut-être trop fait, jadis, de ces concessions radicales!... Lui rappellerons-nous ce *Juan Strenner*, drame en un acte qu'il fit représenter au Théâtre-Français le 9 juin 1869, et qu'il avait d'abord présenté en cinq actes? De concessions en concessions — puisqu'il s'agit de concessions — Déroulède, en jeune qui veut d'abord à tout prix être joué, sacrifia successivement quatre actes de sa pièce, et il se produisit ce fait que, dans ce seul acte conservé, son drame paraissait étouffer faute d'air et d'espace suffisant pour se mouvoir, à ce point que, bien qu'il fût joué par les premiers sociétaires, il expira tout naturellement, un beau soir, après quelques représentations d'encouragement!...

NÉCROLOGIE. — *Léon Gatayes*. C'est par son amitié pour Alphonse Karr que Gatayes, qui vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans, aura surtout été connu. C'était ce qu'on peut appeler un irrégulier : harpiste un moment célèbre, il abandonne la musique pour le sport et devient écuyer émérite. Après avoir donné jadis des leçons de harpe à Mme Récamier, il vient échouer au *Siècle*, où il traite tour à tour les questions musicales et hippiques. Son frère, Félix Gatayes, était, comme lui, un musicien de talent, pianiste remarquable, dont les débuts ont été des plus brillants,

et dont le nom a disparu tout à coup, — ainsi que celui de son frère d'ailleurs, — de l'horizon musical. Les Gatayes, qui étaient, en somme, des gens de valeur, n'auront laissé aucun bagage littéraire ou musical après eux. Celui qui vient de mourir avait deux filles; il s'est éteint dans leurs bras et dans ceux d'Alphonse Karr, accouru de Saint-Raphaël pour assister son ami à ses derniers moments.

VARIA. — *Un Manuscrit payé trois fois.* Le magnifique ouvrage sur le XVIII[e] siècle que M. Paul Lacroix vient de publier à la librairie Didot a eu toute une odyssée, dont les détails intéresseront peut-être nos lecteurs.

Un libraire parisien, plus connu pour les grandes ventes de livres qu'il a faites que pour les éditions auxquelles il a donné le jour, ayant conçu le projet d'une publication analogue, en avait demandé le texte à Jules Janin, qui pour ce travail avait reçu deux mille francs. Avant de mettre son ouvrage sous presse, le libraire s'avisa de céder son idée à la maison Didot, avec tout ce qu'il avait réuni pour la mettre à exécution. Le marché fut conclu, et dans les objets cédés se trouva compris naturellement le manuscrit de Jules Janin. Mais ce manuscrit était encore à faire, et comme la maison Didot désirait pour sa publication plus d'étendue que ne le comportait le projet primitif, elle remit à Jules Janin deux

autres mille francs pour qu'il donnât à son travail le développement voulu.

Le manuscrit terminé, il se trouve qu'il contient trop de ceci et pas assez ou pas du tout de cela. L'histoire artistique du XVIIIe siècle a été complétement négligée, ce qui est un inconvénient dans un livre à gravures, tandis que l'histoire amoureuse est traitée beaucoup trop largement, ce qui est grave pour un ouvrage destiné aux étrennes. On commence par essayer des coupures, et, réflexion faite, on va trouver Jules Janin avec une troisième somme de deux mille francs en le priant de consentir à ce que son travail ne soit pas imprimé en édition à gravures, et d'y ajouter quatre chapitres qui paraissent nécessaires.

Ainsi fut-il fait, et voilà comment le manuscrit de Janin, payé, repayé et surpayé, revu, corrigé, diminué et augmenté, manqua la brillante destinée qui l'attendait, et parut tout simplement sous le titre de *Paris et Versailles il y a cent ans.*

Cependant M. Paul Lacroix, à qui la maison Didot avait offert la succession de Jules Janin, s'était mis bravement à l'œuvre; comme le savent tous ceux qui le connaissent, il fit vite et bien, et son ouvrage sur le XVIIIe siècle, prêt pour les étrennes de 1877, a été le digne pendant de ses publications sur le moyen âge et la Renaissance.

— *Une Charge d'Henri Monnier.* Les charges d'Henri Monnier sont célèbres. Voici peut-être une de celles qui sont le moins connues. Tous les collectionneurs de ses lithographies ont pu remarquer, dans la série intitulée *Fantaisies*, le croquis représentant un peintre obsédé par un faux amateur. Le cou tendu, ses lunettes bleues touchant presque la toile, ce fâcheux, à peu près couché sur le dos de l'artiste, a pris sans façon la moitié du tabouret. Au-dessous on lit ce seul mot plein d'éloquence : *Cauchemar.*

Eh bien! ce cauchemar a existé, et voici comment Monnier s'en débarrassa. Au retour d'un voyage de Hollande qui devait lui faire prendre, il l'espérait du moins, l'habitude de hanter d'autres ateliers, Monnier le voit arriver plus assommant que jamais, et disant avec son gros rire bête : « Dites donc, cher ami, vous avez dû apprendre là-bas de bonnes *charges*. Faites-m'en donc une. »

Monnier, exaspéré, rêvait le lendemain aux moyens de se débarrasser du *cauchemar*. L'heure de son implacable visite approchait... On frappe. Serait-ce lui? Non! C'est deux gardes municipaux qui viennent l'appréhender au corps pour le conduire à la prison de la garde nationale. Comme tous les artistes d'alors, Monnier était un réfractaire obstiné. « Vous venez chercher M. Monnier? demande-t-il aux deux sbires. — Oui, Monsieur. — Messieurs, veuillez attendre un peu; il est sorti pour une course, mais sa rentrée ne tardera point. »

Bientôt après, la porte s'ouvre et le *cauchemar* paraît. Monnier s'élance à lui en faisant un signe d'intelligence et en murmurant : « Laisse-toi faire ! c'est une charge ! » Puis il dit aux municipaux : « Vous demandiez M. Monnier. Le voilà. » Le *cauchemar*, enchanté d'être de moitié dans une farce inédite, s'empresse d'accompagner les municipaux ; il se laisse mettre en cellule au légendaire *hôtel des Haricots*. Mais, le lendemain, il ne rit plus et comprend qu'on a voulu le jouer. Il réclame, il proteste, il jure qu'il n'est pas Henri Monnier : « Allons donc ! répondent ses geôliers. On vous connaît de réputation... C'est encore une de vos charges, mais nous ne nous y laisserons pas prendre. »

Il lui fallut faire ses quarante-huit heures. A la sortie, une dernière humiliation l'attendait ; il s'entend crier à l'oreille : « Cher ami, tu m'as demandé une nouvelle charge. Comment la trouves-tu ? » C'était Henri Monnier. — Inutile de demander si son *cauchemar* reparut jamais.

— *Pourquoi le comte Duchâtel sauva Buloz.* C'est à un avis secret du comte Duchâtel que Buloz doit d'avoir pu conserver la *Revue des Deux Mondes*, que M. Guizot avait résolu de lui enlever en le faisant évincer par ses copropriétaires. Si on veut savoir pourquoi, on n'a qu'à lire cette révélation malicieuse des *Nouvelles à la main* de Malitourne et Roqueplan ; elle fera comprendre du

même coup l'hostilité des doctrinaires, représentés par MM. Guizot, Rémusat, Duvergier de Hauranne, et la bienveillance du comte Duchâtel. L'extrait que voici remonte à l'an 1841. Pour le bien comprendre, il faut se rappeler que M. Buloz avait dans la vue une légère infirmité et qu'il dirigea simultanément la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* :

La *Revue des Deux Mondes* est dirigée par un œil de M. Buloz, dont l'autre œil dirige la *Revue de Paris*, et qui les ferme tous deux sur le despotisme de M. Samson à la Comédie française, près de laquelle il est commissaire royal.

(NOTA. L'œil de la *Revue des Deux Mondes* est bien plus méchant que l'œil de la *Revue de Paris*, ce qui implique que M. Buloz n'a pas les deux yeux pareils.)

M. Rossi, citoyen de Genève, fait la chronique de la première. M. Lherminier, professeur sifflé, celle de la seconde. Avec la *Revue des Deux Mondes* on sabre le ministère; on négocie avec la *Revue de Paris*. Par reconnaissance pour le ministère du 1er mars, M. Buloz permet à M. Rémusat et à ses amis de déposer dans ces volumineux *cahiers*, que le doctrinaire aime tant, leurs rancunes étroites, leurs fureurs maigres, leurs passions étriquées. Il en résulte une singulière situation pour M. Buloz, qui d'une main rosse le ministère du 29 octobre, et de l'autre touche son argent. Aussi M. Duchâtel se perd dans les obscurités de cette position. Ce qui a mis le comble à la fureur du ministre, c'est l'article de la *Revue des Deux Mondes* sur la politique du 1er mars, qui est dû à la plume de M. Duvergier de Hauranne. En conséquence, M. Mallac, directeur du bureau d'esprit, a signifié ces jours

derniers à M. Buloz qu'il eût à choisir entre son indépendance équivoque et ses appointements de commissaire royal. M. Buloz ne prendra conseil que de sa dignité ; il gardera ses 12,000 francs.

Le rédacteur des *Nouvelles à la main* eût pu ajouter : *et supprima la Revue de Paris*, car celle-ci ne tarda pas à disparaître, ce qui acheva d'éclaircir la situation.

— *L'Assommoir*. Il nous faut bien parler de ce livre de M. Émile Zola, puisque tout le monde en parle ! Nous ne saurions nier le talent énorme que l'auteur y a dépensé, mais nous regrettons qu'un écrivain de cette trempe se complaise aussi volontiers dans la peinture des mœurs les plus odieuses et dans le tableau des milieux les plus répugnants. A quoi bon fouiller ainsi, et d'aussi près, les bas-fonds de notre société parisienne pour en faire saillir tout ce qu'ils renferment de scories et — ne craignons pas de le dire — d'ordures ? Quant au style de M. Zola, il est cherché, travaillé avec le plus grand soin, en un mot, *voulu*. Nous ne saurions mieux en donner une idée, pour ce qui concerne l'*Assommoir*, qu'en reproduisant l'amusant discours que Bernadille, du *Français*, met dans la bouche de M. Zola, littérateur de l'avenir, pour le jour où il sera reçu à l'Académie, en remplacement de M. Victor Hugo, décédé. C'est un pastiche des mieux réussis.

« Messieurs,

« Je ne veux pas faire ma dinde : ça me botte d'être de l'Académie, et je me sens tout chose en pensant que je succède au grand homme qui vient de claquer. Ma parole, c'est dans le nez que ça me chatouille quand j'y pense. C'est qu'on a beau dire : on n'en fait pas treize comme celui-là à la douzaine, voyez-vous. Le jour où Victor Hugo a passé l'arme à gauche, tous les bons zigs étaient en train de se balader dans les bastringues et de se cocarder chez le mastroquet. C'était le mardi gras, une journée de gueuleton fini, de rigolade à mort, où le peuple béquille, bâfre, s'empiffre, boustifaille et se flanque des bosses et des culottes à mort, tant qu'il lui reste un monaco. En attendant la crevaison, il faut bien se rincer un peu la corne et se laver la dalle, n'est-ce pas? comme dit ce vieux farceur d'Horace. Le peuple trime assez pour se payer de temps en temps une petite soulographie. Mais quand on apprit que Victor Hugo avait tourné de l'œil, fini de godailler : « Cré nom!
« s'écria un homme du peuple avec une mâle élo-
« quence en cassant son verre sur le zinc, c'était un
« bon, un vrai, tout ce qu'il y a de plus chouette, et
« qui n'était pas encore trop décati, tout de même. J'en
« ai l'estomac barbouillé. — Et moi, dit un gosse qui
« s'était maquillé en pierrot pour aller pincer un petit
« cancan au bal Robert, ça m'a coupé les guibolles. »

« Seuls quelques licheurs, qui étaient dans les brindezingues jusque par-dessus les oreilles, restèrent à se graisser les roues. Mais, vous savez, il y en a qui ne peuvent pas s'empêcher de lever le coude. C'est plus fort qu'eux. Seulement ça n'empêche pas les sentiments. Et comme une gouape, qui venait de payer sa troisième tournée de vitriol, disait en rallumant son brûle-gueule : « Eh bien, quoi! il a cassé sa pipe! il a dévissé son billard! il a avalé sa langue!... V'là t'y pas! Autant nous en pend à l'œil : est-ce la peine de faire des embarras? Faudrait-il pas se monter le bourichon et s'esquinter le tempérament? Merci, je sors d'en prendre. »

— *Le Testament d'un modèle*. Un vieux modèle, connu sous le nom de père Dubosc, et qui est mort le 15 janvier à Paris, a laissé un testament, qui a été lu à l'Académie des beaux-arts, et dont voici la teneur :

« CECI EST MON TESTAMENT.

« Je, soussigné, Charles-Alis Dubosc, déclare faire les dispositions testamentaires suivantes : Ayant commencé à poser en mil huit cent quatre, à l'âge de sept ans, et ayant continué à servir de modèle jusqu'à soixante-deux, j'ai donc passé ma vie avec les artistes les plus distingués sous tous les rapports. Je veux qu'après mon décès la petite fortune que j'ai gagnée avec eux soit consacrée à une fondation utile aux ar-

tistes. En conséquence, j'institue pour légataire universel en toute propriété l'Institut de France, Académie des beaux-arts, pour disposer de ma succession de la manière suivante : Après le payement de tous les frais et droits de mutation et autres, il sera fait emploi de tout ce qui composera ma succession en rentes trois pour cent sur l'État, et les arrérages de cette rente seront chaque année distribués par égales portions aux jeunes peintres et aux jeunes sculpteurs reçus en loges pour le grand prix de Rome. Cette somme leur sera remise au moment de l'admission en loges.

« Fait et écrit entièrement de ma main, à Paris, le 22 juillet 1859.

« (*Signé*) : DUBOSC. »

Ajoutons que le vieux modèle — il avait quatre-vingts ans — était parvenu, à force de privations, à économiser sur ses faibles gains la somme relativement colossale de 200,000 francs.

— *Le Commandant Cameron.* C'est ce grand explorateur africain qui a été le lion de la quinzaine dernière. On sait que le commandant Cameron était parti à la recherche de Livingstone. Informé, en route, de la mort de l'illustre explorateur, il n'en continua pas moins, pour son propre compte, un voyage de découverte dans l'intérieur des terres africaines, en deçà et au delà du lac Tanganyka, voyage qui a duré trois ans.

Le 26 janvier, le commandant Cameron a donné à la Sorbonne, devant un auditoire considérable aussi bien par le nombre que par la qualité et le choix des spectateurs, une sorte de conférence dans laquelle il a raconté, en traits rapides et pittoresques, diverses parties de son immense voyage. M. Cameron est jeune encore; il est maigre, de taille moyenne, et porte toute sa barbe. Il parle un français mêlé d'anglais qui n'est point dépourvu de charme, bien qu'on ne le comprenne pas toujours suffisamment. Quoi qu'il en soit, il a obtenu un très-vif succès. C'est la Société de géographie qui avait provoqué la mémorable séance dans laquelle il a pris la parole.

Avant de quitter la France, le commandant Cameron a été reçu par le président de la République, et un grand dîner a même été donné en son honneur à la présidence.

— *Rivalité d'opérettes.* Trois théâtres donnent en ce moment des opérettes à succès, et tous les trois ont cherché à attirer la foule — et y sont parvenus — en confiant le premier rôle de leur pièce à une des cinq ou six étoiles dont Mme Judic est la brillante planète. Au théâtre des Bouffes, les *Trois Margots* de M. Grisart ont pour interprète principale la séduisante Mme Peschard, qui nous semble l'artiste la plus musicienne et la plus fine de son genre. Aux Variétés, opérette physico-musi-

cale d'Offenbach, sur un livret tiré de la nouvelle de Jules Verne, *le Docteur Ox*, et dans lequel Mme Judic remplit trois ou quatre rôles, pour la plus grande joie de ses nombreux admirateurs. Au théâtre de la Renaissance, enfin, *la Marjolaine*, opérette de Ch. Lecocq, la mieux venue comme musique et qui est aussi, comme goût, la plus relevée des trois opérettes nouvelles. Ici, c'est la charmante Mlle Granier qui tient le sceptre incontesté quand Mlle Zulma Bouffar s'éclipse. Nous ne pouvons nous étendre autrement — faute de place — sur ces trois manifestations récentes de la petite musique, mais nous avions envers la postérité le devoir de les signaler.

— *Une Lettre latine de Jules Janin.* Puisque la vente de la bibliothèque de Jules Janin et l'annonce de la dernière édition des *Contes Rémois* ont remis en circulation le nom de l'illustre critique et celui du comte de Chevigné, il ne nous paraît pas inopportun d'emprunter la lettre suivante à une brochure que M. A. Piedagnel vient de consacrer à l'auteur de l'*Ane mort*; elle fut écrite par Jules Janin en réponse au professeur Chappuyzi, qui lui avait offert la traduction de plusieurs des *Contes Rémois* en vers latins :

Legi et relegi, vir doctissime, versiculos e gallico politissimo in latinum Nasonis translatos et bene olentes vinum nostrum falernum. Quam juvat in hisce narrationibus invenire quod *molle atque facetum* Horatius appellat, ita ut lector

nihil possit reperire nisi incorruptum et elegans. Quid melius! Libellus est tuus, alma Venus! In isto optimo genere dicendi nanciscimur simplicitatem nudamque veritatem, necnon veneris furtivæ delicias. Hic pueri et puellæ mollia prata offendunt, hic omnia ludicra, quæ comes noster lepidissimus de Chevigné spargebat manu plena, gaudentibus rure, amore et juventute Camœnis.

Julius, a magno demissum nomen Iulo.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'affront de leur traduire ce latin, qui d'ailleurs est si français!

PETITE GAZETTE. — La nomenclature des journaux de Paris en 1876, que nous avons donnée dans notre numéro du 15 janvier, est extraite d'une brochure qui a pour titre : *Catalogue des journaux publiés ou paraissant à Paris*, et pour auteur M. Victor Gébé. Cette brochure a été éditée par Otto Lorenz.

— Beaucoup de décès à enregistrer dans la dernière quinzaine : le docteur Louis-François Lélut, membre de l'Institut depuis 1844, décédé à l'âge de 73 ans. — Charles-François Chauvin, professeur à l'École des arts et métiers d'Angers, où il vient de mourir à 59 ans, après avoir occupé depuis 42 ans la chaire de géométrie descriptive qu'il avait acquise au concours à l'âge de 18 ans. — Léon Dumont, avocat et publiciste, rédacteur de la *Revue scientifique et littéraire*, traducteur de la *Poétique* de J. P. Kichter, etc. Il n'avait que 39 ans. — Goudchaux, ancien directeur du théâtre du Vaudeville, à la place de la Bourse, et qui était devenu commissaire des chemins de fer, mort à Monaco à 55 ans. — Jules Renard, auteur dramatique et banquier. A surtout collaboré

aux Revues des anciens petits théâtres du boulevard ou donné des levers de rideau au Palais Royal. Il avait 63 ans. — Léon Fossey, ancien chef d'orchestre de l'Ambigu, auteur du fameux chant patriotique intercalé dans le drame *les Cosaques*. — Michel Alcan, ingénieur, ancien député, professeur au Conservatoire des arts et métiers, mort à 65 ans.

— Le *Times* annonce la prochaine publication d'une *Histoire du Second Empire*, en dix volumes, par M. Clément Duvernois, l'ancien ministre de l'agriculture dans le dernier cabinet de l'empire.

— Les ventes des tableaux et objets d'art appartenant aux peintres Diaz et Fromentin viennent de se terminer. On vendait aussi bien les œuvres personnelles de ces deux illustres maîtres que celles d'autres provenances qu'ils possédaient dans leurs ateliers. La vente Diaz a produit 406,651 fr. 50 c., et la vente Fromentin 433,755 francs.

— M. Frédéric Passy, neveu de l'ancien ministre de ce nom, et lui-même économiste distingué, vient d'être élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Wolowski, décédé, par 17 voix sur 33 votants. Il avait pour concurrents MM. Block et Leroy-Beaulieu.

— La recette du deuxième bal de l'Opéra (27 janvier) s'est élevée au chiffre de 70,000 francs.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 4 — 28 FÉVRIER 1877

SOMMAIRE.

LE GÉNÉRAL CHANGARNIER. — Nicolas-Aimé-Théodule Changarnier, général de division en retraite, sénateur, est mort à Paris le 14 février. Il était né à Autun le 26 avril 1793. Sa carrière militaire a été relativement courte, abrégée qu'elle fut par les événements politiques, mais elle a été des plus brillantes ; Changarnier

fut l'un des généraux d'Afrique qui ont eu le plus de popularité.

Voici quelques dates qui résumeront sa carrière. Il était entré au service le 10 janvier 1815, dans les gardes du corps. Il devint colonel le 27 août 1839, général de brigade le 21 juin 1840 et général de division le 9 avril 1843. Sa plus grande gloire militaire remonte à la fameuse retraite de Constantine pendant l'hiver de 1836. Il s'y montra vraiment héroïque et digne des plus grands généraux de tous les temps. Quand la révolution de 1848 éclata, Changarnier, qui n'était pas républicain, vint se mettre cependant à la disposition du gouvernement provisoire par une lettre qu'on a souvent citée pour ses sentiments un peu emphatiquement exprimés, et avec cette hâblerie innocente et cette inaltérable confiance en soi qui étaient un des traits particuliers du caractère de Changarnier. On y lisait notamment cette phrase étonnante :

> Je sollicite le commandement de la frontière la plus menacée. L'habitude de manier les troupes, la confiance qu'elles m'accordent, une expérience éclairée par des études sérieuses, l'amour passionné de la gloire, la volonté et l'habitude de vaincre, me permettent sans doute de remplir avec succès tous les devoirs qui pourront m'être imposés.

On sait que, nommé au commandement de la première division militaire par Louis-Napoléon, président de la République, Changarnier ne marcha pas longtemps

d'accord avec le futur empereur. Il fut en effet relevé de son commandement le 9 janvier 1851. Au coup d'État, il fut jeté à Mazas, et peu après il demanda prématurément sa mise à la retraite, qu'il obtint le 4 août 1852. Louis-Napoléon lui avait donné, le 5 avril 1849, la plaque de grand officier de la légion d'honneur. On a, en outre, retrouvé dans les papiers des Tuileries, brûlés pendant la Commune, un projet de décret, daté de cette même année 1849, et qui conférait à Changarnier la dignité de maréchal de France. La signature présidentielle avait été bâtonnée à la suite de la scission survenue entre le président et le général. Chose assez curieuse, vingt ans plus tard, au lendemain de la chute de Paris, le vieux Changarnier — retour de Metz — ambitionnait cette même dignité de maréchal qu'il avait manquée jadis, et d'aussi près, et il espéra un moment que M. Thiers voudrait bien la lui conférer. Mais, le nouveau président se borna à donner à Changarnier, par un arrêté en date du 20 avril 1871, le grand cordon de la légion d'honneur. Le vieux soldat, dépité, refusa cette haute faveur et il passa dès ce jour dans les rangs des mécontents qui devaient, par la suite, contribuer au remplacement de M. Thiers [1].

Voici un billet inédit de Changarnier relatif à une demande de places pour une séance de l'Assemblée natio-

1. Le général Trochu devait, le mois suivant, opposer le même refus à des offres semblables. Voici une lettre, fort peu connue, par

nale, dans laquelle devait se débattre une interpellation sur la municipalité lyonnaise :

Jeudi.

Monsieur,

Je ne puis malheureusement rien vous donner pour la séance de lundi; tout est depuis longtemps distribué, et, d'ailleurs, le nouveau mode de distribution des billets ajourne encore pour quelque temps mon tour. Mais on attend beaucoup trop de cette séance, qui n'aura pas l'intérêt que vous pouvez croire, et l'interpellation fera long feu. Ces questions de municipalité seront résolues dans le sens le plus raisonnable, car Lyon

laquelle il explique au ministre de la guerre d'alors, le général Le Flô, les motifs de ce refus :

« Versailles, le 19 mai 1871.

« Cher général et ami,

« Vrai ou faux, le bruit est venu jusqu'à moi que vous vous proposiez de me faire, moi aussi, grand-croix de la Légion d'honneur. Permettez-moi de vous dire à l'avance, parce qu'il est difficile et que, pour moi, il serait prétentieux de le dire après, que je ne pourrais pas accepter cette distinction honorifique : en voici la raison :

« Au début du siége de Paris j'ai fait le vœu, comme nous disons en Bretagne, de tenter gratuitement ce dernier effort et d'arrêter là, dans le sens de l'avancement et dans tous les sens, l'élan de ma carrière. Voilà pourquoi j'ai refusé à cette époque le traitement qu'on voulait attacher à ma fonction de président du gouvernement, trouvant que le traitement de ma fonction militaire était suffisant. Voilà pourquoi encore j'ai prié M. Jules Favre, qui m'avait annoncé que M. Thiers, en vue d'honorer le siége de Paris, comptait m'élever au maréchalat, de dire au président du conseil que je déclinerais absolument cette haute dignité.

« Gardez pour vous, je vous prie, cher général et ami, cette petite profession de foi officieuse, et croyez à tous mes sentiments dévoués.

« Général Trochu. »

n'est pas une ville beaucoup plus sensée que Paris en matière d'élections, qu'elles soient générales ou particulières.

Recevez...

CHANGARNIER.

Le général est mort dans le modeste appartement qu'il habitait, seul, rue de la Baume, 9. Il vivait en garçon, servi par deux vieux domestiques qui ne l'avaient pas quitté depuis vingt ans. Son intérieur était très-simple, plus que simple même; on aurait plutôt supposé qu'il était habité par un anachorète que par un général parvenu aux plus grands honneurs politiques et militaires. Dans chaque pièce des crucifix et des livres. La chambre à coucher était surtout d'une simplicité antique: ameublement en noyer, siéges recouverts de reps vert, lit étroit et d'un aspect peu confortable; mais le tout bien tenu, soigné, propre et luisant.

Les funérailles, faites aux frais et sur le budget du Sénat, ont eu lieu le 17 février aux Invalides. Elles ont été véritablement solennelles; le président de la République y assistait. C'est la première fois que le chef actuel de l'État rend un tel honneur à la mémoire d'un personnage politique décédé, et cette circonstance a été tout particulièrement remarquée.

LES BRULEURS DE BIBLIOTHÈQUES. — Le journal *l'Intermédiaire* est en train de dresser un dossier de tous ceux qui ont proposé ou souhaité l'incendie de notre

Bibliothèque nationale. L'éminent conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, M. Paul Lacroix, ne pouvait manquer d'apporter dans cette intéressante question ses renseignements personnels, auxquels nous empruntons les détails suivants :

Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, et qui était de l'Institut, appelait la Bibliothèque du Roi un monument du génie et de la sottise ; il y trouvait tout au plus cent volumes dignes d'être conservés. Aussi voyez en quels termes il en parle :

« Qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde amas de vieilles et folles conceptions (c'est de la Bibliothèque du Roi que parle toujours ce malheureux !), que le Génie, méconnaissant ses propres forces et se confiant en autrui, va consulter encore dans ses premières années et qui lui font perdre un temps précieux ! Que dis-je ? Réprimons ce premier mouvement : NE BRULONS RIEN ! Cessez de frémir, pédants érudits, bizarres bibliomanes, fastidieux compilateurs de faits inutiles ; allez, gorgez-vous d'une science déplorable, copiez les erreurs anciennes, composez-en un nouveau magasin, oubliez votre siècle pour celui de Sésostris... »

A une époque plus rapprochée de nous, et dans des termes moins violents, un ministre de Napoléon III, le maréchal Vaillant, tenait à peu près le même langage.

« Je vous fais de la peine, ajoutait-il en s'adressant à M. Paul Lacroix, mais je ne puis pas cependant vous

cacher ce que je répète sans cesse au Conseil des ministres : les bibliothèques publiques ne servent qu'à nourrir les vers et les souris, en coûtant beaucoup d'argent à l'État et en occupant de vastes bâtiments qu'on pourrait mieux employer... — Oui, répliquai-je audacieusement, si on les transformait en casernes?... — Pourquoi pas? repartit vivement le ministre, qui n'aimait pas la contradiction. Au reste, j'attends qu'un bon incendie nous en débarrasse, un jour ou l'autre. »

La Commune a rendu hommage aux idées du maréchal, en brûlant justement la bibliothèque attenante à son ministère.

La Lettre de Mme Michelet. — Bien des journaux l'ont publiée, mais notre *Gazette* étant, suivant l'expression si juste de M. Paul Lacroix, un « conservateur littéraire », nous ne pouvons manquer à recueillir ce charmant morceau, que plus tard nos lecteurs nous sauront grand gré de leur avoir conservé :

Monsieur le Directeur,

Il y a quelques semaines, la presse parisienne annonçait que « sur mon initiative, les élèves de l'École des beaux-arts avaient mis au concours le monument qui doit être élevé sur la tombe de Michelet ». Plusieurs journaux parlaient même d'une esquisse que j'aurais fournie aux artistes.

Ces nouvelles étaient prématurées; elles ne répondent pas au but que j'ai poursuivi et que je viens d'atteindre.

Lorsqu'à vingt ans mon mari perdit son premier ami, il ra-

conte que, pendant les dix années qui suivirent, vivant rue de la Roquette, il soigna constamment sa tombe. Dans les grandes chaleurs de l'été, où les fleurs demandent beaucoup d'eau, il y montait presque tous les soirs. Mais, à sa grande tristesse, malgré tous ses soins, les plantes dépérissaient et mouraient : le Père-Lachaise manquait d'eau !

Il y a de cela cinquante ans, et les choses n'ont guère changé.

Si l'ancien cimetière où dorment Molière et La Fontaine se protége par l'ombre épaisse des vieux arbres qui sont venus d'eux-mêmes autour des tombes abandonnées, le nouveau cimetière, sans végétation, inondé d'une lumière impitoyable, n'est qu'un champ de pierres aride et morne. Pourtant tout, ici, devrait parler d'immortalité.

Il faudrait partout une image de vie, des eaux abondantes, et partout elles manquent.

Personne ne se rebute. Si la fleur qu'on porte aujourd'hui en quelques heures est brûlée du soleil, on en portera une seconde, puis une troisième. — Toutes mourront ; n'importe, on persévère.

J'ai vu bien des exemples de cette persévérance touchante, surtout chez les pauvres, qui n'ont pas les moyens de payer un jardinier pour l'entretien de leurs sépultures. Que de femmes âgées ou malades gravissent péniblement chaque jour les pentes roides du Père-Lachaise, portant d'une main un pot de fleurs, de l'autre un arrosoir plein d'eau ! Le cœur se serre et réclame.

Vous comprenez d'avance, Monsieur le Directeur, le monument que j'ai désiré pour la mémoire de mon mari. J'ai demandé et obtenu de donner au Père-Lachaise des fontaines. La Ville de Paris, s'associant à ma pensée, prend à ses frais la canalisation des eaux. Et moi, je m'engage à assurer au cimetière, par un legs (une rente fondée sur l'État), la propriété de ces eaux *à perpétuité*.

Ainsi se trouvera réalisé au profit de chaque tombe le vœu de celui dont la vie entière fut vouée au bien de l'humanité. Il lui sera donné de pouvoir, dans la mort même, la servir encore.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes sentiments d'affectueuse considération.

F. J. MICHELET.

P. S.—Afin qu'il ait, lui aussi, une petite part dans celle qu'il aura faite à tous, je ménagerai à sa tombe un simple filet d'eau vive qui arrosera les fleurs et donnera à boire aux petits oiseaux.

DEUX CHANSONS DE BÉRANGER. — Notre savant ami M. Paul Lacroix nous envoie la communication suivante :

« On n'a pas encore recueilli toutes les chansons que Béranger avait éparpillées dans les recueils avant de publier l'édition originale, qui fut saisie et qui est devenue assez rare : *Chansons morales et autres* (Paris, imp. de F. Didot, 1821, 2 vol. in-18). Les chansons omises dans cette édition ne sont pas indignes de revoir le jour et de former un supplément aux œuvres complètes. On en jugera par les deux suivantes, que j'emprunte au *Chansonnier des Dames, ou les Étrennes de l'Amour,* cinquième année (Paris, Pillot, 1805, in-18), et que je vous envoie pour votre conservateur littéraire qui a nom *Gazette anecdotique.* »

LA CHANSON.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Il faut dans une chanson
Finesse, grâce et folie ;
Bien moins d'art que de saillie,
Plus d'esprit que de raison :
Sans gaîté point de critique ;
Quelque licence poétique,
Même un jeu de mots comique,
Le tout sur des airs badins...
Ayez ces moyens de plaire,
Et bientôt la France entière
Répétera vos refrains.

P. J. Béranger.

LA NATURE.

Air de *la Prise de tabac.*

Grâce à nos romans, à nos drames,
La nature règne chez nous ;
Son nom seul fait pâmer nos dames,
Nos petits-maîtres en sont fous,
Par elle un philosophe jure,
Nos chansons lui prêtent leur sel ;
Mais vanter ainsi la nature
Ne me paraît pas naturel.

La nature nous régénère,
Elle abat nos vieux préjugés ;
Par cette sage et bonne mère
Tous nos devoirs sont allégés ;

Contre elle en vain l'hymen murmure,
Et l'amour, ce dieu si mortel,
Épuisé par dame nature,
A cessé d'être naturel.

Oui, la nature est à la mode,
Parlez-en à mon perruquier.
On a fait d'elle un dieu commode
A qui tout veut sacrifier;
Propos, beaux-arts, littérature,
En ont pris un air solennel,
Et je crains qu'enfin la nature
Ne détruise le naturel.

P. J. BÉRANGER.

THÉATRES. — *Le Père.* Nous ne savons point de sujet plus poignant, et en même temps plus terrible, que celui que traitent et développent MM. Adrien Decourcelle et Jules Claretie dans le remarquable drame en quatre actes qu'ils viennent de donner au théâtre du Gymnase sous le titre précité (17 février). *Le Père!* quelles sources infinies d'émotions et de tendresses contenues dans ce seul mot! mais aussi quelles immenses responsabilités! Le père, dans le drame nouveau, est un M. Darcey, qui est bien en effet, aux yeux de la loi, — *pater is est...* — le père véritable de Georges Darcey; mais la réalité est que la mère de Georges, la femme légitime de Darcey, a été la victime d'un odieux personnage qui, après un acte de violence infâme, a disparu, non sans lui avoir toutefois laissé, comme un éternel

et vivant témoin de son crime, un fils qui est ce même Georges que M. Darcey a toujours aimé comme son propre enfant. La malheureuse mère est morte de chagrin, et Georges ne l'a point connue. Aussi, quand, à la veille de se marier, il apprend ce secret terrible, il n'a plus qu'un désir, — désir de vengeance, — retrouver cet homme qui a si criminellement outragé sa mère et dont il a honte d'être l'enfant. Il le retrouve, en effet, dans une ville d'eaux et dans une société de chevaliers d'industrie; il l'entraîne, sous un prétexte de chasse, dans un lieu écarté, où Darcey l'attend. Un duel a lieu, et le misérable est tué sous les yeux mêmes de son propre enfant par l'homme dont il a souillé le foyer et détruit le bonheur.

Le cadre restreint de cette *Gazette* ne nous permet pas d'entrer plus avant dans la discussion que mérite cette intéressante pièce, mais nous en avons suffisamment exposé l'analyse pour que nos lecteurs puissent se rendre compte de la nouveauté et surtout de la hardiesse d'un sujet que les auteurs ont développé avec une grande habileté et souvent avec une véritable éloquence. Nous ne saurions prédire quelle sera la destinée de leur drame; mais, qu'il ait dix ou bien cent représentations, il n'en restera pas moins une œuvre consciencieuse et forte, et littéraire au suprême degré. MM. Decourcelle et Claretie ont eu, en outre, la bonne fortune de rencontrer pour l'interprétation de leur principal rôle, Georges Darcey,

un artiste de la plus haute valeur, M. Worms, à qui la Comédie française tarde bien, ce nous semble, de rouvrir ses portes !

NÉCROLOGIE.— *Faber*. Il vient de mourir à Bruxelles, le 10 janvier dernier, un amateur des plus distingués, Henri-Emmanuel Faber, né le 12 avril 1808. Il était fils de Frédéric-Théodore Faber, l'un des importateurs de la fabrication de la porcelaine en Belgique, et de plus peintre et graveur de talent.

Faber avait la passion du théâtre, et il fit, à ce titre, partie de diverses sociétés spéciales, dont plusieurs lui durent même leur création. Il avait en outre réuni une collection admirable de livres relatifs au théâtre, et certainement la plus riche qui soit actuellement en Europe; elle ne compte pas moins' en effet, de 40,000 brochures et près de 10,000 volumes. On y trouve classés les répertoires de tous les théâtres de Paris, anciens et modernes, l'histoire générale de l'art dramatique, les mises en scène, les auteurs des théâtres français et étrangers, et entre autres une collection de documents considérables sur Molière, ainsi qu'une série presque complète de la littérature dramatique en Belgique. A cette magnifique collection viennent s'ajouter les parties orchestrées de plus de quatre mille airs et morceaux des vaudevilles anciens et modernes. Faber avait aussi réuni une grande quantité de costumes de tous les caractères et de tous

les temps. C'était un homme fort instruit, et dont l'esprit subtil et varié s'attachait volontiers à tous les sujets. Ainsi il était un prestidigitateur de premier ordre et donnait, pour son plaisir et celui de nombreux auditeurs, des soirées de physique qui avaient le plus grand succès. Son cabinet de physique amusante a une valeur énorme. Enfin il avait utilisé son talent de peintre en reproduisant, sur environ 1,500 tableaux de différents genres, des scènes de la Révolution, et notamment des portraits des hommes les plus marquants de cette époque.

On conçoit que Faber était très-connu à Bruxelles, où sa mort a été vivement sentie par tous les amis des arts. Son fils est heureusement, lui aussi, un homme intelligent et artiste qui voudra conserver à toutes ces précieuses collections leur haute et singulière valeur.

— *Le Baron Zangiacomi.* Le baron Joseph-Marie-Prosper Zangiacomi, commandeur de la Légion d'honneur et, depuis 1868, conseiller à la Cour de cassation, est mort le 20 de ce mois, à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un homme d'une rude trempe, d'un caractère énergique et droit; il a dirigé, sous le dernier empire, certains procès politiques célèbres avec une fermeté qui lui a mérité bien des haines, que d'ailleurs il ne lui déplaisait pas de rappeler. Son père, le baron Joseph, également conseiller à la Cour de cassation sous le premier empire, était aussi un homme d'une grande rigidité de principes et de conduite. Il s'était, entre autres

questions judiciaires, prononcé très-vivement contre la révision du jugement qui avait frappé l'innocent Lesurques, et il tint bon, dans son avis mûrement réfléchi, contre toutes les obsessions dirigées sur lui pour le rendre plus favorable à la mémoire du malheureux condamné.

Les Zangiacomi tenaient leur baronnie du premier empereur. Le grand-père de celui qui vient de mourir était d'origine italienne et était venu s'établir à Nancy, où il avait fait sa fortune dans le commerce. C'est aussi à Nancy qu'était né le baron Joseph, en 1766. Le conseiller son fils était né à Paris. Il ne laisse que des filles; son titre vient donc de mourir avec lui.

Varia. — *Louis Ulbach poëte.* On vient de décorer Louis Ulbach. Le *Gaulois* — né malin — a rappelé, à ce propos, au nouveau chevalier, un recueil de sa jeunesse, son premier livre de poésie, *Gloriana*, qui date de 1844; Ulbach avait alors vingt-deux ans. On a bien souvent jeté dans ses jambes, à titre de critique, ce premier volume de vers anodins, comme si nous n'avions pas tous commis, à nos débuts dans les lettres, quelque peccadille semblable. Le même *Gaulois* extrait de ce livre, aujourd'hui introuvable, un petit quatrain, lequel, en effet, n'est pas bien méchant. C'est de la poésie de mirliton, je ne demande pas mieux que de le reconnaître, et de reconnaître encore qu'Ulbach a sagement

agi en quittant les vers pour la prose, ce qui nous a valu quelques romans excellents, tels que *Suzanne Duchemin*, et *Monsieur et Madame Fernel.* Voici, à titre de curiosité, le quatrain en question :

A une dame qui m'avait tourné le dos dans un salon.

Qu'importe que ce soit, ou les yeux, ou la tête,
Dont vos yeux heurtent les contours,
Pourvu qu'au centre, au cœur, vous trouviez un poëte
Peut-être, mais un ami toujours?

Cela est évidemment fort mauvais; mais, à vingt-deux ans! Voici, en revanche, quelques vers assez amusants qu'on a jadis fait courir sur lui et qui — ainsi que dit le *Gaulois* qui les cite — deviennent aujourd'hui en situation :

Ah! palsambleu! corbleu! corbac!
L'heureux homme que cet Ulbach!
Il fit à Toul, Troye ou Forbach,
Monsieur et madame Fer... bach,
Ce roman *ab hoc et ab hac.*
Dans les lettres, sauf Limayrac,
Je ne sais guère que Lorbac
Qui rime mieux que Pourceaugnac
Avec ce nom : Louis Ulbach.
Il a plus d'orgueil qu'un colback
Peint par le pinceau de Kaulbach.
En politique, il suit le bac
Où ramait Théodore Bac.
Mais j'aime mieux Sébastien Bach,
Les opérettes d'Offenbach,
Le jambon d'York et le tabac,
Que l'œuvre de ce gros Ulbach.

— *Une Erreur typographique regrettable.* Le *Journal officiel*, en raison de sa situation, doit des regrets à tous les personnages qui s'en vont. Or il avait regretté la mort du général Changarnier, et avait omis de regretter celle de M. Le Pomellec, député de Saint-Malo. La différence, remarquée par les journaux, a produit son petit scandale, si bien que ledit journal a cru devoir imprimer la rectification suivante :

« *Erratum.* Dans le numéro du *Journal officiel* du 16 février,

« Au lieu de :

« Nous avons également à annoncer la mort de M. Le Pomellec, député d'Ille-et-Vilaine;

« Il faut lire :

« Nous avons également le regret d'annoncer, etc... »

Nous avons le regret de constater que les presses officielles de M. Wittersheim ne sont pas plus infaillibles que les autres.

Nous avons *également le regret* de constater que les rédacteurs du *Journal officiel* ont parfois des distractions un peu fortes.

— *Sonnets de Musset sur Chatterton.* Notre érudit confrère Édouard Fournier nous donne d'intéressants détails, dans son feuilleton de la *Patrie*, sur deux sonnets d'Alfred de Musset qui ne figurent dans aucune édition

de ses œuvres, et qui furent écrits par lui en réponse à l'article sévère que Gustave Planche publia contre le drame d'Alfred de Vigny :

« Des deux sonnets en question, Alfred de Musset ne publia, signé à son nom, que le premier. Il mit au bas du second la signature de George Sand, avec laquelle on connaît par un livre fameux ses relations de *secrétaire intime*. M. Paul de Musset, par un sentiment de convenance impossible à blâmer, a préféré sans doute effacer les deux sonnets (lesquels ont d'ailleurs pour principal mérite un intérêt d'actualité historique) que d'être forcé à une rectification où le nom de l'héroïne de *Lui et Elle* eût nécessairement reparu. Voici le premier sonnet :

O critique du jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré !
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,

Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré !
J'aime à te voir surtout, en style de cuisine,
Te comparer sans honte au poëte inspiré
Et gonfler ta grenouille aux pieds du bœuf sacré !

De quel robuste orgueil, l'autre jour, je t'ai vue
Te faire un beau pavois au fond d'une revue !
Oh ! que je t'aime ainsi dépeçant tout d'abord

Quiconque autour de toi donne signe de vie,
Et puis d'un laurier-rose, amer comme l'envie,
Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort !

« Le second sonnet (celui qui parut sous la signature complaisante de l'auteur d'*Indiana*) est également dirigé contre le pontife Gustave Planche, mais le poëte y règle du même coup plusieurs comptes :

Quand vous aurez trouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré ;
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contre-sens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai ?

Je vous dirai : Sachez que les larmes humaines
Ressemblent dans nos yeux aux eaux de l'Océan,
Qu'on n'en fait rien de bon en les analysant ;

Et quand vous en auriez deux tonnes toutes pleines,
En les laissant sécher vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main.

— *Marquise et Ténor*. C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière ! Une illustre cantatrice, devenue marquise il y a une dizaine d'années, et que l'on aimait à citer au premier rang parmi les actrices demeurées sages et immaculées au théâtre, vient de donner brusquement un éclatant démenti à toute sa vie passée. Étant en représentation à Saint-Pétersbourg, elle a tout simplement planté là son mari — le marquis — pour prendre vulgairement la fuite avec le ténor qui, la veille,

lui donnait la réplique dans un opéra quelconque. Ce ténor est lui-même fort connu ; il a brillamment chanté *Aïda* cet hiver à Paris, et nous avons alors donné quelques détails biographiques sur sa personne. Ce n'est plus un jeune homme, il est marié, et il a été récemment séparé de sa femme ; il court donc librement le monde, les théâtres et les cœurs. Le cœur de la marquise en question s'étant rencontré sur son chemin, bien que ce fût un cœur de trente-sept ans, s'est trouvé pris, comme tant d'autres, aux beaux yeux et aux airs langoureux du ténor, et, de là à un coup de canif dans le contrat, de la part de la cantatrice, il n'y a eu vraiment que la main... celle qui tenait le canif!

Quant au mari, brillant écuyer jadis et grand conducteur de cotillons officiels, il a joué, le jour de la rupture, la contre-partie des Armand Duval de la *Dame aux Camélias*. Ce n'est pas lui qui a jeté à la face de la dame les fameux billets que l'on sait : c'est elle, au contraire, qui lui a lancé au visage — en échange de son titre qu'il lui reprochait d'avoir accepté — ses perles les plus brillantes et ses plus riches diamants, lui criant du ton le plus dramatique du monde : « Votre titre est payé, maintenant, et je suis libre ! » Les amoureux ont fui jusqu'à Vienne, et ils vont, dit-on, arriver à Paris, où ils chanteront ensemble un de ces soirs *Roméo et Juliette, Faust et Marguerite*, et tous les opéras où il y a des amants tendres, compromis et menacés.

J'allais oublier de vous dire leurs noms; mais tout Paris sait aujourd'hui qu'il s'agit de la ravissante marquise de Caux, en théâtre Adelina Patti, et du séduisant ténor Nicolini, en simple bourgeoisie Nicolas, et fils de Nicolas, hôtelier à Dinard.

— *Deux Bourdes historiques.* Voici deux erreurs historiques, qui proviennent de deux académiciens célèbres, Scribe et Lamartine, et qui sont vraiment bien amusantes !

Dans son discours de réception à l'Académie,—discours lu et contrôlé à l'avance, s'il vous plaît, par une commission spéciale composée d'académiciens, — Scribe a glissé la phrase suivante :

« La comédie de Molière nous instruit-elle des grands événements du siècle de Louis XIV? Nous dit-elle un mot des erreurs, des faiblesses ou des fautes du grand roi ? Nous parle-t-elle de la révocation de l'édit de Nantes? Non, messieurs... »

Mais comment Molière aurait-il pu faire allusion, dans ses pièces, à cette douloureuse révocation de l'édit de Nantes, puisqu'elle n'eut lieu que douze ans après sa mort?

Dans son *Histoire de la Restauration* (tome VI, livre XXXIV), M. de Lamartine assure que l'évasion de Lavalette, en 1815, rendit les juges de Ney plus sévères et dicta l'arrêt de mort du maréchal !... Or Ney était

fusillé depuis déjà treize jours quand Lavalette parvint à s'évader, déguisé avec les vêtements de sa femme. C'était le 20 décembre 1815, et l'exécution du maréchal avait eu lieu le 7.

— *Encore une désillusion.* Vous et moi, cher lecteur, qui avons la prétention de savoir ce que parler veut dire, nous sourions malicieusement chaque fois qu'on raconte devant nous la phrase célèbre prononcée par Cambronne à la bataille de Waterloo. La véridique histoire nous a appris que le général de l'empire a été encore plus bref que le vieil Horace de Corneille avec son *Qu'il mourût*, et nous en sommes arrivés à admirer son énergique monosyllabe, malgré la défaveur qui s'attache généralement au mot. Eh bien, nous aurions dû, paraît-il, nous en tenir à la première légende, s'il faut en croire la lettre suivante publiée dernièrement par un journal d'Angers, et qui émane d'un témoin auriculaire :

Angers, 25 janvier 1877.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai été surpris de lire, dans votre numéro d'hier, un article qui pourrait, en quelque sorte, faire révoquer en doute l'authenticité et la véracité de l'héroïque parole de Cambronne à Waterloo.

J'étais là, et je viens affirmer que le propos a été dit et répété par les restes de la vieille garde, par la jeune garde et par tous les soldats présents.

Je criai avec tous les autres : *Vive Cambronne! La garde meurt et ne se rend point!*

J'ai cru devoir, avant de quitter ce monde, venir affirmer la vérité.

LOUIS MELLET,
Ancien chirurgien au 61e de ligne,
médaillé de Sainte-Hélène.

Ma foi, c'est dommage, et si le témoignage de M. Louis Mellet se confirme, je regretterai, pour ma part, ce mot fameux, qui est, après tout, du français, et du plus pur, sinon du plus net, et qui dit tant de choses en si peu de lettres.

— *La Dague de Henri IV.* On a vendu, il y a quelques jours, à l'hôtel Drouot, une importante collection d'objets d'art et de haute curiosité, parmi lesquels se trouvait la dague de mariage du roi Henri IV. L'objet était absolument authentique. En voici la curieuse description : la poignée et la lame offrent un riche décor d'or et sont inscrustées de petits médaillons ovales en nacre sculptée ou gravée. On voit sur les diverses parties de la pièce le chiffre couronné du roi, les armes de France, des fleurs de lis ainsi que quantité d'inscriptions en vieux français. Le pommeau représente deux médaillons de nacre. Sur l'un se trouve une main dont le fond est occupé par un œil ; on lit au pourtour :

Prudence mesure la fin de toute chose.

Sur l'autre on voit une main tenant une plume et la devise :

Je résiste à la force.

Sur les quillons courbes et sur l'anneau de la garde on lit les inscriptions suivantes, disposées comme nous les donnons ici :

A cet Henri vainqueur
Départent le bonheur
Ordinaire aux merveilles.
Ces astres plus fidèles.

Cette belle arme, si précieuse, a été vendue 12,500 fr. Nous n'en connaissons pas l'acquéreur, mais nous regrettons bien qu'elle n'ait point été achetée pour le compte de l'État et pour l'un de nos musées, celui du Louvre ou de Cluny.

— *La Rue Mirabeau.* On va, paraît-il, débaptiser, une fois encore, la rue de la Chaussée-d'Antin et lui restituer le nom de Mirabeau qu'elle a porté de 1791 à 1793. Son premier nom date de 1720, époque de sa création ; elle s'appela alors Chaussée-Gaillon à cause de son voisinage de la porte du même nom. Elle prit ensuite le nom de rue de l'Hôtel-Dieu parce qu'elle conduisait à une ferme dépendant de l'hôpital de ce nom. Enfin elle fut appelée Chaussée-d'Antin, en raison de la situation de l'hôtel d'Antin qui lui faisait face. A la mort de Mirabeau, survenue en 1791 au numéro 42 de cette

même rue, elle reçut le nom de l'éloquent député ; on la débaptisa de nouveau en 1793, Mirabeau étant déchu dans l'estime des gouvernants d'alors, et elle s'appela rue du Mont-Blanc en souvenir du nouveau département qui venait d'être incorporé au territoire de la République. Enfin, en 1815, la Restauration, qui ne tenait pas non plus Mirabeau en grande affection, refusa de rendre son nom à la rue où il était mort, et elle lui restitua le nom de Chaussée-d'Antin, qu'elle porte encore aujourd'hui.

— *Le Père Tourniquet.* Le doyen des marchands de plaisir de Paris, connu sous ce pseudonyme facile à expliquer, vient de mourir à l'âge de cent deux ans. C'était bien certainement l'une des grandes curiosités de la capitale. En effet, ce vulgaire marchand « d'oublis » avait été jadis, en 1830, rédacteur d'un journal alors fort connu, *la Sentinelle.* Condamné, pour délit de presse, à six mois de prison en 1834, il s'était enfui jusqu'en Suède, où il était devenu pâtissier, et même fournisseur de la cour du roi Bernadotte. Il revint en France cinq ans plus tard, et c'est alors qu'il acheta une boîte et se mit à vendre des plaisirs. Il continua ce métier jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et c'est seulement en 1865 qu'il prit sa retraite. Depuis cette époque, il vivait retiré chez son petit-fils, qui est simple cocher de fiacre, et qui avait pris à sa charge ce doyen de la pâtisserie parisienne.

GAZETTE EN VERS.

Auber, roi de l'enchantement,
Possède enfin son monument.
Des hauteurs du Père-Lachaise,
Sur Paris il plane à son aise,
Ce Paris qu'il a tant aimé,
Ce Paris qu'il a tant charmé!
Qu'il lui verse encor, de son âme,
Les gais accords, la douce flamme,
Ce philtre heureux, ce je ne sais
De si vif, si fin, si français,
A la fois sourire, harmonie,
Qui fut sa gloire et son génie.

Dans ce calme champ du repos,
Bientôt plus fraîchement ses os
Dormiront sous leur pierre neuve :
De Michelet la digne veuve
Va faire jaillir, par un legs,
L'eau qui manque sur ces sommets.
Attiré là par son murmure,
Maint rossignol dans la ramure
Exhalera, d'un timbre d'or,
Ces chants qui font rêver la mort;
Et quand ces ailes, ces voix douces,
Animeront fleur, branche et mousses,
Dans sa tombe sous l'arbrisseau
Frémira l'auteur de l'Oiseau.

Un explorateur de l'Afrique
(On connait bien mieux l'Amérique),
Le hardi Cameron, a fait
Un jour ou deux beaucoup d'effet,

Bien que, par le tort de sa langue,
On ait peu compris sa harangue,
Et bien qu'il soit maigre et petit ;
Mais il a l'air d'avoir pâti
Sur les traces de Livingstone.
Rien ne l'arrête, ne l'étonne,
Et ce presque-nain est cité
Comme un géant de volonté.
Donc, il n'a pas connu les affres
En rencontrant pis que des Cafres.
Braquait-on sur lui des fusils,
Il ne fronçait pas les sourcils,
Et même il trouvait certain charme
A contempler alors chaque arme.
A ce qu'il a dit du Congo
Tous les journaux ont fait écho.
Il a surtout ému les âmes
Par ces caravanes de femmes
Que des marchands d'humaine chair,
A grands coups de fouet cinglant l'air,
Poussaient, comme un troupeau sauvage,
Vers la honte et vers l'esclavage.
Aussi n'a-t-il pas certe à tort
Obtenu la médaille d'or.

Deux mots sur la littérature.
Elle ne court plus d'aventure ;
Le fleuve en son lit est rentré :
On le voudrait moins modéré.
Mais plus d'un bon auteur nous reste.
Si vous aimez la muse agreste,
L'arome des foins, le grand air,
Vous lirez d'Eugène Muller
(La plume fine, douce, honnête,

A qui l'on doit la Mionette,)
Le Champ maudit, — *un champ béni,*
Où s'entasse le blé jauni ;
Une calme et robuste idylle,
Racontée en simple et franc style,
Où règne la sérénité
Du travail et de la bonté.

Ces jours-ci, le long de nos côtes
Ont monté des vagues si hautes
Que tout en est broyé, noyé,
Malgré tout l'effort déployé.
Calais de ses deux estacades
A vu s'écrouler deux arcades,
Et ses rails sur forts pilotis
Dans les flots se sont engloutis.
Partout la tempête fait rage,
Et l'homme lutte avec courage.

Mais n'est-ce pas le lot humain ?
Du front, du cœur et de la main,
Il faut toujours que l'homme sache
Partout remplir sa rude tâche,
Se montrer patient et fort,
Et, s'il est dur, narguer le sort.

Pour les fortunes et les choses,
C'est l'hôtel des métamorphoses
Que l'hôtel Drouot ; en ce mois
Il l'aura prouvé bien des fois.
Comme toujours, dans ce commerce,
Avec grand avantage on verse
Les raretés, les bibelots,
Les jeunes et les vieux tableaux.

On a vu couvrir d'or vos toiles,
Diaz et Fromentin, étoiles
De l'art moderne : Fromentin,
Qui tire un rayon argentin
Du pinceau comme de la plume;
Diaz, par qui le ciel s'allume,
Collabore avec le soleil.
Janin eut un succès pareil,
Et ses reliques, à tous chères,
Ont fait monter les surenchères.
Hélas! ses beaux livres dorés,
Par son pieux culte honorés,
Chers livres qu'une main bénie
(Sa femme était son bon génie,
Fait de dévoûment, de vertu)
Voulait léguer à l'Institut,
Ont dû subir la loi commune,
Ou plutôt la même infortune :
Grâce aux plus offrants empressés,
Ils sont maintenant dispersés.

De son moindre enfant la souffrance
Fait saigner le cœur de la France.
—Jugez de son affliction
Quand celui qui souffre est Lyon,
Tout un peuple dont le courage
Cherche et ne trouve plus d'ouvrage,
Toute une ruche dont le ciel
Semble ne plus bénir le miel!
Et cependant cette industrie
Est un fleuron de la patrie :
Et cependant le monde entier
Est tributaire du métier
Sur qui le canut *avec joie*

Étend, tisse et broche la soie!
Aussi ne perdez pas l'espoir,
Braves travailleurs : ce ciel noir
Reprendra sa douce lumière,
Et vous votre gaîté première.
Du moins, pendant ces mornes jours,
Tous volaient à votre secours.
Partout l'on vit planer ton aile,
Solidarité fraternelle,
Car toujours au cœur des Français
La compassion trouve accès.

Encore un mort des plus célèbres,
Réclamant des honneurs funèbres,
Changarnier, le soldat loyal,
Fidèle à son drapeau royal,
Mais dans le deuil et l'espérance
Fidèle avant tout à la France.
Lion rongeant grille et barreaux,
Il s'est montré deux fois héros :
La première, après Constantine,
Quand, trop faible en nombre, il s'obstine,
Et, sauvant l'étendard sacré,
Forme le bataillon carré;
La seconde, après les désastres
Qui coup sur coup voilaient nos astres,
Quand, voyant que tout s'assombrit,
A celui qui l'avait proscrit,
Vieux, il vient offrir son épée
De ses nobles larmes trempée.

Un jour, enfants, souvenez-vous
De ces héros, et vengez-nous.

N. Martin.

PETITE GAZETTE. — M. Paul de Musset prépare une biographie très-détaillée de son illustre frère. Il y annexera diverses pièces inédites, ou qui ne figurent pas dans les dix volumes de ses œuvres. Son livre portera pour unique titre le nom du glorieux poëte : *Alfred de Musset.*

—Voici la nomenclature des principaux décès de la dernière quinzaine. M. Georges Le Sourd, notre ministre plénipotentiaire au Maroc, est mort à Paris, à quarante-trois ans, le 8 de ce mois, des suites d'une fièvre typhoïde. — Le docteur Vernois, membre de l'Académie de médecine, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans; il avait été médecin de l'Empereur. — Le baron Jules Laugier de Chartrouse, ancien député sous le dernier empire, est mort à Arles. Son nom se rattache à l'un des plus sinistres épisodes des premiers temps de l'histoire de la Restauration. C'est, en effet, son père qui recueillit, en 1815, les tristes restes du maréchal Brune assassiné et qu'on avait jetés au Rhône, et qui leur donna une sépulture dans son propre jardin jusqu'au moment où il put en faire la remise à sa veuve.—Un savant éminent, le chimiste Blondlot, professeur de chimie médicale à la Faculté de médecine de Paris, est mort à l'âge de soixante-sept ans. — Est mort également le docteur Jean-Alexandre Le Jumeau de Kergaradec, membre de l'Académie de médecine, âgé de soixante-huit ans. —Signalons encore la mort du peintre Édouard Cibot, né le 11 février 1799, et ancien élève de Guérin et de Picot. — A Londres est mort, à l'âge de soixante-neuf ans, le célèbre chirurgien Sir William Fergusson, baronnet, qui avait été attaché successivement au service de santé des maisons du prince Albert, puis de la reine Victoria. — Dans la même semaine qui a vu mourir Changarnier se sont également éteints deux autres généraux de division, grands officiers de la Légion d'honneur comme lui : le général de Prémonville de Maisonthou, né en 1805 : il était entré au service en 1824, et appar-

tenait à la gendarmerie : il était général de division depuis 1866 ; — le général Casimir Dalesme, de l'arme du génie, et qui faisait toujours partie du cadre d'activité de l'armée, comme ayant commandé en chef, bien qu'il eût quatre-vingt-trois ans : sous-lieutenant en 1813, il était général de division depuis 1855. — Amédée Pichot vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans. Il dirigeait depuis 1840 la *Revue Britannique*, créée en 1825 par Saulnier fils. Il était, en outre, docteur en médecine et linguiste distingué. C'est son fils qui reprend aujourd'hui, à sa place, la direction de la *Revue Britannique*.

— La première partie de la vente de Jules Janin, comprenant les meubles et objets d'art qui ornaient son célèbre chalet de Passy, a produit la somme de 73,000 francs.

La seconde partie, comprenant la vente de la célèbre bibliothèque, s'est terminée trop tard pour que nous en puissions parler aujourd'hui. Elle n'a produit que 83,000 francs. Nous citerons les principaux chiffres de vente dans notre prochain numéro.

— Une nouvelle qui sera bien reçue des bibliophiles est celle de la prochaine publication de l'*Histoire de France*, de Michelet, en édition d'amateur. La librairie Lacroix, qui a la propriété de l'ouvrage, s'est entendue à ce sujet avec un éditeur parisien que nous ne pouvons encore nommer, mais dont le nom est une garantie de belle et bonne exécution. Cette nouvelle édition formera 20 volumes in-8, dont chacun sera orné d'une gravure à l'eau-forte due à l'un de nos artistes les plus éminents.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 5 — 15 mars 1877

SOMMAIRE.

Les Incidents de la quinzaine. — Nous en avons quatre à vous servir, non pour vous les apprendre, car vous les connaissez tous, mais au moins pour en garder la trace dans cette petite *Gazette* qui a le désir de conserver le souvenir des faits, petits et grands, de notre histoire de tous les jours.

Nous avons eu d'abord l'incident Offenbach. Le célè-

bre maestro a été accusé, par un personnage ultra-républicain, d'avoir parlé en fort mauvais termes de la France, son pays d'adoption, sur le bateau qui le ramenait d'Amérique à Paris. De là, grande colère des journaux du parti. On rappelle à Offenbach, dans les termes les plus aigres, qu'il n'est qu'un Prussien naturalisé, et le soir même où a été publié ce beau scandale on se met, par représailles, à siffler l'un des derniers ouvrages du maestro, *le Docteur Ox*. Certes, M. Offenbach n'est pas le premier compositeur du monde, et il y a beaucoup de musique que nous préférons à la sienne; mais sa musique même n'est point ici en question, et il faudrait qu'il eût été absolument fou pour tenir le langage odieux qu'on lui a prêté. En somme, après enquête, il s'est trouvé qu'Offenbach avait, en effet, fort plaisanté la République comme forme de gouvernement, mais que, quant à la France même, il n'en avait point soufflé mot.

L'ex Révérend Père Hyacinthe a fait les frais du second incident. En même temps que commencait le procès, non encore vidé en ce moment, que lui a intenté la famille de Montalembert, et dont nous avons déja parlé, M. Hyacinthe Loyson occupait encore les journaux de sa personnalité par la publication de lettres échangées entre lui et les deux ministres de l'intérieur, MM. de Marcère et Jules Simon. Il s'agissait de conférences religieuses que l'ex-Père avait la prétention de faire — dans un lieu vraiment bien choisi pour de telles

conférences ! — sur la scène et dans la salle du Théâtre-Italien. Les noms de M. Hyacinthe et de l'Albani se seraient presque confondus sur la même affiche !...

M. de Marcère avait refusé l'autorisation. A l'avénement de M. Jules Simon le Père renouvela ses instances auprès du nouveau ministre, qui s'empressa de déclarer qu'il ne pouvait accorder une semblable autorisation pour des conférences qui s'annonçaient comme devant être religieuses. « Qu'à cela ne tienne, répondit le Père, je ne ferai que des conférences morales. — Alors vous n'avez plus besoin d'autorisation. — Aussi je ne vous en demande plus, et je vais parler ! »

Tel est le dialogue dans lequel on peut résumer les quelques lettres échangées et publiées. Nous attendons maintenant l'ouverture prochaine des susdites conférences. Où, quand, comment ?... C'est ce que nous ignorons encore. Mais, à la place du Père Hyacinthe, nous ne serions que fort médiocrement rassuré, par avance, sur l'attitude et le respect du futur auditoire. En tout cas, le conférencier peut compter sur le nombre, sinon sur la sympathie des assistants.

Quelques mots seulement sur les deux derniers incidents, qui appartiennent à l'histoire des causes célèbres. Deux crimes ont été commis. Un sieur Courtefois s'est tué, ou bien a été tué, chez son débiteur *Godefroy* ; les probabilités sont pour le meurtre ; l'accusé se défend en accusant au contraire le mort de s'être suicidé. La justice

a prononcé en condamnant Godefroy à dix ans de travaux forcés. Le procès a eu un retentissement énorme, en raison surtout de pénibles révélations faites par le président sur la vie privée de l'accusé, et que le bon sens public a réprouvées comme inutiles, au point de vue du résultat de l'affaire.

L'autre histoire est celle d'un misérable, nommé *Moyaux*, qui a jeté sa petite fille dans un puits où on l'a retrouvée morte, et qui s'est enfui après le crime. L'habileté avec laquelle il a déjoué les recherches de la police tient du prodige ; voici trois semaines déja qu'il a disparu, et les plus fins limiers de la rue de Jérusalem ont usé à sa recherche leurs ruses les plus consommées. Au moment même où nous écrivons, la découverte du trop fameux Moyaux demeure encore à l'état d'insoluble problème [1] !...

Citons à ce sujet une bien plaisante anecdote qu'on s'est racontée ces jours-ci. Le préfet de police, se trouvant dernièrement en soirée, voulut savoir l'heure qu'il était, et en mettant sa main dans son gousset, il y trouva, à la place de sa montre, une carte de visite avec la suscription suivante : *Moyaux, assassin. P. p. c.* La plaisanterie, quoique un peu forte, était ingénieuse, convenez-en. — Oui ; mais la montre ? — Eh bien, le préfet la retrouva, avec la chaîne, soigneusement enveloppées dans une boîte qu'on avait déposée à son domicile.

1. Il a enfin été arrêté le 7 mars !..

La Vente Janin. — La vente de la bibliothèque de Jules Janin a été, comme résultat, une déception pour beaucoup de monde, et surtout, comme bien l'on pense, pour les héritiers du célèbre critique. On avait cru, en général, dans le public, que les livres de Janin avaient une valeur considérable ; la plupart, d'ailleurs, ne les connaissaient que par ouï-dire, et leur importance avait été singulièrement exagérée. Les héritiers eux-mêmes y furent trompés, à ce point qu'un riche amateur leur ayant offert une forte somme, — 200,000 francs, nous a t-on dit, — pour acquérir en bloc la fameuse bibliothèque, ils la refusèrent, préférant courir la chance des enchères, qu'ils supposaient devoir s'élever à une somme bien autrement considérable. Nous avons déjà dit, dans notre dernier numéro, que le chiffre total de la vente a été de 83,000 francs seulement.

Voici, dans l'ordre du catalogue, les principaux chiffres que nous avons trouvé curieux de relever :

Essais de Montaigne (1680). Édition originale, 2 vol. in-8°, 500 francs.

Les Deux Discours de Jules Janin à l'Académie française, un des dix exemplaires sur chine, avec lettres autographes originales de MM. Thiers, Rémusat et Rouland, in-12, relié par Hardy, 230 francs.

Horace, traduction de Janin, 4e édition (1871), in-4° vélin, reliée par Hardy, 77 francs.

Le Roman de la Rose, édition de 1529, très-bel exemplaire, petit in-8°, 105 francs.

Marguerites de la Marguerite des princesses, 1547, 2 tomes en un volume, in-8°, édition originale d'une grande rareté, superbe de conservation, et donnée à Janin par la reine Amélie, 2,800 francs (acheté au nom du libraire Fontaine).

Choix de chansons (musique de Laborde), 1773, 4 tomes en 2 volumes in-8°, admirable exemplaire, 2,810 francs.

Œuvres du chevalier de... (Bertin), 1785, 2 tomes en 1 volume, avec un dizain manuscrit de Janin, 100 francs.

Œuvres complètes de Béranger, 2 tomes en 4 volumes in-8°, avec toutes les suites de gravures et un autographe original du chansonnier, splendide exemplaire sur grand papier de Hollande, relié par Capé, 3,700 francs. C'est l'ouvrage qui a atteint le plus haut chiffre de la vente.

Les Contemplations, de Victor Hugo, 2 volumes in-8°, sur grand papier de Hollande, avec dessins et autographes originaux, etc... 1,008 francs.

Les Contes Rémois, du comte de Chevigné (3e édition), sur papier de Hollande, 520 francs.

Liste manuscrite de tous les rôles de Mlle Rachel, in-4°, relié par Capé, avec autographes, 455 francs.

Catalogue du répertoire choisi de la Comédie française, 1775, in-12, aux armes de la comtesse d'Artois, 1,000 francs.

Œuvres de Molière (1682), 8 vol. in-12 avec figures, 1,240 francs.

L'invitation à la valse, comédie en un acte d'Alexandre Dumas père (manuscrit original), 250 francs.

Compter sans son hôte, comédie d'Augustine Brohan, *le Moineau de Lesbie*, comédie d'Armand Barthet, réunies en un volume, avec lettres autographes, 1 volume sur papier de Hollande, 330 francs.

Œuvres complètes de Ponsard, 2 volumes in-8° sur grand papier de Hollande, avec un envoi de l'auteur en 42 vers autographes, 1,000 francs.

L'Honneur et l'Argent, comédie de Ponsard (manuscrit autographe), 395 francs.

Harmonie (arme-au-nid), charade en trois tableaux, de Ponsard. L'un des cent exemplaires tirés, 175 francs.

Le Père prodigue, comédie de Dumas fils (manuscrit original), 325 francs.

Une Visite de noces, comédie de Dumas fils, avec autographes de l'auteur et de l'interprète principale, la regrettée Mlle Desclée, 255 francs.

La Ciguë, comédie d'Ém. Augier (manuscrit autographe), 260 francs.

Daphnis et Chloé (1718), édition dite du *Régent*, 820 francs.

Paul et Virginie, édition Curmer (1838), sur chine, avec dessins et autographes, 1,110 francs.

Clarisse Harlowe, traduction de Janin, première édi-

tion, sur vélin, avec dessins et autographes originaux, 400 francs.

Les Gaîtés champêtres, de J. Janin (manuscrit), 400 francs.

Les Contes du Chalet, de J. Janin (avec autographe), 310 francs.

Circé, de J. Janin, avec dessins originaux de Staal, 400 francs.

Les Contes drolatiques, de Balzac, première édition, sur papier de Chine, 300 francs.

Œuvres de J. L. Guez de Balzac (1651-76), 7 vol. in-12, très-bel exemplaire, 1,000 francs.

Œuvres de Mme de Girardin, 6 vol. in-8°, exemplaire unique sur papier rose, 435 francs.

Béranger et son temps, par J. Janin, exemplaire sur papier de Hollande, avec dessins originaux de Staal, 151 francs.

L'Amour des livres, par Janin, petit in-8° sur papier vélin, relié par Trautz-Bauzonnet, ouvrage rarissime, 1,000 francs.

LES LIVRES PROMIS DE VICTOR HUGO. — Le grand poëte, — car M. Victor Hugo est vraiment grand comme poëte, mais comme poëte seulement, — vient de publier la seconde partie de *la Légende des Siècles*, seconde partie peut-être supérieure à la première et dont quelques morceaux demeureront toujours comme des

pages véritablement grandioses. Le livre a paru le 26 février, anniversaire de la naissance d'Hugo, né le 26 février 1802, à Besançon. Enfin on lit, à sa première page, ces lignes écrites dans le style cher à M. Victor Hugo et que, par respect pour sa glorieuse muse, nous nous bornerons à appeler le style du calembour sublime :

Le complément de la *Légende des siècles* sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre.

VICTOR HUGO.

26 février 1877.

Sur le dos de l'ouvrage, le grand poëte nous promet les publications suivantes :

En mai 1877, *l'Art d'être grand-père* (poésie).

En octobre 1877, *le Crime du 2 décembre* (histoire).

En février 1878, *Toute la Lyre* (poésie).

Nous voilà, comme on dit en style populaire, bien du pain sur la planche ! Mais, faut-il s'en fier sérieusement à toutes ces belles promesses ? Nous ne rappellerons pas à M. Hugo toutes celles, du même genre, qu'il nous a faites, depuis la *Quiquengrogne*, roman annoncé sur la première édition de *Notre-Dame Paris*, et qui n'a jamais vu le jour, promesses qu'il n'a pas davantage tenues ; nous ne lui parlerons que des derniers ouvrages dont il a fait pompeusement proclamer les titres, depuis l'année 1867 seulement, c'est-à-dire depuis dix ans, et dont aucun n'a encore paru.

Ont été annoncés, comme devant « paraître prochainement », les ouvrages suivants de M. Victor Hugo :

En 1867 : *Torquemada*, drame en cinq actes ; *Margarita*, comédie en un acte ; *La Grand-Mère*, comédie en un acte.

En 1872 : *le Théâtre en liberté*, 2 volumes ; *Dieu*, un volume ; *la Fin de Satan*, 1 volume.

En 1874 : *les Quatre Vents de l'esprit* (deux volumes). Le premier devant contenir le *Livre satirique* et le *Livre dramatique* ; le second, le *Livre lyrique* et le *Livre épique*.

Voilà bien des promesses littéraires à tenir !... Et nous souhaitons de grand cœur, nous aussi, que la fin du poëte, pour nous servir des termes mêmes qu'il a choisis avec tant d'amour, n'arrive pas avant la fin de tous ces livres !...

Alfred de Musset. — Le frère de ce grand et charmant poëte, — le plus poétique, à coup sûr, de nos poëtes, — vient de publier une biographie de son frère, la plus complète et, naturellement, la mieux renseignée qu'on nous ait encore donnée jusqu'à ce jour. Il nous reste de la lecture de ce livre, le plus intime qui se puisse écrire sur un homme connu, puisque c'est son frère qui l'a écrit, une impression presque pénible. Eh quoi ! c'est au prix de tant de déceptions, de tant d'ennuis, de tant de dégoûts même, qu'on achète ce qu'on est convenu d'appeler la gloire !.. Qui se doutait, jusqu'à cette révélation fraternelle, que sous le règne de Louis-Philippe, alors que Musset jetait

dans la *Revue des Deux Mondes* précisément celles de ses œuvres que nous admirons le plus aujourd'hui, qui se doutait que le roi lui-même ignorait son talent et son nom, et que le ministre de l'intérieur de l'époque, sollicité en sa faveur, se bornait à l'appeler « le poëte du point sur un i ? » Mais aussi quel caractère étrange et quelle sensibilité prodigieuse ! Non, certes, cet homme n'était pas comme tout le monde ; il était de l'espèce à part qu'on nomme le poëte ; sa vie n'a eu ni but quelconque, ni dénoûment sérieux. Ce poëte admirable vivait d'amour et de poésie ; nerveux avant tout, soumis à ses nerfs et ne travaillant que quand ses nerfs le lui permettaient !.. C'est plutôt une étude sur le cœur, que sur la vie même de son frère, que M. Paul de Musset nous a donnée là ! Il faut le remercier d'ailleurs de ne nous avoir rien caché des souffrances intimes de cette âme et de nous avoir montré à nu ce cerveau malade, et ce cœur si inflammable, puisqu'il s'agit du plus sympathique, du plus vrai et du plus aimé de nos poëtes !

Le livre est rempli d'indications d'ouvrages ou de morceaux inédits ; mais M. Paul de Musset n'a voulu nous citer que des fragments. Son frère lui a défendu, assure-t-il, de livrer au public tel ou tel passage !.. Pourquoi nous mettre ainsi l'eau à la bouche inutilement et ne nous servir, par exemple, que quelques pages de ce *Poëte déchu,* livre en prose, incomplet je le sais, mais que nous aurions tant le désir de connaître d'après le

fragments qu'il nous en donne? Il y a encore, ce nous semble, d'après les aveux mêmes de M. Paul de Musset, un volume tout entier d'œuvres inédites de son illustre frère qui seraient à publier. M. de Musset n'a-t-il pas le devoir d'augmenter encore d'un livre posthume les dix tomes qui composent actuellement l'œuvre d'Alfred de Musset ? Nous lui soumettons humblement la question, et il nous doit au moins ses raisons, celles qu'il expose dans la biographie de son frère nous paraissant, sur ce point, tout à fait insuffisantes.

Deux Billets de Léon Gozlan. — Voici une curieuse fantaisie de Léon Gozlan, empruntée à un album :

Comme je suis un peu fou, j'ai toujours rapporté, je ne sais trop pourquoi, à une couleur ou à une nuance les sensations diverses que j'éprouve. Ainsi, pour moi, la piété est bleu tendre; la résignation est gris perle ; la joie est vert pomme; la satiété est café au lait ; le plaisir est rose velouté ; le sommeil est fumée de tabac ; la réflexion est orange ; la douleur est couleur de suie ; l'ennui est chocolat ; la pensée pénible d'avoir un billet à payer est mine de plomb ; l'argent à recevoir est rouge chatoyant ; le jour du terme est couleur de terre de Sienne, vilaine couleur ! Aller à un premier rendez-vous, couleur thé léger ; à un vingtième, thé chargé. Quant au bonheur complet..., couleur que je ne connais pas.

Léon Gozlan.

9 mai 1849.

Voici encore un billet du même, également écrit dans le style paradoxal qui lui était si familier :

A X.....

Dîner, soit ! J'y veux bien consentir ; mais retourner à la *Tour de Nesle*, jamais ! j'en mourrais ; et tu ne veux sans doute pas que je meure ? Ne sais-tu pas, malheureux, qu'un dîner, même mauvais, finit toujours par se digérer ? c'est dans la nature d'abord ! mais un drame, rempli de coups de poignard et de taches de sang, cela ne se digère jamais complétement, surtout quand il y a récidive ! Je serai au passage à l'heure indiquée et je fumerai un cigare en t'attendant patiemment ; mais, pour Dieu ! ne sois pas trop en retard, les cigares coûtent cher !...

Léon Gozlan.

Théatres. — *Justice*. L'Ambigu, qui vient de rouvrir ses portes sous la direction de notre courageux confrère Laforêt, l'ancien critique dramatique de la *Liberté*, nous a servi samedi soir, 3 mars, un drame nouveau en cinq actes, de M. Catulle Mendès, qui ne porte que ce seul mot pour titre : *Justice*. C'est une pièce osée et réaliste, qui semble s'être donné pour mission de réhabiliter le suicide, et qui n'a reçu, excepté pour son dernier acte, qu'un accueil modérément flatteur du public de la première soirée.

M. Catulle Mendès est un écrivain convaincu, qui appartient malheureusement à cette phalange de publicistes qu'on a surnommés les Parnassiens et dont la plupart, d'ailleurs, n'ont jamais rien publié. L'auteur de *Justice* est supérieur par son talent à beaucoup de ces

messieurs, et il devrait bien s'en séparer assez publiquement pour qu'il ne soit plus possible de l'accuser d'avoir subi leur manifeste et fatale influence. Il paraît, en effet, que c'est d'après leurs conseils que M. Mendès a sacrifié ou amendé beaucoup de passages de sa pièce, et en particulier son dénoûment, et qu'il a poussé jusqu'à ses déductions extrêmes le développement d'un sujet dont le premier défaut est de manquer absolument d'intérêt. L'héroïne de la pièce, — Geneviève, — qui partage le suicide d'un certain docteur taré et déshonoré du nom de Valentin, — serait seule en droit de réclamer notre pitié ; mais, franchement, son caractère est encore bien incompréhensible et surtout bien outré. Que M. Mendès redevienne donc lui-même ; qu'il ait, lui aussi, le courage de couper sa queue parnassienne, et alors il fera sans doute des pièces possibles et qui seront écrites dans le style de tout le monde ! Quant au rapprochement que j'ai vu établir, dans un feuilleton, entre le dénoûment de *Justice* et celui de *Chatterton*, je dois avouer qu'il m'a confondu. D'abord Kitty Bell ne se suicide pas ; puis, comme sa mort est simple, naturelle et surtout rapide, si on la compare à cette fin si compliquée, si invraisemblable et si interminable de la Geneviève de M. Mendès ! Chatterton, lui, n'est qu'un sot, mais c'est un garçon estimable et qui nous intéresse au moins par quelques côtés de sa physionomie si poétique, ce qui n'est vraiment pas le cas de l'étrange docteur

Valentin, que l'acteur Montlouis représente d'aillleurs avec un réel talent.

Le Timbre d'argent. Ce nouvel opéra de M. Camille Saint-Saëns est loin d'être nouveau; c'est ce qu'il faut tout d'abord constater. Son auteur, qui a aujourd'hui quarante-deux ans, n'en avait que trente lorsque, en 1865, il fit recevoir le susdit opéra au Théâtre-Lyrique, dont M. Carvalho était directeur. La retraite forcée de ce dernier en 1867 relégua le *Timbre d'argent* dans l'oubli, et son jeune auteur tenta alors de le faire jouer à l'Opéra. M. Perrin l'accueillit avec encouragement, et lui demanda même de développer davantage quelques parties de l'œuvre qu'il indiqua, et, naturellement, de transformer en récitatifs le dialogue parlé qui avait été écrit en vue du Théâtre-Lyrique; mais la guerre survint, et le *Timbre d'argent* continua à dormir dans les cartons de l'Opéra. Après la guerre, M. Halanzier, loin de ratifier les promesses de son prédécesseur, s'empressa de déclarer tout net qu'il ne monterait jamais le *Timbre d'argent*. Saint-Saëns fit alors traverser le boulevard à son ouvrage et le porta à M. Du Locle, directeur de l'Opéra-Comique, qui le reçut volontiers. Mais avant d'engager cette grosse partie d'un drame lyrique, qui n'a pas moins de quatre actes, il voulut donner à M. Saint-Saëns l'occasion d'essayer d'abord l'influence de son talent sur le public, et il lui confia un livret en un acte, *la Princesse*

jaune, dont le jeune et impatient compositeur écrivit rapidement la musique, mais trop rapidement peut-être, car elle n'eut aucun succès. De là, effroi du directeur, et voici du même coup le *Timbre d'argent* renvoyé à des calendes indéfinies.

Il est clair que, sans la réouverture du Théâtre-Lyrique, ce n'est pas à Paris qu'aurait jamais été représenté le *Timbre d'argent*. Mais aussi, voyez ce qui est advenu par suite de ces retards, qui font un peu partie d'ailleurs de l'histoire de tous les opéras célèbres : la musique de M. Saint-Saëns qu'on nous a servie l'autre soir est celle qu'il écrivit il y a douze ans. Or il est permis de supposer, en tenant compte des quelques morceaux symphoniques excellents que ce compositeur nous a fait entendre depuis cette époque, que son talent s'est modifié et surtout accru. Il nous faut cependant le juger sur cette œuvre ancienne, que sans doute il aurait écrite autrement et mieux aujourd'hui. C'est là une situation fâcheuse et qui a eu certainement son effet sur le public. Aussi le résultat n'a-t-il été qu'assez peu favorable à l'opéra nouveau, ou ancien, comme vous voudrez : livret long et parfois fatigant ; musique savante, dans laquelle scintillent çà et là quelques perles étincelantes, mais plus symphonique que scénique, tenant par bien des côtés au wagnérisme, dont M. Saint-Saëns est d'ailleurs demeuré l'un des plus fervents adeptes ; en somme, ce qu'on appelle un succès d'estime.

Ce succès même — tel qu'il est — a cependant ses cotés enviables. La partition du *Timbre d'argent* sera d'un grand intérêt pour les vrais musiciens ; elle servira certainement d'étude, comme lecture musicale, quand elle aura quitté le théâtre ; mais pour le gros du public, il faut malheureusement reconnaître que c'est une œuvre peu attirante. Cela est trop scientifique, trop élevé, trop compliqué pour lui. Déjà la malignité s'est exercée, sur le compte de l'opéra de M. Saint-Saëns, à l'endroit duquel on a fait courir bien vite cette épigramme, en prose :

Le Timbre est d'argent et le public... dort.

Nécrologie. — *Henri Nicolle.* Journaliste, publiciste, auteur dramatique, M. Henri Nicolle a abordé tous les genres, et n'a malheureusement brillé au premier rang dans aucun. Comme journaliste politique, il a donné des articles, après 1848, à l'ancienne *Liberté*, au *Pamphlet*, au *Dix Décembre*; comme publiciste, on lui doit un roman historique, *Jacques Callot* (1849), et des *Courses dans les Pyrénées* (1854 et 1860), le plus connu de ses livres. Enfin, comme auteur dramatique, il a fait représenter au Théâtre-Français, en 1860, un petit acte, *les Projets de ma tante*, qui est toujours, depuis, demeuré au répertoire. Jadis, M. Henri Nicolle avait aussi collaboré au journal *l'Esprit public*, sous le pseudonyme de Lucien de Rubempré.

M. Nicolle était depuis longtemps atteint d'une maladie mentale, et il vient de mourir à Paris le 6 de ce mois, à l'âge de cinquante-huit ans. Ce n'est pas la faute des biographes Vapereau et Larousse si la mort de ce publiciste n'a pas eu lieu plus tôt, car les deux célèbres dictionnaires qui portent leurs noms, s'étant sans doute copiés l'un l'autre, nous annoncent gravement que M. Nicolle était mort depuis quatorze ans déjà, en 1863 !...

— *J. Autran.* L'auteur de *la Mer*, des *Poëmes de la mer*, des *Laboureurs et soldats*, etc., vient de mourir à Marseille, à l'âge de soixante-quatre ans. Il avait été élu à l'Académie française, au mois de mai 1868, au huitième fauteuil, devenu vacant par la mort de Ponsard, mais il avait eu beaucoup de peine à y arriver. Il avait successivement échoué en 1864 et 1865. Sa tragédie *la Fille d'Eschyle*, jouée à l'Odéon en 1848, a obtenu un grand succès.

M. Autran était un véritable poëte ; ses œuvres ont une grande pureté de forme, ses idées de l'originalité et de l'élévation, et cependant il n'a jamais été populaire, n'ayant point dépassé un certain cercle de lecteurs, d'ailleurs des plus choisis. MM. Thiers et Mignet avaient beaucoup aidé de leur puissant appui leur compatriote Autran, lors de ses débuts dans les lettres, vers 1835.

VARIA. — *Un Chouan contesté.* — Dans la seconde série de la *Légende des siècles* qu'il vient de faire paraître,

M. Victor Hugo a célébré la gloire de Jean Chouan. A ce propos il a reçu une lettre de remercîments d'un prétendu Georges Chouan, de Cottereau, âgé de quinze ans, se disant petit-fils de Jean Chouan, et qui déclare que son ancêtre, pour lequel il professe d'ailleurs respect et admiration, n'a été qu'un « héros de l'ombre », tandis que « ses enfants ont pris leur place au soleil en acceptant les immortelles vérités de 89, et en s'abritant sous les plis du drapeau de la liberté ». Dans le style de commande qu'on lui connaît, le grand poëte a répondu à son correspondant le billet suivant :

« Vous êtes un noble enfant.

« S'il vivait aujourd'hui, votre héroïque grand-père viendrait, comme vous, à la vérité.

« Courage, et marchez de plus en plus vers la lumière ! »

Or les journaux légitimistes, qui, par la raison qu'ils ont le dos tourné aux républicains, ne voient pas l'ombre et la lumière du même côté qu'eux, n'ont pas trouvé de leur goût la lettre de Georges Chouan, et l'*Étoile* d'Angers nous a révélé qu'il n'existait aucun descendant de Jean Chouan. Mais le petit-fils du héros de l'ombre, qui tient à son nom et à sa descendance, produit aujourd'hui deux actes authentiques qui constatent son identité. On sait d'ailleurs que *Chouan* (c'est-à-dire *chat-huant*) n'est pas un nom patronymique,

mais un surnom donné à Jean Cottereau, premier chef des Vendéens, qui faisait la contrebande, et avait adopté le cri du chat-huant pour signe de ralliement.

La Voix de M. Victor Hugo. — C'était grand jour au Sénat samedi dernier. On devait nommer un sénateur inamovible en remplacement du général Changarnier; les pointages le plus minutieusement faits ne paraissaient pas pouvoir assurer la majorité à l'un des deux candidats en présence, et chaque parti avait recommandé à ses adhérents la plus scrupuleuse exactitude. Une voix a manqué à la gauche pour que son candidat, M. André, pût faire échec à M. Dupuy de Lôme, celui des droites, et cette voix est celle de M. Victor Hugo.

Attardé sans doute à la poursuite d'une rime qui le fuyait, il est arrivé au Sénat juste à temps pour constater le résultat du scrutin auquel il n'avait pas pris part. Ah! c'est un métier difficile que d'être à la fois sénateur et poëte; mais enfin, il sera beaucoup pardonné à M. Victor Hugo, parce qu'il a beaucoup et surtout très-bien rimé, et M. André se consolera de son échec en lisant le nouveau volume de la *Légende des siècles*.

Napoléon III aérostier. — Saviez-vous que l'ex-empereur eût étudié la question des ballons? Le fait nous est révélé par une lettre dont la Bibliothèque nationale vient d'augmenter sa collection. Elle est adressée à

« M. le comte Guglielmo Libri », le trop célèbre bibliophile qui savait encore mieux enlever les livres que les ballons. En voici le texte :

Monsieur, je vous remercie beaucoup du calcul que vous avez fait pour moi. Je sens et comprends très-bien tout ce que vous me dites. La fortune ne m'ayant pas encore gâté, il n'est pas étonnant que j'aime ceux qui me marquent assez d'intérêt pour me dire la vérité.

Gazzeri a déjà traduit la lettre qui va paraître dans l'*Anthologie*, et qui n'est qu'une annonce des expériences que je me propose de faire dans la suite. Mais il m'est impossible de faire en grand un *aréostat* (*sic*). Je ne mets à la lettre que les initiales de mon nom.

Si vous découvriez quelque chose qui dût absolument empêcher la réussite de mon ballon, j'espère que vous voudrez me le dire; mais n'en parlez à personne.

Recevez, etc.

Napoléon L. B.

Une Dernière Lettre d'Autran. — M. Claretie a l'obligeance de nous communiquer la lettre suivante d'Autran, — la dernière lettre qu'il ait écrite, la dernière chose qu'il ait signée. Il était loin de se douter, en traçant ces lignes suprêmes, qu'il fût aussi près de sa fin.

Marseille, ce 5 mars.

Mon cher Claretie,

Si je n'ai pas répondu tout de suite à votre aimable lettre, c'est que j'étais un peu souffrant et très-occupé. Une de mes occupations, mais celle-là était un plaisir, c'était de lire votre roman *Le Train* 17. Je ne veux pas, mon cher ami, laisser pas-

ser ce livre sans vous en faire mon très-sincère compliment; il est vraiment très-beau, au double point de vue de la création et de la langue. Je ne partage pas l'avis de notre ami P..., qui, dans un article d'ailleurs très-sympathique, vous faisait hier le reproche d'être sorti de la réalité en peignant la figure de Martial. On peut entrer dans l'idéal sans sortir pour cela de la réalité. Où en serions-nous, grand Dieu! si la vertu et le génie étaient réservés à de certaines classes et interdits aux autres? Évidemment, notre cher critique vous a cherché cette petite noise pour rompre l'uniformité de sa louange. Quant à moi, qui ne parle pas au public et qui le regrette, je déclare votre œuvre très-remarquable, et la mets au rang des meilleures productions du roman contemporain.

... Nous allons tous, Dieu merci, passablement bien. L'hiver a été si doux que ma femme elle-même a pu sortir presque tous les jours en voiture et se promener sans encombre à la brise de mer. Nous avons hâte que le beau temps soit tout à fait établi pour aller vous rejoindre.

Je lis en ce moment les derniers volumes de votre voisin Hugo.

... Adieu. Mes meilleurs souvenirs.... et la sincère assurance de mon affection.

AUTRAN.

Mme Joséphine Butler, de Liverpool. — Ce n'est point la première fois qu'on parle de cette réformatrice, qui s'est fait entendre dernièrement rue d'Arras, dans une conférence destinée à combattre la prostitution légale. En 1875, elle formulait déjà ses premiers vœux dans une brochure publiée à Paris, et intitulée : *Moralité publique, Une Voix dans le désert.* Affectant d'y regarder comme consacré par la loi ce qui n'est, au fond,

chez nous, qu'une tolérance administrative, elle se déclare prête à braver toutes les colères des soutiens du système. « Nous avons appris, dit-elle, à connaître en Angleterre tout ce dont ils sont capables. S'ils ne nous ont épargné ni les insultes de la presse, ni les menaces de la rue, *ni les anathèmes ecclésiastiques,* ni les persécutions, *ni les voies de fait,* il y a lieu de croire que, sur les continents, les mêmes causes amèneront des manifestations analogues. »

Depuis, Mme Butler a pu s'apercevoir que notre continent avait pour elle plus de courtoisie et moins d'hostilité que la libre Angleterre; on a pu sourire, mais on ne l'a ni insultée, ni maudite, ni frappée.

« C'en est fait de la dignité de notre sexe! s'écrie ailleurs Mme Butler, la femme honnête n'inspire plus le respect. » — Que dites vous là, chère Madame? On voit que vous êtes trop jeune pour savoir ce qu'était le Paris de 1830; si vous aviez pu, en connaissance de cause, comparer les trottoirs de la rue Saint-Honoré en 1847 à ceux de la rue Saint-Honoré en 1877, vous sauriez que de grands progrès ont été faits et que la femme honnête est plus que jamais à l'aise sur la voie publique.

Le Coq observateur du dimanche. — Nous venons d'entendre Mme Butler, se plaindre amèrement des outrages subis dans son propre pays. Comment la nation chaste par excellence a-t-elle pu maltraiter le champion de la

dignité féminine! Mystère!... A propos de chasteté britannique, il me revient en mémoire un détail de mœurs bien divertissant ; il a été conté par le peintre Faustin Besson. Un grand travail artistique lui avait fait passer le détroit. Visitant, un dimanche, le château le plus voisin de sa résidence, il se dédommageait en touriste de l'inaction obligatoire du saint jour. Dans la basse-cour, il remarque une légion de poules flânant autour d'une grande corbeille dans laquelle leur coq au désespoir était sévèrement cloîtré.

Besson s'étonne. « La drôle de chose ! dit-il. En France, nous ne renfermons là dedans que les couvées.

— Sans doute, fait observer son conducteur avec une mine grave; mais vous oubliez que c'est aujourd'hui dimanche. »

L'Armée des bibliophiles. — Voici, d'après M. Paul Lacroix, qui lui a donné cette qualification même dans l'érudite et piquante préface qu'il a placée en tête du dernier catalogue du libraire Fontaine, comment est composé actuellement l'état-major de cette littéraire et bibliophilesque armée :

Généraux en chefs : le duc d'Aumale et le baron James E. de Rothschild;

Ordonnateur général : baron Jérôme Pichon;

Généraux de division : MM. Dutuit, comte de Li-

gnerolles, baron de Laroche-Lacarelle, Édouard Bocher. Ce dernier est, en plus, proclamé aide de camp bibliophile du duc d'Aumale.

Généraux de brigade : MM. de Villeneuve, marquis de Ganay, baron Seillière, Léopold Double.

Chef de l'état-major général : MM. le comte Sauvage, Paillet, l'abbé Bossuet, baron de Ruble, comte de Béhague, baron Portalis.

Officiers supérieurs et capitaines : M.M. Quentin-Bauchart, E. Michelot, Delicourt, Henri Leroy, prince d'Essling, duc de Brissac, Bancel, G. Danyau, Gonzalès, comte de Foy, etc.

L'Opéra en quatrains. — La Librairie des Bibliophiles vient de publier, en un élégant volume, une série de portraits à l'eau-forte de tous les artistes actuels de l'Opéra. Chaque portrait est accompagné de quatrains — dont quelques-uns même ont cinq vers — et parmi lesquels nous choisissons ceux qui concernent les quatre chanteurs et cantatrices les plus éminents de notre Académie de musique :

Mme Miolan-Carvalho.

La recherche de l'or est un art qu'elle ignore;
Les roubles, les ducats, n'ont pour elle aucun prix.
Souveraine du chant, elle règne à Paris,
Et son peuple l'adore.

M. Faure.

Quand dira-t-il enfin : Paris vaut une messe !
Il revient, on le fête. Il s'éloigne, on l'attend.
Ah ! s'il pouvait avoir un peu moins de talent
Et pour son vieux théâtre un peu plus de tendresse!

Mlle Gabrielle Krauss.

Quand elle chante : Il va venir !
Nilsson devient rêveuse, Adelina soupire,
La Falcon croit renaître et s'entendre applaudir,
Le groupe de l'Appel au peuple est en délire
Quand elle chante : Il va venir !

M. Villaret.

C'est un ténor incomparable ;
S'il arrivait de Londre, il n'aurait pas son prix ;
Mais c'est un grand coupable :
Il n'a jamais quitté Paris.

PETITE GAZETTE. — Le savant chimiste Debray a été élu membre de l'Académie des sciences, le 26 février, en remplacement de M. Balard, décédé. M. Debray est maître de conférences à l'École normale et chef du laboratoire de M. Henri Sainte-Claire-Deville. Il a été nommé par trente-deux suffrages sur cinquante-neuf votants, contre MM. Cloez, qui a obtenu quatorze voix et Griedel, qui en a eu douze.

— La vente de la collection Suermont, qui ne contenait que trente-quatre tableaux, mais tous de premier ordre, a produit 191,180 francs. Parmi les tableaux français qui figuraient au catalogue, citons l'*Abreuvoir* de Troyon, vendu 35,000 francs ; le *Liseur* de Meissonier, 27,600 francs ; la *Maison turque* de Diaz, 11,050 francs, etc...

— On a donné, le 27 février, à l'Opéra, sous le patronage de la maréchale de Mac-Mahon, un bal splendide, au profit des ouvriers lyonnais atteints par le chômage des métiers de velours et de soie. Ce bal a produit 170,000 francs ; les frais se sont élevés à environ 60,000 francs. Les deux chefs d'orchestre, Johann Strauss et Olivier Métra, ont généreusement abandonné au profit de l'œuvre les droits qu'ils pouvaient toucher comme auteurs des airs de danse joués pendant ce bal.

— Le docteur Oscar Caudmont, qui avait été élève de Civiale, et était devenu l'un des médecins les plus réputés de Paris pour le traitement des maladies de la vessie, est mort subitement le 24 février, âgé seulement de cinquante-sept ans. — Chocat, dit Hamilton, qui avait succédé à Robert-Houdin en 1851, vient de mourir à Paris. Il avait cédé depuis longtemps son établissement si connu du boulevard des Italiens à Lahire, dit Cleverman (homme habile). — Le président honoraire Joseph Grandganage, de la Cour d'appel de Liége, vient de mourir en cette ville. Il était membre de l'Académie royale de Belgique et auteur de plusieurs ouvrages satiriques. — Charles Moreau-Christophe, fils de l'ancien inspecteur général des prisons, ancien étudiant en médecine, et qui avait pris part à la défense de Belfort comme simple artilleur pendant la dernière guerre, vient de mourir à l'âge de vingt-cinq ans, des suites d'une maladie de poitrine contractée pendant le siége. Il était l'auteur du livre anonyme publié en 1872, sous le titre d'*Impression et souvenirs du siége de Belfort, par un volontaire.* — Le poëte suédois Carl Strausberg, plus connu sous le pseudonyme de *Talis Qualis*, vient de mourir à Stockholm à l'âge de soixante ans.

— Le bal donné à l'Opéra-Comique le 3 mars, au profit de l'Association des artistes dramatiques, a produit près de 40,000 francs.

FEUILLETON

UNE PARODIE DE LA *LÉGENDE DES SIÈCLES*

Nous avons publié, l'année dernière, l'amusante parodie inspirée à Delprat par la première série de la *Légende des Siècles*. On nous en adresse une autre, éclose à la suite du nouveau volume. L'œuvre a été déposée à notre bureau sans désignation de paternité, et avec recommandation de ne pas nommer l'auteur. La discrétion nous est d'autant plus facile à son égard que nous ignorons absolument son nom.

MÉJABOVAR.

Méjabovar, farouche et sombre, était bandit.
Pendant trente-sept ans, dur, terrible, on le vit
Guettant les gens, prenant les tours, forçant les villes.
Sa rouge signature allait aux choses viles
Comme l'ondée au fleuve et le fleuve à la mer.
Il était effrayant, sinistre, sombre, amer.
Il gardait la noirceur de l'enfer dans son âme,
Et ce démon avait eu pour mère une femme !

Monstre, il aimait l'horreur énorme, la moisson
De l'or taché de sang que lave la boisson.
Lorsque retentissait son cor dans la montagne,
Le plus brave avait peur. Gambaros de Serdagne,
Qui, seul, avait lutté contre sept fils d'Alvar,
Devenait pâle en répétant : Méjabovar !

Et les filles disaient : « C'est Satan en personne ! »
Lui riait. Ni le ciel, ni Sanche, ni Gil Sonne
N'eût pu du fils des monts plier les deux genoux !
Et ce Méjabovar pourtant était très-doux !
Il disait aux enfants dont il tuait les mères :
« La vie est bête ! elle a trop de choses amères.
A quoi sert de chercher à deviner demain ? »
Et, brusque, il les jetait aux cailloux du chemin,
Si bien que les petits n'avaient rien à répondre.

Un clair matin de Mai, sinistre, on le vit fondre
Sur le couvent de Gir, au front du mont Girfou.
Ce couvent étant pauvre, on se dit : « Il est fou !
Que trouvera Méjabovar au fond du cloître ?
Mais il n'y cherchait rien ; il montait, sentant croître
Son besoin de détruire et d'aller foudroyant.
Il entra. Sur le seuil, un moine le voyant,
Lui dit : « Méjabovar, tu viens chercher ta tombe ! »

Méjabovar riait toujours. Une colombe
Effarée avait pris son vol au fond du ciel.

Le moine demeurait immobile.
De fiel
Aucun, mais l'attitude effrayante de l'ombre.
On sentait un cœur fort et froid sous le froc sombre.
Méjabovar riait. « Tu n'iras pas plus loin,

Dit le moine, et j'en prends la colombe à témoin,
La colombe qui fuit lorsque le vautour monte !

— Vieux, dit Méjabovar, hola ! n'as-tu pas honte
De te dresser debout avec tes bras tremblants,
Bravant mes cheveux roux avec tes cheveux blancs ? »

Et, robuste, il tira son glaive large et rouge.

« Place, moine ! — L'enfer me prenne si je bouge !
Et contre ton épée il suffit d'un bâton,
Répondit le vieillard. Je suis frère Agathon,
Fils de Don Sabaros qui délivra Murcie !
Et, dût-on me couper par les dents d'une scie,
Je ne quitterai point ce seuil sombre et sacré. »

Alors Méjabovar dit :
« Dans le lac nacré
Des monts Guerbaz, si bleu qu'il reflète la nue,
Et qu'on y voit, la nuit, Phœbé s'y baigner nue ;
Dans le lac clair les blancs cailloux lavés, roulés
Par l'eau profonde et douce et les flots écoulés,
Sont moins nombreux cent fois que les estafilades
Dont je vais consteller, fils, tes membres malades ! »

Et, ce disant, riant toujours, il avançait.
Le moine regardait immobile, et pensait.

Alors, levant son bras, soudain l'homme d'église,
Lentement, fièrement : « Il faut que je te dise,
Bandit, que rien n'est grand, rien n'est durable et sûr
Que l'Esprit. Babylone, Effinah, Nicht, Assur,
Ne sont rien contre un homme allant, songeur sévère !
La force? Un bras d'enfant la brise comme verre
Lorsque l'heure a sonné sur le cadran de Dieu !
Et je vais te tuer, bandit, de mon épieu. »

Et le moine montrait son bâton de vieillesse.

« Un bâton? Que peut il donner? Une caresse! »
Cria Méjabovar dont le rire éclatait.
Et déjà, vil, farouche et sombre, il se hâtait
De frapper droit au cœur le vieux à barbe blanche;
Mais, pareil au vent dur qui s'abat sur la branche,
Terrible, épouvantable, étrange, surhumain,
Le bâton que tenait le moine dans sa main
Sur le crâne de l'homme, avec un bruit de foudre,
Tomba.

Méjabovar s'affaissa dans la poudre
Du chemin qui menait au couvent de Girfou.
Point de sang. Rien ! Sa tête énorme sur son cou
Plia. L'affreux bandit ne dit qu'un mot : « Vermine,
Chien, vil porteur de froc ! Stupeur ! Il m'extermine !

Le pou peut donc tuer un ours? Moine et Démon! »
Mais le moine, tranquille et fier, répondit :

« Non!
Ce n'est pas de ma main que tu meurs, fils de l'ombre,
C'est du rayon divin qui poursuit l'âme sombre
Au fond du noir enfer où, sinistre, elle luit!
Je suis le Jour, le Droit ; toi, la Force et la Nuit. »

Et voilà comme en l'an mil deux cent trois, naguère
Pensif, l'homme de paix tua l'homme de guerre!

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 6 — 31 mars 1877

SOMMAIRE.

M. Zola plagiaire. — Voici une petite curiosité littéraire dont notre *Gazette* ne pouvait manquer de conserver la trace.

Un fureteur a découvert, dans un livre d'un M. Denis Poulot, édité par Lacroix, en 1870, sous le titre de : *le Sublime*, certains passages textuellement reproduits par M. Zola dans son nouveau et bruyant roman *l'As-*

sommoir. Voici quelques-uns de ces passages, rapprochés les uns des autres dans chaque ouvrage :

L'ASSOMMOIR.	*LE SUBLIME.*
LE TITRE.	
Page 39. — L'*Assommoir*, du père Colombe, se trouvait au coin de la rue des Poissonniers et du boulevard Rochechouart.	Page 169. — Un grand *Assommoir* se tenait sur le boulevard des Poissonniers.
LES PERSONNAGES.	
43. — Bibi-la-Grillade. 47. — Mes-Bottes.	154 et 156. — Dans la galerie des célébrités, il y a Bibi-la-Grillade et Mes-Bottes.
47. — Comment! c'est cet aristo de Cadet-Cassis.	72. — Cadet-Cassis le blaguait tout le temps.
178. — C'est Pied-de-Céleri, tu le connais bien, celui qui a une quille de bois. Il venait d'être proclamé empereur des pochards et roi des cochons pour avoir mangé une salade de hannetons vivants et mordu dans un chat crevé.	155. — Pied-de-Céleri. Il avait une jambe de bois. 98.—Il fut proclamé empereur des pochards et roi des cochons. C'est qu'Ar...in avait mangé une salade de hannetons vivants et mordu dans un chat crevé.
331. — Rien! Bibi qui fait sa panthère.	190. — Bibi fait sa panthère.
312. — Coupeau demanda des nouvelles de la Malle-des-Indes, une blanchisseuse de Chaillot.	115. — Il a pour maîtresse la Malle-des-Indes, une blanchisseuse de Chaillot.
Le vendredi, il était si soûl, que les camarades lui avaient scellé sa pipe dans le bec avec une poignée de plâtre.	François était un jour tellement ivre que les sublimes de son atelier lui scellèrent sa pipe dans la bouche avec du plâtre.

444. — La grosse Eulalie, celle qui vendait du poisson dans la rue, le flairait chez les marchands de vin. Elle le pinçait souvent, elle lui avait même, la veille, envoyé une limande par la figure.	172. — La femme laborieuse qui vendait du poisson et nourrissait ce parasite affectait de passer devant l'Assommoir. Si elle pinçait son *faignant*, v'lan! une limande par la figure.
417. — Elle trouvait généralement la pièce qui manquait à l'appel dans la visière de la casquette.	55. — Quelquefois elle trouve la pièce dans la visière de sa casquette.
112. — Dites donc, espèce de Borgia!	180. — Rappelez-vous, espèce de Borgia!
447. — Il vidait un litre d'un trait, en lui fichant un tel baiser à la régalade qu'on lui voyait le derrière.	182. — C'est à ce moment-là que c'est bon : aussi je lui ai f....u un soufflet à la régalade qu'on lui a vu le derrière.
222. — L'argent viendrait toujours, ça le rouillerait de le mettre de côté.	76. — Il ne comprend pas qu'on mette son zinc dans une tire-lire, ça le rouille.
344. — Lantier chantait entre ses dents : *C'est dans le nez qu'ça me chatouille.*	136. — Le lendemain, il vous fredonne : *C'est dans le nez qu'ça me chatouille.*

M. Zola s'est empressé de répondre à cette accusation publique de plagiat par une lettre dont voici le passage le plus concluant :

« ...Il est très-vrai que j'ai pris dans *le Sublime* quelques renseignements ; mais vous oubliez de dire que *le Sublime* n'est pas une œuvre d'imagination, un roman : c'est un livre de documents dont l'auteur cite des mots entendus et des faits vrais. Lui emprunter quelque chose,

c'est l'emprunter à la réalité. Puisque l'occasion se présente, je n'en suis pas moins heureux de le remercier publiquement des mots d'argot que son ouvrage m'a fournis, des noms réels que j'ai pu y choisir et des faits que je me suis permis d'y prendre...

« Mon passé littéraire m'aurait permis de ne pas répondre. Il ne peut venir à la pensée de personne que je sois un plagiaire. C'est là une invention comique. Je prends mes documents où je les trouve, et je crois les faire miens. Le plan de *l'Assommoir* a été arrêté en 1869, avant même que *le Sublime* ait paru.

« Si la mode avait encore été d'indiquer à la fin des romans les sources, croyez bien que j'aurais cité l'ouvrage de M. Denis Poulot, avec beaucoup d'autres; mais ce qui est bien à moi, ce sont mes personnages, ce sont mes scènes, c'est la vie de mon œuvre, et cela, c'est *l'Assommoir* tout entier.

« Emile Zola. »

Certes, M. Zola — à certaines réserves près — est un écrivain d'une valeur trop sérieuse pour qu'une accusation de plagiat puisse l'atteindre; mais il l'eût facilement évitée en citant ses sources de renseignements, bien qu'il assure que la mode soit contraire à ces sortes d'indications. Quant au livre de M. Poulot, nous avouons que — pour nous comme pour bien d'autres — il était jusqu'à ce jour demeuré inconnu. Les quelques passages

ci-dessus rapprochés prouvent suffisamment que c'est surtout un emprunt de forme, et non de fond, que M. Zola a fait, en cette circonstance, au livre de M. Poulot, lequel y gagne d'ailleurs une notoriété bien inattendue.

Harnali et Hernani. — On vient de publier le premier volume du *Théâtre choisi de Duvert.* Dans le nombre des pièces reproduites, on trouve en première ligne *Harnali, ou la Contrainte par cor*, parodie de l'*Hernani* de Victor Hugo. Or, on peut se demander à quel titre cette parodie, qui n'a jamais été de Duvert, mais bien de son gendre Lauzanne, tout seul, figure dans le susdit volume. Nous avons lu, à ce sujet, divers articles dans lesquels on a soutenu également le pour et le contre. Cette petite question littéraire étant du genre de celles qui sont spéciales à notre *Gazette,* nous avons tenu à l'élucider à fond. Nous avons demandé à notre ami M. Tresse, propriétaire de la plupart des œuvres de Duvert, la communication du traité intervenu au moment de la cession du manuscrit d'*Harnali* à l'un de ses prédécesseurs, l'éditeur Bezou. Voici la copie de ce traité :

« Entre les soussignés, Auguste de Lauzanne, homme de lettres, demeurant à Paris, rue Bleue, n° 2, et Pierre-Joseph-Victor Bezou, libraire, demeurant à Paris, boulevard Saint-Martin, n° 29, a été convenu et arrêté ce qui suit :

« M. Lauzanne cède à M. Bezou la propriété du manuscrit de *Harnali, ou la Contrainte par cor,* représenté hier sur le théâtre du Vaudeville, pour le faire imprimer à tel nombre d'exemplaires et d'éditions qu'il lui conviendra. Et, de son côté, M. Bezou s'engage à payer à M. Lauzanne, pour prix de la présente cession, la somme de 200 francs, dont moitié comptant, et l'autre le 5 mai prochain. M. Bezou s'engage à donner à chacun des acteurs de la pièce un exemplaire de l'ouvrage, cinq à la direction et vingt-quatre à l'auteur.

« Fait double à Paris, le 24 mars 1830.

« *Signé :* BEZOU, LAUZANNE. »

Nous nous sommes ensuite reporté aux livres de l'agence Péragallo, lesquels constatent également, pour le payement des droits d'auteur, cette paternité absolue et unique de Lauzanne, que n'auraient vraiment pas dû ignorer les éditeurs du théâtre de Duvert.

Voici maintenant, à propos d'*Harnali*, et à titre de simple curiosité, le texte du traité fait entre Victor Hugo et Barba pour la première édition de la pièce célèbre dont l'œuvre de Lauzanne n'était que la parodie :

« Entre les soussignés, le baron Victor Hugo, chevalier de la Légion d'honneur, homme de lettres, demeurant à Paris, rue Notre-des-Champs, n° 11, d'une part;

« Et Jean-Nicolas Barba, éditeur, demeurant à Paris, cour des Fontaines, n° 7, d'autre part,

« A été convenu ce qui suit :

« Article 1er. Le sieur Victor Hugo vend au sieur Barba une édition de *Hernani* tirée à 1,100 exemplaires, plus les mains de passe. Tous les titres seront signés par le sieur Victor Hugo.

« Art. 2. Ladite vente est faite moyennant la somme de 1,500 francs, dont moitié comptant, et l'autre moitié en un billet à six mois de date du jour de la mise en vente de cette édition.

« Art. 3. Aussitôt que la moitié de ladite édition sera vendue, le sieur Barba en fera imprimer une nouvelle, tirée au même nombre d'exemplaires que celui spécifié en l'art. 1er. Cette nouvelle édition fera suite aux œuvres du sieur Victor Hugo, publiées dans le format in-8°. Elle sera augmentée de préface, notes historiques, passages supprimés par la censure, et elle sera ornée de cinq vignettes. Les titres seront signés par M. Victor Hugo.

« Art. 4. La vente de l'édition spécifiée en l'art. 3 est faite moyennant la somme de 2,000 francs, dont moitié sera payée comptant le jour de la mise en vente, et l'autre moitié en un billet à six mois de date dudit jour.

« Art. 5. Si le sieur Barba ne fait pas imprimer l'édition qui doit faire suite aux œuvres du sieur Victor Hugo, celui-ci aura le droit, aussitôt qu'il aura écoulé la moitié de l'édition désignée en l'art. 1er, de la vendre à qui bon lui semblera.

« Art. 6. Le sieur Barba remettra au sieur Victor Hugo vingt-cinq exemplaires par chaque édition qu'il publiera.

« Fait double et de bonne foi entre les soussignés, à Paris, le 12 avril 1830.

« Approuvé l'écriture :

« VICTOR HUGO, BARBA. »

LA PRUSSE PROTECTRICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — Oui, la Prusse a été bien plus tendre pour les pères de la compagnie qu'elle ne l'est aujourd'hui. A l'heure où tous les souverains de l'Europe se liguaient contre eux, le grand Frédéric leur ouvrait les bras; et Condorcet, qui ne les aimait guère, écrivait à ce propos :

« Ces lettres du roi de Prusse sont abominables. » Pour comprendre le reproche, il faut connaître deux lettres que les philosophes ont empêché de paraître en leur temps, et qui furent données ensuite dans les *Mémoires de Condorcet.* Voici la première :

De Potsdam, le 13 septembre 1772.

Abbé Colombini, vous direz à qui voudra l'entendre, pourtant sans air d'ostentation ni d'affectation, et même vous chercherez l'occasion de le dire naturellement au pape ou au premier ministre, que, touchant l'affaire des jésuites, ma résolution est prise de les conserver dans mes États tels qu'ils ont été jusqu'ici. J'ai garanti au traité de Breslau *in statu quo* la religion catholique, *et je n'ai jamais trouvé de meilleurs prêtres à tous égards.* Vous ajouterez que, puisque j'appartiens à la classe des hérétiques, le saint Père ne peut pas me dispenser de l'o-

bligation de tenir ma parole, ni du devoir d'un honnête homme et d'un roi. Sur ce, je prie Dieu, abbé Colombini, qu'il vous ait en sa sainte garde.

FRÉDÉRIC.

Le 30 décembre 1782, il persistait dans les mêmes déterminations en écrivant à d'Alembert :

Pour moi, qui me suis prescrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes et modernes, et de n'imiter jamais les mauvaises, je laisse chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, et je crois que chacun a le droit de prendre le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de suivre de même l'impulsion de ma raison et de ma façon de penser, et, pourvu que par de justes entraves on empêche les moines de troubler la société, il faut les tolérer, parce que le peuple le veut.

Mais ce n'est pas tout encore : voici un fragment de conversation bien plus caractéristique et pris à bonne source. Le prince de Ligne, que Frédéric avait invité à venir à Berlin, et qui s'y était rendu en 1786, fit au roi de Pologne un minutieux récit de ce qu'il avait vu et entendu. Comme à son ordinaire, Frédéric le Grand parla de ses jésuites et les loua sans réserve, tout en donnant à ses louanges cette forme facétieuse dont il abusait volontiers. Nous reproduisons ses paroles :

« C'est qu'il ne faut rien détruire ! Pourquoi a-t-on détruit aussi les dépositaires des grâces de Rome et d'Athènes, ces excellents professeurs des humanités, et peut-

être de l'humanité, les ci-devant révérends? L'éducation y perdra; mais, comme mes frères les rois catholiques, très-chrétiens, très-fidèles et apostoliques, les ont chassés, moi, très-hérétique, j'en ramasse tant que je puis, et l'on me fera peut-être la cour pour en avoir. Je conserve la race, et je disais aux miens l'autre jour : « Un recteur « comme vous, mon père, je puis très-bien le vendre « 300 écus; vous, révérend père provincial, 600; ainsi « des autres, à proportion. Quand on n'est pas riche, « on fait des spéculations. »

C'est un système économique et monarchique comme un autre; mais sa tradition ne paraît plus peser d'un grand poids dans l'esprit de M. de Bismarck.

Une Lettre d'Henry de Kock. — Voici une lettre d'Henry de Kock qui fait le plus grand honneur à l'esprit et au cœur de son auteur. M. N. Martin y est appelé par lui le parrain de son premier crime, parce qu'il avait écrit la préface de son premier roman.

Lettre d'Henry de Kock à Nicolas Martin.

Limay, près Mantes, 21 décembre 1876.

Votre lettre ne m'est parvenue qu'hier, mon cher ami ; c'est pour cela que je vous réponds si tard. Qu'elle m'a fait plaisir! Elle m'a rappelé ce bon temps de la jeunesse où l'on a des illusions — et des cheveux, où l'on croit qu'on dégotera Balzac, — et où l'on ne croit pas qu'on aura jamais la goutte ! Elle m'a

mis devant les yeux (une grande joie surtout) une aimable et charmante figure qui daignait me sourire, un aimable et charmant esprit qui, tout en dédaignant la petite littérature à laquelle je commençais à m'essayer, n'avait pour moi cependant ni railleries ni observations méchantes. Il est resté de la sympathie entre nous, mon cher ami, après trente ans d'éloignement complet, car, je vous le jure, il y a quelques jours, — peut-être celui où vous m'écriviez,— je pensais à vous; je me disais: « Qu'est-il devenu ? que fait-il ? où est-il? » Et voilà que tout à coup vous répondez à ces questions, voilà que vous vous intéressez encore à moi! Merci. Encore une fois, il y a toujours un bon et gracieux courant entre nous. Le bon Dieu des bonnes gens nous a dit en même temps à tous deux: « Ah çà! si vous vous serriez la main de loin, mes enfants, en attendant que vous vous la serriez de près comme autrefois! »

Alors vous lisez des *machines* comme les *Courtisanes célèbres*, mon ami, et vous voulez savoir ce que c'est que *Chiffonnette* et quels drôles se cachent sous les personnages du *Comte de Gasc* et de *Florimond?* Oh! oh! mais l'aimable curieuse et vous, qui me faites ces questions, seriez plus avancés que moi si je vous le disais; car je n'en sais plus trop rien, parole d'honneur! C'est une nouvelle édition du livre qui vient de paraître. La première publication a eu lieu il y a bientôt dix ans, et moi j'ai un peu oublié ce qu'il y a dedans. Songez donc! j'ai écrit près de *trois cents volumes :* s'il me fallait me rappeler ce qu'il y a dedans, je deviendrais fou! Autant que je puis me souvenir, le *Comte de Gasc* est un monsieur qui a eu jadis de vilaines aventures dans le demi-monde. Quant à *Florimond* et à *Chiffonnette*, ce sont des copies, en deux figures, de vingt à trente demoiselles et d'autant de mauvais farceurs que j'ai coudoyés quand je vivais dans le monde des théâtres et des... demoiselles.

Car je suis rangé maintenant, mon ami. A la suite de la mort de mon vénéré père, qui m'a laissé un morceau de pain...

blanc, j'ai accompli un rêve que je caressais depuis longtemps, celui de me retirer à la campagne, dans un village, un vrai village, avec de vrais paysans et de vrais canards. J'habite une chaumière ou quelque chose approchant, d'où je vous écris ceci, avec ma femme et ma fille, et un tas de bêtes, chats, chiens, etc., que j'aime. Et je suis aussi heureux que possible, quoique toujours souffrant d'un tas de maladies, gastralgie, névralgie, goutte, etc., etc. Et je ne vais à Paris, pour mes affaires, que tous les quinze jours; et j'y pose à peine, enchanté de retourner à mon ermitage. Vous habitez Auteuil, vous, Parisien enraciné, et vous me proposez gracieusement d'y aller avec vous, un de ces jours, causer, rire, boire et manger! Hélas! je ne bois guère et mange encore moins. C'est vous, vous qui devez être resté solide, parce que vous êtes un sage, qui seriez bien gentil, bien gentil, l'été prochain, de pousser une pointe jusque chez moi. Hein! vous ne dites pas non? Nous verrons ça.

En attendant, pour vous punir d'avoir continué non pas à penser à moi, mais de me lire, avec cette lettre je mets à la poste mon dernier volume paru chez Dentu: un petit roman d'un ordre plus relevé que les *Courtisanes*, comme style et comme idée, qui vous plaira peut-être un peu; et, en échange du *Futur de ma cousine*, je serais heureux que vous voulussiez bien m'adresser quelque chose de vous, ô parrain de mon premier crime! — très-heureux. J'y compte.

Et sur ce, en vous priant d'excuser le peu de littérature de cette lettre, je vous dis: « Je vous aime toujours, mon cher Martin, et je suis enchanté que vous m'aimiez encore un peu aussi. »

Votre

HENRY DE KOCK.

A TRAVERS LA RÉCLAME. — A propos de son opérette *la Foire Saint-Laurent*, le théâtre des Folies-Dramatiques

a imaginé une assez ingénieuse réclame qui vaut la peine d'être conservée. Pendant plusieurs jours on a pu voir sur les murs de Paris l'affiche suivante, dont le titre a dû émouvoir la sensibilité de plus d'une mère de famille :

JEUNE FILLE PERDUE.

Bonne Récompense.

« Il a été perdu, dans les environs du bureau des diligences,

« Une JEUNE FILLE de seize ans, bien élevée, robe blanche rayée de bleu, répondant au nom de CARLINETTE.

« La ramener à M. Curtius,

« *A la Foire Saint-Laurent,*

« Théâtre des Folies-Dramatiques. »

Presque aussi fort qu'en Amérique !

Ne trouvez-vous pas aussi un certain parfum à cette annonce d'eau de toilette : Mère et fille sont sœurs, grâce à la véritable *Eau de toilette de*..... (bien entendu, nous n'avons pas à lui faire de publicité en la nommant) ?

Il ne faut, d'ailleurs, pas rire de la réclame ; si la forme en est souvent burlesque, les résultats en sont presque toujours sérieux. Comme on connaît les saints, on les honore, et les marchands, qui connaissent le public et

savent calculer mieux que personne, lui tendent le genre de piége où il se laisse prendre le plus facilement. La *Revue britannique* citait dernièrement le professeur Holloway, l'inventeur des « pilules rafraîchissantes, purgatives et restaurantes, bienfait inestimable accordé au genre humain », qui a réalisé une fortune colossale, et dont les affiches, qui s'étalent sur la muraille de la Chine aussi bien que sur les pics des Montagnes-Rocheuses, ont formé autour du monde un cordon non interrompu de publicité. Après avoir consacré 12 millions et demi à l'établissement d'une retraite pour les convalescents, il vient encore d'affecter 2 millions et demi à la fondation d'un collége de femmes, sous la seule condition que le collége portera son nom et que sa statue s'élèvera dans la cour d'honneur.

On cite également le fameux Roovland, le propriétaire de l'*Huile de Macassar*, qui avait un revenu de cinquante millions, dont il absorbait plus de la moitié en réclames. S'étant une fois avisé de vouloir suspendre sa publicité pendant quinze jours, il faillit compromettre l'avenir de son produit, et dut dépenser, pour lui rendre son succès ordinaire, une somme bien supérieure à celle qu'il avait voulu économiser.

Musique. — On ne saurait trop signaler le grand élan qui se produit, depuis plusieurs années, en faveur de la musique sérieuse, et qui tend à s'épurer et à s'accroître

tous les jours. Le public en est venu à ce point d'éducation sérieuse, en ce genre, qu'il acclame aujourd'hui des œuvres que la génération qui nous a précédés avait couvertes de sarcasmes et même de sifflets. L'exemple le plus curieux et le plus concluant à citer, c'est le succès que viennent d'obtenir les deux œuvres jadis les plus contestées de Berlioz, la *Damnation de Faust* et la *Symphonie fantastique.* Nous renvoyons le lecteur aux *Mémoires* du célèbre compositeur; il y trouvera le récit des désespoirs de Berlioz, de ses tracas, de ses luttes et finalement de la chute complète — et qu'il pouvait croire définitive — des deux compositions en question.

Aujourd'hui les vastes salles du Cirque et du Châtelet sont insuffisantes pour contenir la foule qui vient écouter, applaudir et bisser, chaque dimanche, les passages de ces belles œuvres de Berlioz, vogue éclatante, bien inattendue, et, hélas! posthume, mais qui doit faire là-haut tressaillir d'aise ce pauvre et illustre compositeur, si discuté et parfois si conspué de son vivant!

Aux Italiens, que M. Escudier dirige en *impresario* des plus intelligents et des plus actifs, nous avons assisté aux débuts de Mlle Heilbronn dans la *Traviata.* La voix est de bonne qualité, très-étendue, et cette cantatrice, que nous avons jadis connue à l'Opéra-Comique dans un rang tout à fait ordinaire, s'est révélée à nous comme une étoile de première grandeur.

Enfin, à l'Opéra-Comique, Mlle Fechter, la fille du célèbre comédien de ce nom et de sa femme, Mlle Rabut, l'ancienne actrice du Théâtre-Français, a débuté dans *Mignon* avec un succès de bon augure pour son avenir. Elle n'a que peu de voix, mais elle s'en sert avec une habileté suffisante.

THÉATRES. — *Bébé.* L'auteur des *Trois Chapeaux*, du *Procès Vauradieux*, des *Dominos roses*, c'est-à-dire des trois pièces les plus bouffonnes et les mieux réussies dans ce genre qu'on ait représentées depuis longtemps, M. Hennequin, vient de donner un quatrième pendant à ces joyeuses et folles comédies. Il a fait jouer au théâtre du Gymnase, et en collaboration avec M. de Najac, une nouvelle pièce en trois actes, sous le titre de *Bébé*, qui est bien la chose la plus drôle qui se puisse voir. Voici du coup le théâtre du Gymnase désenguignonné, et la foule commence à reprendre le chemin qui y conduit et qu'elle avait depuis longtemps oublié. Quant à l'analyse de la pièce, ne nous la demandez pas : on ne raconte pas de semblables farces ; mais tout le monde voudra voir Saint-Germain dans son rôle de précepteur fantaisiste, et Fréd. Achard sous les traits du grand dadais de vingt-deux ans qu'il représente avec une désinvolture si grotesque et si naïve à la fois.

— *Quelques recettes.* Voici quelques curieux chiffres

des recettes produites en ce moment par les plus grands succès dramatiques des théâtres de Paris :

Au Vaudeville, les cinquante premières représentations de *Dora* ont donné 300,460 fr. 50 c., soit 6,009 fr. 20 c. par représentation.

Au Théâtre-Lyrique, *Paul et Virginie*, l'opéra de Massé, dans lequel M. Capoul, obligé de partir pour l'Angleterre, a cédé son rôle de Paul à M. Engel, a produit 595,606 fr. en cinquante et une soirées, soit le chiffre fabuleux et inconnu jusqu'à ce jour sur un théâtre de Paris, en dehors de l'Opéra, de 11,678 fr. 55 c. par soirée.

La grande féerie des *Sept Châteaux du Diable* vient de céder l'affiche du théâtre du Châtelet au *Voyage dans la Lune*, féerie soi-disant scientifique représentée il y a deux ans à la Gaîté. Or les *Sept Châteaux du Diable* ont produit en cent soixante représentations — et c'était une reprise — une somme totale de 811,404 fr., soit 5,071 fr. par représentation.

Varia. — *La Fille d'Eschyle.* — Nous empruntons au feuilleton de la *Presse* consacré par M. Claretie à la mémoire de son ami Autran quelques notes et détails curieux et peu connus relatifs à la seule pièce que ce regretté poëte ait jamais donnée au théâtre.

La *Fille d'Eschyle* avait été annoncée par les affiches de l'Odéon pour le 24 février 1848. Ce jour-là, précisé-

ment, pour rappeler une expression de M. Cuvillier-Fleury dans le discours qu'il fit à M. Autran à l'Académie, « le drame était dans la rue ». Ce ne fut que le 9 mars suivant que la pièce nouvelle put être enfin représentée. La veille, l'auteur avait reçu de Victor Hugo le billet d'encouragement que voici :

Nous sommes, Monsieur, depuis quinze jours dans un tourbillon qui ne me fait pas oublier la *Fille d'Eschyle*. Les ouragans emportent les rois, mais non les poëtes. Vous êtes là, et j'y suis aussi. Demain j'irai vous applaudir.

VICTOR HUGO.

Ce fut une soirée fiévreuse. Personne ne connaissait encore Autran ; on citait seulement sur lui quelques anecdotes plus ou moins authentiques. Enfin, il était protégé par Dumas le père, qui, au moment où le rideau se leva, s'approcha du jeune auteur, qui errait tout pâle et tremblant dans les coulisses, et, lui prenant la main :

« Placez, lui dit-il, la main sur mon cœur et sentez comme il bat. J'éprouve aujourd'hui pour vous une émotion pareille à celle que je ressentis pour moi-même le soir de la première représentation de *Henri III !* »

Le succès fut d'abord très-grand, mais il faillit être compromis au quatrième acte par une panique qui se répandit dans la salle en présence des chevaux d'un cortége qui se cabrèrent sur la scène, renversèrent le char qu'ils traînaient et menacèrent de s'emporter et peut-être

de se précipiter dans la salle. Mais aussitôt Alexandre Dumas se leva, dressant sa forte tête crépue ; il parla, conjura le public d'écouter, de se rasseoir, lui assurant qu'il n'y avait aucun danger à craindre. Chacun reprit sa place, et la représentation s'acheva au milieu des applaudissements.

Quelques heures après ce succès, Autran était devenu célèbre.

C'est moi, Monsieur, qui vous remercie pour cette noble soirée où vous avez fait rayonner aux yeux de la foule l'âme d'un poëte. Vous avez eu un grand succès, et moi un grand bonheur.

VICTOR HUGO.

C'est Mme Marie Laurent qui avait créé le rôle de Méganire, — la fille d'Eschyle, — et, en apprenant le succès qu'elle y avait remporté, Mlle Rachel voulut voir la pièce et ne se consola jamais de ne l'avoir point connue avant la représentation, assurant qu'elle aurait exigé, pour elle, sa réception à la Comédie française.

Cependant le succès ne fut pas de longue durée, en raison des événements graves au milieu desquels ils se produisit. Autran était d'ailleurs un homme plein de timidité et de réserve, que cette popularité d'un jour — car elle ne se renouvela pas pour ses autres œuvres — avait en quelque sorte effrayé. Et comme il fut un moment question, vers 1867, de remonter la *Fille d'Eschyle* à la Porte-Saint-Martin, Autran écrivait à Claretie le billet

suivant au sujet du premier bruit de cette reprise projetée.

« Je ne connais rien de ces vagues bruits de résurrection. A vous dire la vérité, s'ils prenaient de la consistance, je m'en inquiéterais un peu. Ce rôle de Belle au bois dormant que ma pièce joue depuis tant d'années est chose dont ma paresse s'accommode assez et qui ne déplaît pas à ma vanité. Cette chère fille de ma jeunesse ! Beaucoup de mes amis prétendent qu'elle n'est qu'endormie, et qui sait? Si on allait reconnaître qu'elle est tout à fait morte!

« AUTRAN. »

Une des grandes raisons, enfin, de l'oubli dans lequel est depuis longtemps tombé le drame de la *Fille d'Eschyle*, dont le titre seul reste connu, c'est que l'unique édition qui en ait été faite — édition imprimée à Marseille en même temps qu'à Paris — est depuis longtemps devenue introuvable en librairie.

— *En omnibus.* Une dame qui est tombée l'autre jour en descendant d'un omnibus encore en marche a réclamé une indemnité à la compagnie et a obtenu gain de cause, le conducteur devant toujours faire arrêter la voiture, lors même que le voyageur ne le demande pas. Le jugement qui prononce la condamnation rappelle le règlement de police concernant les omnibus, et il nous a semblé

curieux d'en mettre quelques articles sous les yeux de nos lecteurs :

« Les conducteurs auront toujours la barbe faite et les mains propres. En service, l'usage du cigare, de la pipe ou de la chique leur est expressément interdit ; ils s'abstiendront même des aliments dont l'odeur trop forte pourrait incommoder les voyageurs. (Art. 15.)

« Ils doivent, autant que possible, ne pas rendre aux voyageurs plus de 45 centimes en billon, le reste devant être remis en monnaie blanche. (Art. 19.)

« Ils doivent admettre le voyageur qui se présente le premier au marchepied, lors même que la voiture aurait été arrêtée sur le signal d'une autre personne. (Art. 22.)

« Il est expressément recommandé aux conducteurs d'éviter toute discussion avec le public ; ils doivent même céder à une exigence injuste plutôt que d'occasionner une scène bruyante ; il leur est interdit, sous peine de destitution, de repousser l'injure par l'injure et d'user de voies de fait, alors même qu'ils seraient provoqués. Si un conducteur est gravement insulté, il devra prendre des témoins et avoir recours à un agent de police. (Art. 33.) »

Il est presque évangélique, le dernier article : si l'on vous frappe la joue droite, tendez la joue gauche.

— *Vente de Béhague.* On vient de terminer la vente de l'importante collection d'estampes de M. Octave de Bé-

hague, qui était composée de pièces de l'école française du XVIIIe siècle imprimées en noir et en couleur, d'almanachs, de portraits, de gravures historiques sur les mœurs et costumes, etc.

Le catalogue ne comprenait pas moins de 3,000 numéros. De simples almanachs formant une série de faits historiques depuis l'époque de Louis XIV (1646) jusqu'en 1839 ont été adjugés moyennant 36,000 francs. Dans le nombre des portraits gravés, plusieurs ont atteint des chiffres fort élevés : *Louis XV enfant, sur son trône*, de Drevet, 2,405 francs ; le *Cardinal d'Auvergne*, du même, 705 francs; *J. B. Colbert*, de Nanteuil, 801 francs ; *Turenne*, du même, 990 francs, etc. Dans les gravures de l'école française, un exemplaire du fameux *Coucher de la mariée*, gravure à l'eau-forte de J. M. Moreau, a été poussé jusqu'à 665 francs. On a vendu 3,600 francs une collection de 38 gravures d'après Eisen, Laurin, Lancret, etc., pour illustrer les fables de la Fontaine, etc...

Cette magnifique vente, qui a duré dix jours, a attiré constamment une foule d'amateurs et de marchands. Il est vrai qu'on n'avait pas vu depuis longtemps une collection à la fois si nombreuse, si admirablement composée de pièces tout à fait hors ligne, ni surtout si complète. Elle a produit une somme totale de 314,936 francs.

— *Deux Actrices grasses*. Voici encore deux de nos plus aimables comédiennes aux prises avec la justice. L'une,

la jolie Mlle Montaland, dont tout le monde connait la trop vaste envergure, avait trouvé un médecin qui s'était engagé à la faire maigrir à forfait. La belle Céline, qui demande depuis si longtemps à tous les échos d'alentour le moyen de devenir mince, consentit à se laisser faire, et elle fut, en conséquence, massée un nombre incommensurable de fois par le docteur en question. Mais, hélas ! elle n'en devint pas plus maigre pour cela. Elle se refusa alors à payer la somme que son masseur lui demandait, et lui en offrit le quart à peu près, déclarant que ledit masseur devait se trouver encore bien heureux qu'elle lui donnât quelques honoraires, puisqu'il n'était point parvenu, malgré sa promesse, à réduire « l'inamovibilité » de sa trop opulente personne. La justice, devant laquelle le docteur peu galant a traîné sa jolie cliente, a trouvé qu'en effet Mlle Montaland n'avai point maigri, et a déclaré ses offres suffisantes.

L'autre comédienne est une cantatrice également fort connue, Mme Galli-Marié, qui dernièrement a créé *Piccolino* à l'Opéra-Comique. Elle s'était fait fabriquer, en vue de sa nouvelle création, un costume masculin que son tailleur émit la prétention de lui faire payer 500 francs. Mme Galli-Marié trouva la note un peu roide. Il devait y avoir peu d'étoffe dans son costume, prétendait-elle : elle est si petite ! « Mais, répondait le tailleur, en revanche, vous êtes d'une assez belle largeur, et ce que j'ai pu économiser sur la hauteur, j'ai dû le répartir et sur

la poitrine et sur les épaules, etc. » De là discussion en justice. Et voilà comment deux jolies actrices, non satisfaites sans doute d'attirer seulement le public au théâtre, le forcent encore à venir les admirer jusque dans le palais de Thémis !...

— *Quelques néologismes.* L'*Événement* a donné, il y a quelque temps, un bien curieux article au sujet des néologismes imaginés par nos principaux écrivains et du sort qu'ils ont eu dans notre langue usuelle, où quelques-uns ont même fini par être admis. Voici une liste assez intéressante de ceux à qui tout droit ultérieur de cité a été refusé en dehors du livre et de l'écrivain qui les avaient d'abord publiés.

J'étais né sauvage et non *vergogneux* (Chateaubriand).

Ferrare est presque *déshabitée*, a dit le même, pour remplacer le mot *déserte*.

Michelet a improvisé les adjectifs *ensauvagé, enténébré;* Gautier a parlé du front *peaussu* d'un vieillard; Souvestre a imaginé des cœurs *torpéfiés*, des figures qui se *relieffaient* dans une demi-lumière et aussi le *flétrissement;* Proudhon a discuté sur l'*en-soi* des choses. C'est encore Th. Gautier qui a inventé le *maniérisme*, la *modernité* et les *postmeurs* par opposition aux primeurs. M. Thiers lui-même, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, a parlé de l'*invincibilité* de son héros; il a encore créé le mot *indémontrable;* enfin, pour désigner

des soldats en état de punition ou placés sous le coup de la loi de recrutement, il a inventé deux expressions aussi concises que pittoresques : des *punitionnaires* et des *appelables*. Arsène Houssaye nous a parlé de l'*insouci* de Fontenelle; Stendhal a dit le *désintérêt;* Gonzalès, des regards *languides;* Mazères, des susceptibilités *moquables;* Eug. Sue, des joues *fluctionnées*. Enfin l'auteur de ce relevé sommaire termine en proposant lui-même un néologisme de sa façon, et voici la piquante clôture de son article :

« Quand on annonce la neige on dit : Il faut s'attendre à de la neige.

« Pourquoi pas : Il faut s'attendre à une *neigée ?*

« Renvoyé aux rédacteurs *sinécuristes* (tiens! encore un!!!) du dictionnaire de l'Académie. »

— *Problème généalogique*. Nous l'avons trouvé dans le *Journal de Châteaubriant;* le voici :

« Un nommé M... P... s'est marié, il y a trois ans, avec la belle-sœur de son père et de sa mère, qui est sa tante, attendu qu'elle était mariée en premières noces avec le frère de sa mère.

« Aujourd'hui elle se trouve être la belle-fille de son beau-frère et de sa belle-sœur, et son mari devient le fils et le beau-frère de ses père et mère; les frères et sœurs du mari deviennent ses neveux et nièces, et, comme ils

ont des enfants, leurs petits-enfants deviennent petits-neveux et petites-nièces.

« Sa femme, qui est sa tante, avait eu deux filles de son premier mariage, qui sont ses deux cousines germaines, et aujourd'hui se trouvent ses deux belles-filles.

« Or, comme il y en a une des deux qui va se marier prochainement avec son frère, ce dernier sera le frère, le neveu et le gendre de son frère.

« Il serait possible que dans un an au plus il fût grand-père et à l'âge de trente-deux ans, car il n'est âgé que de trente-deux ans, et sa femme en a quarante-deux. »

GAZETTE EN VERS.

Le premier mars, jour qu'ont béni
Bien des riverains, a fini
Cette croissance de la Seine
Qui trop de temps a mis en peine
Tant de braves gens. Espérons
Que jamais plus nous ne verrons
Pareil fléau. Contre un déluge
Déjà l'on cherchait maint refuge,
Et plus d'un, comme l'an dernier,
Allait se sauver au grenier,
Voyant dans sa cave, ô détresse!
L'eau qui montait, montait sans cesse.
Mais les bateaux-mouches *ont pu*
De leur service interrompu

Reprendre le cours. L'espérance
Enfin renaît sous la souffrance,
Et le printemps, qui va venir,
Effacera ce souvenir.

Puisse-t-il en être de même
De cette ville que l'on aime
Et qui souffre encor, de Lyon!
Elle perd plus qu'un million
De salaires tous les mois. Comme
Pour suppléer au gain de l'homme
Pendant ce mois, la charité
A dû, courant de tout côté,
Bravement se rendre importune,
Sans trouver pour chaque infortune
Un secours, hélas! impuissant
A combler le travail absent!
Le bal de l'Opéra sans doute
A bien produit; mais, somme toute,
Dans un pareil gouffre béant,
C'est la goutte dans l'Océan.

Nous te louerons, sans rien rabattre,
Nouveau boulevard Henri Quatre,
D'abord pour ton utilité,
Puis (honneur à l'édilité!)
Pour ton nom, qui, plein de vaillance,
Sera toujours cher à la France.
Aussi, le jour qui vit t'ouvrir,
Chacun voulut-il accourir
Vers l'Arsenal, où la mémoire
Vénère encor la douce gloire,
Le nom du fidèle Sully,
Patron du quartier embelli.

Saluons plus bas, sur la Seine,
Dont c'est bien ici l'avant-scène,
Ces deux ponts hardis et coquets,
Blancs traits d'union de noirs quais,
Devant les jardins en terrasse
De l'hôtel Lambert, où la grâce
De notre Le Sueur un jour
S'épanouit avec amour :
Deux nouveaux ponts à toute épreuve
Du vieux Paris, qui fait peau neuve.

Il fait peau neuve malgré tout,
Et ce mois encor, tout à coup
(Comme au théâtre quand, la toile
Se levant, le fond se dévoile)
Un dernier mur ayant croulé,
Bien des flâneurs ont contemplé
Avec une avide surprise
Du Louvre ou des Français la frise,
Et l'Apollon-tambour-major
De l'Opéra, tout brillant d'or,
Longue tranchée aujourd'hui nue,
Mais demain splendide avenue!
Disons encor, pour en finir,
Que ce Paris de l'avenir
Aura devant les Tuileries,
Au lieu de pelouses fleuries,
Un grand chemin, et des charrois
Se feront où passaient les rois.
Grossière faute de syntaxe !
Car ce chemin n'est pas dans l'axe
Du Pont-Royal, et l'on verra
Que souvent on y versera.

Fille de la Grèce, Marseille
Se mire dans la mer vermeille,
Et c'est au bord de ces flots bleus
Que son enfant mélodieux,
Autran, vient d'exhaler son âme
D'azur, de parfum et de flamme.
Poëte qui n'eut rien d'amer,
Il a célébré cette mer
Dont la vague est une caresse,
Où Vénus de sa blonde tresse,
Qu'elle dénoue et qu'elle tord,
Lance des étincelles d'or.
En descendant pieux d'Achille,
Il a fait la Fille d'Eschyle ;
Il a chanté les grands combats
Des laboureurs et des soldats,
Ces martyrs du devoir austère,
Qui sont les héros de la terre
Comme vous êtes ceux des flots,
Hardis et rudes matelots.
C'était une muse loyale
Et simple en sa robe royale.

Sur le boulevard tout crotté
Où maint badaud a grelotté,
J'ai rencontré la Mi-Carême,
Une matrone à mine blême,
Qui n'avait pas l'air, franchement,
De trouver son plaisir charmant.
Elle soufflait dans une corne ;
La foule passait d'un air morne,
Et l'on eût dit, sans maint braillard,
Qu'elle suivait un corbillard.
Pourtant le char des blanchisseuses

Portait quelques belles farceuses.
Mais quand ces reines du lavoir
Nous offraient tant d'appas à voir,
Soudain l'hiver en fit le siége,
Les gazant d'un voile de neige.
Oui, c'était le tardif hiver,
Prêt à croquer maint bouton vert,
Et prêt à faire une hécatombe
De toute fleur qui gèle et tombe.
Faux printemps, dans l'ombre embusqué,
Tu t'es donc enfin démasqué!

Ne nous plaignons pas trop encore :
L'humidité faisait éclore
Trop d'œufs d'insectes malfaisants
Et trop de rhumes déplaisants.
Le froid, tonifiant la fibre.
Rendra la poitrine plus libre ;
Les roses, que nous admirons,
Auront bien moins de pucerons!
Donc, apprenant la patience,
La grande et suprême science,
Espérons : les champs assoupis
Bientôt vont se dorer d'épis ;
Espérons : ton nom, noble France,
Rime au mieux avec l'espérance.

Déjà l'armée était en deuil
De Canrobert, son juste orgueil,
Car bien des fois, dans ces jours sombres,
On a dit : « Il est chez les ombres,
Ce vrai brave, ce cœur vaillant,
Ce Français de verve et d'élan,
Ce lion à fauve crinière,

Prêt à bondir dans la carrière.
Au besoin, il savait encor
Être un Fabius Cunctator,
Ainsi qu'on le vit en Crimée,
Quand la troupe était décimée
Par le choléra, quand savoir
Se dompter était le devoir;
Et c'est sur cette plage épique
Qu'il voulut, en héros antique,
Abdiquer un honneur trop grand
Pour mieux combattre au premier rang. »
Mais il vivra, je veux le croire,
Pour jouir longtemps de sa gloire.

P. S. *Heureusement qu'un post-scriptum*
Peut héberger un erratum!
Après trois semaines de grâce,
L'inondation nous menace,
Depuis le vingt-trois, de nouveau:
Partout s'élève le niveau
De nos rivières, de nos fleuves.
On craint de nouvelles épreuves,
Hélas! et de nouveaux malheurs.
Quand donc luiront des jours meilleurs?

N. MARTIN.

PETITE GAZETTE. — M. Édouard Simon, dit Lockroy, fils de l'auteur dramatique de ce nom et membre de la Chambre des députés, épouse Mme Charles Hugo, veuve du fils aîné de l'illustre auteur de la *Légende des siècles*.

— On vient d'ouvrir, à l'École des beaux-arts, l'exposition

des œuvres du regretté peintre Eugène Fromentin. Elle se compose de quatre-vingt-douze tableaux et d'une soixantaine de dessins et d'aquarelles, le tout prêté par les amateurs auxquels ils appartiennent.

— Voici les principaux décès survenus depuis notre dernier numéro : Louis Tripier, l'auteur bien connu des Codes qui portent son nom, à l'âge de soixante ans ; — le docteur Dolbeau, professeur à la Faculté de médecine, à quarante-six ans ;—Marie-Simon-Jules Sandeau, lieutenant de vaisseau, fils unique de l'académicien, et âgé seulement de trente-trois ans ; — le docteur Hervez de Chégoin, membre de l'Académie de médecine, âgé de quatre-vingt-six ans ; — le journaliste Charles Jobey, auteur de divers romans et d'un livre humoristique, *la Chasse et la Table*, âgé de soixante-quatre ans ; — Ferdinand-Jules Mennessier-Nodier, gendre de Charles Nodier, et qui avait joint à son nom celui de son illustre beau-père (il était receveur des finances à Pont-Audemer) ; — Mme veuve de Ponson, née Bénédicte Toscan du Terrail, mère de feu le romancier Ponson du Terrail ; — l'écrivain hollandais Lindo, plus connu sous le pseudonyme de *Oude heer Snits* ; — Rosas, l'ancien dictateur de la République argentine, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ; — en Alsace, le sculpteur alsacien André Friederich, âgé de soixante-dix-neuf ans ; et le peintre de fleurs et de fruits Christmann.

— Le pape vient de créer deux nouveaux cardinaux français, Mgr Caverot, archevêque de Lyon, et Mgr de Falloux du Coudray, frère du comte de Falloux, membre de l'Académie française. Ces deux promotions portent à six le nombre des cardinaux de France.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 7 — 15 AVRIL 1877

SOMMAIRE.

LA CORRESPONDANCE DE JULES JANIN. — On avait cru, non sans raison, que des difficultés survenues après la mort de Mme Jules Janin s'opposeraient à la publication du volume de correspondance qui devait figurer dans les *Œuvres diverses* de son mari. Et en effet, une de ces questions d'intérêt qui naissent en si grand nombre sur le terrain des successions, et qui sont, au moins au-

tant que l'ingratitude, les fleurs des tombeaux, avait failli priver la collection de son volume le plus intéressant. Aujourd'hui, tout est arrangé à la satisfaction de chacun, et les lettres sont aux mains de l'éditeur, qui les aura fait paraître avant la fin de l'année.

Mais un changement sera pourtant apporté au programme de la collection. Mme Janin, en traitant pour la publication des *Œuvres diverses*, avait oublié que la propriété de *la Fin d'un Monde et du Neveu de Rameau* appartenait encore à M. Dentu pour un certain temps, et l'avait fait annoncer comme devant paraître dans la nouvelle collection. La succession a dû alors demander à M. Dentu une autorisation, qu'il a cotée, paraît-il, à un prix qui a paru trop élevé, et, d'accord avec l'éditeur, il a été convenu que *la Fin d'un Monde* serait remplacée par *Barnave*. A quelque chose malheur est bon, et nous trouvons que les souscripteurs aux *Œuvres diverses* n'auront qu'à se féliciter du changement survenu. *Barnave* est l'œuvre la plus éclatante de Jules Janin, et n'a pas été réimprimé depuis longtemps, si bien qu'on a aujourd'hui assez de peine à s'en procurer un exemplaire.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner aujourd'hui un avant-goût de la correspondance de Jules Janin, que plusieurs d'entre eux, nous le savons, attendent très-impatiemment. Nous choisissons une lettre, datée du 31 mai 1844, et dans laquelle l'enterrement de Laffitte est raconté de la façon la plus pittoresque. Voici

d'abord, en regard l'un de l'autre, deux portraits bien ingénieusement touchés :

« Derrière le char marchaient deux hommes dont le nom seul est un chapitre bien opposé de la même histoire : Béranger et M. Thiers, le poëte et l'historien de la démocratie moderne ; celui-ci, qui parle aux passions les plus vives des peuples, mêlant la liberté aux joies du festin et parant la Révolution française de la couronne de lierre des buveurs ; celui-là, qui a fait monter l'histoire sur un cheval de bataille, donnant à l'histoire pour son marchepied la tristesse nationale ; populaires tous deux, M. Béranger et M. Thiers, mais à des titres bien divers, l'un parce qu'il est pauvre, modeste, caché, silencieux, timide ; l'autre, au contraire, parce que le grand bruit qui l'entoure ne l'arrête ni la nuit ni le jour, et qu'il marche encore, à cette heure, à la clarté des incendies allumés par son livre. »

Et puis, que direz-vous de cet épisode, raconté avec tant d'esprit et d'apparente vérité :

« Béranger est un petit homme grêle, fatigué, à la vue incertaine, les yeux cachés par de grosses lunettes : la démarche d'un bonhomme.... Rien qui ressemble à un triomphateur par métier ! Il aimait tendrement M. Laffitte, presque autant qu'il aimait Manuel. Sa tristesse était vraie, profonde, sa fatigue visible. Les discours achevés,

Béranger se retirait modestement aux cris de : *Vive Béranger !* quand soudain on le prend, on le jette dans une voiture de deuil, les chevaux sont dételés, et voilà le poëte de l'empereur mort traîné à bras par une trentaine de jeunes gens en casquette, la fleur des écoles. Tu penses si Béranger était malheureux de cette ovation ! Il avait beau prier et supplier : « Pardon, Messieurs ! Pitié, Messieurs ! Vous êtes trop bons, Messieurs ! » On voulait un triomphateur, on voulait un empereur, on n'écoutait pas le grand poëte, qui a conservé dans sa gloire tant de modestie et de bon sens.

« Ainsi avait-on fait aux funérailles de Lamarque pour M. le général Lafayette. On avait pris le général, on l'avait traîné du côté de la rivière ; trois heures après une promenade pleine de tumulte, le général Lafayette était rentré chez lui, malade, et sans qu'il ait jamais pu retrouver ses chevaux.

« Il est vrai que le général Lafayette était l'homme des triomphes ; il avait, comme disent les comédiens, *le physique de l'emploi ;* sa vie n'avait été qu'une longue ovation. Mais Béranger ! nul au monde n'est plus modeste, plus caché, moins avide de renommée ; personne n'a renoncé plus complétement aux fumées et aux vanités de la gloire humaine : rare et beau caractère, sans contredit. Il faut le bien mal connaître pour le traîner dans un pareil triomphe : aussi leur a-t-il joué un bon tour.

« A l'instant où il les voit le plus occupés à traîner la voiture qui l'emporte, Béranger, au hasard de se casser le cou, saute par la portière, et — fouette, cocher!

« Les faiseurs d'ovation ne s'aperçoivent qu'à deux cents pas de là qu'ils traînaient un chariot vide. Image trop fidèle des renommées et des traîneurs de renommée en ce temps-ci! »

Le Jules Janin de la correspondance est tout autre que celui des livres et du feuilleton : aussi la publication de ses lettres va-t-elle être une véritable surprise pour les admirateurs de ce charmant écrivain.

Lettre inédite de Changarnier. — Nous donnons ci-après une lettre inédite des plus curieuses, et aussi des plus importantes, du général Changarnier. Elle est relative à sa fameuse rupture avec le maréchal Bugeaud, en 1843, rupture après laquelle le général revint brusquement en France. Il y exhale sa mauvaise humeur contre le maréchal en termes tellement vifs que nous avons dû en supprimer quelques-uns qui touchaient vraiment à l'injure. On retrouve aussi, dans cette lettre, les traits principaux du caractère moral de Changarnier : son innocente infatuation, ce désir qu'il avait d'occuper toujours le public de son nom et des moindres faits et gestes de sa personne, entrant même à ce sujet dans de puérils détails que nous expose, d'une manière si piquante,

cette lettre, qui a toute la valeur d'un document historique :

A M. X..., à Paris.

Autun, 6 novembre 1843.

Vous ne pouvez avoir oublié, mon cher ami, que j'ai été bien près, en 1841, de quitter l'armée d'Afrique. Deux fois, depuis cette époque, et notamment quelques semaines avant ma nomination au grade de lieutenant général [1], j'avais voulu interrompre ma carrière pour me soustraire aux petites noirceurs, aux petites perfidies, aux petites lâchetés d'un chef peu digne de commander à des hommes de cœur, et qui, pour empêcher une rupture nuisible alors à ses intérêts, n'hésita pas à présenter des explications, des excuses, à faire des promesses et des instances auxquelles je dus céder. Ces faits sont notoires dans l'armée, et lorsqu'à l'occasion de mes fonctions d'inspecteur général, dont l'indépendance l'offusquait, le gouverneur a eu un procédé au moins inconvenant que je ne pouvais supporter ni pour moi-même, ni par égard pour les officiers généraux de mon grade, personne n'a été étonné que je me sois séparé de M. le maréchal Bugeaud, qui depuis longtemps amoindrissait ou même dissimulait tout à fait mes services, et dont la haine, toujours éveillée, m'aurait accablé si la fortune de la guerre m'eût montré un seul jour un visage maussade.

Ces circonstances paraissent avoir été étrangement dénaturées par M. le maréchal Bugeaud, dont l'ingénieuse activité s'est évertuée partout à tromper l'opinion publique. Pourcet m'en a trouvé des preuves à Marseille et à Toulouse, et vous ne me surprenez pas en me parlant des versions erronées qui circulent à ce sujet à Paris. Est-ce pour moi une raison de hâter mon arrivée dans cette ville, où je me propose de passer les der-

1. Changarnier avait été nommé général de division le 9 avril 1843.

niers jours de décembre, les mois de janvier, de février, de mars et probablement celui d'avril ? J'hésite à le croire, mais je serais tout prêt à me rendre aux conseils des hommes bien informés, bien placés pour savoir et pour juger, que vous pourriez sonder sans affectation et sans leur demander positivement leur avis. Vous me donnerez ensuite le vôtre, qui sera d'un grand poids auprès de moi. Le maréchal Soult ayant gracieusement accédé à ma demande d'achever ici mes écritures et mon rapport d'ensemble, je lui ai annoncé que mon travail serait entre ses mains avant l'expiration du délai de rigueur, et que j'irais ensuite lui rendre mes devoirs dans la seconde quinzaine de décembre. Le calme ne me semble manquer ici ni de convenance ni de dignité.

Depuis mon débarquement, j'ai passé trente-six heures à Marseille, une nuit à Lyon, onze jours en voyage ou à la campagne, et je suis arrivé avant-hier à Autun, que je n'ai pas dépassé. J'ai donc été fort surpris de voir annoncer par les journaux mon arrivée à Paris. Cette nouvelle a peut-être été donnée par un des agents soldés par les fonds secrets de M. Bugeaud afin d'accréditer le bruit que j'ai été mandé pour expliquer ma rupture avec lui et mon départ d'Algérie. Je veux détromper mes amis, dont, par suite, la correspondance se trouve suspendue et qui me cherchent où je ne suis pas. Je voudrais donc que vous fissiez insérer dans tous les journaux, surtout dans les plus répandus, le *Siècle*, les *Débats*, la *Presse*, le *National*, un article tout simple, très-court et absolument inoffensif, qui dirait que « c'est par erreur qu'on a annoncé l'arrivée à Paris du général Changarnier, qui, depuis son retour d'Afrique, n'a pas quitté la Bourgogne. Après avoir passé quelques jours à la campagne, il est arrivé le 4 novembre à Autun ; le 5, il a reçu la visite et les félicitations du conseil municipal, et, malgré l'incertitude du temps, une sérénade a réuni devant son logement une grande partie de la population ». Faites ce que vous pourrez de cette sorte de *scenario*,

bâclé en toute hâte au milieu de mille petits dérangements de toutes sortes. Mais dans votre article, *auquel je tiens*, pas un mot contre personne, pas même contre le Bugeaud.

Oui, certainement, je désire employer votre obligeance et votre bonne amitié, sur lesquelles il m'est si doux de compter. Ayant un domestique sûr et fidèle, je crois, comme vous, qu'un appartement garni me conviendrait mieux qu'un hôtel; mais les projets de séjour que vous me connaissez maintenant peuvent être modifiés par une destination que me donnerait le gouvernement, ce qui modifierait mes projets. Mais rien n'annonce encore que cette circonstance doive se produire. Le quartier où je voudrais loger est celui où vous m'avez vu; l'entrée du faubourg Saint-Honoré, la Madeleine, la partie de la Chaussée-d'Antin qui l'avoisine, ont mes préférences, parce que là sont presque toutes mes connaissances. Il me faut un petit salon, une petite chambre à coucher, pas plus haut que le troisième, sans entre-sol, ou le second, au-dessus de l'entre-sol; plus une petite chambre pour mon domestique. Il faut que mon appartement soit convenable, très-convenable : n'oubliez pas cette condition, tout en ménageant ma bourse. Il me semble que 150 ou 200 francs par mois pourront suffire; s'il le fallait, je dépasserais même cette dernière somme. Cherchez, et dites-moi ce que vous trouverez. Mille remercîments d'avance, et recevez, mon cher ami, mes meilleurs et plus affectueux souvenirs.

CHANGARNIER.

P. S. Si vous aviez à passer dans la rue de la Ville-l'Évêque, au nº 33, demandez des nouvelles de La Tour du Pin, qui court l'Italie. Je lui dois une réponse, et je ne sais où l lui adresser.

Mme DE SOLMS-RATTAZZI-LOULÉ. — Mme Rattazzi, princesse de la famille des Bonaparte, qui avait épousé en

premières noces un Belge, M. de Solms; en secondes noces, un italien, M. Rattazzi, va convoler pour la troisième fois avec un Espagnol, M. Loulé, qu'on dit de très-haut parage.

Un Anglais, John Ryan, a publié, en 1853, une notice sur *Mme la princesse Marie de Solms*, à laquelle elle a évidemment collaboré. Cette notice, qui est introuvable aujourd'hui, n'a pas été mise dans le commerce, et c'est bien la plus curieuse autobiographie qu'on puisse imaginer. L'histoire du premier mariage de Mme Rattazzi y est racontée avec de fort piquants détails.

Il paraît que c'est à la suite « d'une petite discussion de toilette » que Marie Bonaparte Wyse, alors âgée de quinze ans[1] (c'était en 1848), alla se jeter en quelque sorte au cou de M. de Solms, qui était veuf, avait des enfants et aurait pu être son père au besoin, et qu'elle le contraignit absolument à l'épouser. Le mariage fut célébré le 12 décembre 1848; le prince-président (il l'était depuis deux jours) fut l'un des témoins, mais il se fit représenter par le général de Montholon, celui-là même qui avait accompagné l'empereur à Sainte-Hélène. On sait que ce mariage mal assorti, « bâclé à la hâte », ne fut pas heureux.

Quant au livre même dont je parle, il offre bien d'autres genres de curiosité. On lit à sa page 47 ce mot

1. Elle est née, dit le livre, le 25 avril 1833, et elle est petite-fille de Lucien Bonaparte.

que Chateaubriand aurait dit un jour, en parlant de Mme de Solms : « C'est la première fois que j'ai envie d'enlever un mot dit pour un autre (Victor Hugo), mais n'est-ce pas là aussi un enfant sublime ? » Dans la même page, on parle du talent de Mme de Solms comme artiste peintre, et on prête à Mme de Mirbel, l'illustre miniaturiste, le propos suivant : « Dans dix ans, on ne dira plus Mme de Mirbel, mais bien Mme de Solms ».

A la page suivante, Mme de Solms est comparée à la princesse Mathilde, sa cousine, « qui, pour l'intimité et les jouissances de l'esprit, n'est que du strass à côté de Mme de Solms, qui est le diamant ».

Plus loin (page 61), nouveau rapprochement, cette fois entre Mme de Solms et l'impératrice Eugénie, qui vient d'épouser Louis-Napoléon. La scène se passe à l'Opéra, où elles se rencontrent toutes les deux : « Naturellement tous les regards se tournent vers Marie de Solms, qui était la plus belle, la plus élégante, et surtout la plus jeune des deux... Elles ne pouvaient plaire aux mêmes personnes ni flatter les mêmes goûts. Eugénie était une beauté sensuelle, forte, vigoureuse, tranchée ; Mme de Solms était une beauté mince, longue, idéale, vaporeuse, angélique... Eugénie n'aime ni la peinture ni la musique, et Marie excelle dans ces deux arts ; Marie est très-instruite, presque pédante ; Eugénie bâille devant un livre. Eugénie rêvait les royaumes de cette terre, Marie rêve les royaumes de l'esprit. »

J'omets beaucoup d'autres aménités des moins gracieuses à l'adresse des divers membres de la famille impériale, et je passe au chapitre consacré « aux talents » de Mme de Solms.

On déclare à la page 70 « qu'avant trois ou quatre ans elle aura entièrement remplacé Mme de Mirbel », et à la page 71 que « ses petits tableaux à l'huile sont constamment pris pour des Meissonier ». En musique, « elle déteste les morceaux hérissés de difficultés, mais elle adore Alfred Quidant (?) ». Comme chanteuse (page 73), « elle excelle dans la grisette de Béranger, qu'elle chante en vraie Rigolette; elle affectionne le genre de Mlle Déjazet ».

Mais j'ai hâte d'arriver à la fin du volume, où se trouve sa perle la plus hyperbolique. On lit, en effet, ce qui suit à la page 141 : « Mme de Staël fut la femme la plus éminente du commencement de ce siècle; Mme de Solms est, sans contredit, la femme la plus remarquable de la seconde moitié de ce même siècle... Mme de Staël était la femme la plus spirituelle de son temps; Mme de Solms est l'esprit le plus étincelant, le plus incisif que nous ayons... Mme de Solms a tout naturellement, et sans imitation, les habitudes de Mme de Staël, des manières semblables. Il y a entre Mme de Staël et Mme de Solms une foule de ressemblances ignorées encore, qui jailliront plus tard... Elles se ressemblent comme deux fleurs de la même famille : l'une est la rose, l'autre est

le bouton ; l'une est le passé, l'autre est l'avenir ; toutes deux sont, seront le génie de la France, qui les méconnut. »

Il nous semble superflu d'ajouter le moindre commentaire aux extraits qui précèdent.

La Presse matrimoniale. — Le *Siècle* nous signalait dernièrement un journal hebdomadaire, le *Matrimonial News*, dévoué, comme il l'annonce, à la propagation des félicités de la vie conjugale, et qui s'occupe très-sérieusement, et avec succès, d'associer les futurs époux. La grave excentricité de cette feuille originale nous a paru valoir une mention dans notre *Gazette*. Voici d'abord un extrait de l'avis placé à poste fixe en tête de tous les numéros :

« Le mariage est une institution si ancienne, elle a été de tout temps d'un si puissant intérêt pour l'humanité, qu'en offrant au public un journal spécialement dévoué à la propagation du mariage et des félicités conjugales, nous sommes persuadés de répondre à un besoin national. »

Passons maintenant aux annonces, qui sont le corps du journal. Chacune porte son numéro, et si, par exemple, vous, Madame ou Mademoiselle, qui marchez vers la trentaine, vous vous laissez tenter par les promesses du vieux garçon qui se présente dans les termes sui-

vants, vous n'avez qu'à écrire au journal que le n° 6638 ferait assez votre affaire, et que vous désirez recevoir sa photographie :

N° 6638. « Un vieux garçon, âgé de quarante-deux ans, grand, bien construit, solide et riche de santé, ayant les yeux bleus, les cheveux châtains, une bonne éducation et 100 livres de côté, désire rencontrer une demoiselle de vingt-cinq à vingt-huit ans, ou une veuve du même âge, sans enfant, *décidée à se marier tout de suite.* »

Voici maintenant une autre dame, Mme 8148, qui, en raison de son âge, doit être aussi assez « décidée à se marier tout de suite » :

N° 8148. « Une dame, âgée de vingt-neuf ans à peine, *haute de cinq pieds trois pouces,* d'une constitution délicate, ayant les yeux gris, une petite bouche, les cheveux bruns, longs et abondants, un cœur brûlant et disposé au dévouement, serait enchantée de se trouver en rapport avec un gentleman de quarante à cinquante-cinq ans, ayant quelques moyens, de bons sentiments et des goûts poétiques. »

Est-ce le célibat qui l'aura fait ainsi pousser en longueur, je ne saurais vous le dire ; mais vous serez certainement heureux d'apprendre qu'elle n'a pas jeté en vain le cri d'alarme. Écoutez :

N° 8152. « Un respectable confiseur, *mesurant cinq pieds quatre pouces*, âgé de cinquante-quatre ans, bien connu, intelligent, bien établi, de bon maintien et n'étant pas étranger à la poésie, serait heureux de se rencontrer le plus tôt possible avec le n° 8148. »

Avouez que ce confiseur-poëte, qui sans doute faisait les vers destinés à ses bonbons, est bien conciliant de consentir à n'avoir qu'un pouce de plus que sa femme. Il est vrai qu'il compte peut-être sur sa « constitution délicate » comme correctif à sa haute stature.

Tout le reste du journal est à l'avenant, et nous croyons lui avoir rendu, par ces quelques citations, l'hommage qu'il mérite.

Choses d'Allemagne. — Il faut convenir que l'empereur d'Allemagne est un heureux souverain, et il n'a plus qu'à se faire décerner le titre de Bien-Aimé. C'était dernièrement le 81e anniversaire de sa naissance, et nous lisons dans une correspondance publiée par le *XIXe Siècle* qu'à cette occasion il a reçu, suivant l'usage, une grande quantité de cadeaux de ses sujets. Outre 18,752 bouquets, il lui est arrivé une paire de ciseaux en or, une douzaine de brosses à dents (combien cela lui fait-il encore de dents par brosse ou de brosses par dent?), un mouchoir brodé par une jeune Poméranienne, qui y a travaillé deux heures par jour pendant cinq ans;

un saucisson de Brunswick, mesurant deux mètres de circonférence et pesant 800 kilogrammes.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur et le plus récent des empires ; seulement — il y a un *seulement* — cet heureux État où les sujets font des cadeaux à leur souverain, comme des élèves à leur maître de pension, est, lui aussi, assez tourmenté par le socialisme et ses propagateurs. Dans une autre correspondance, publiée également par le *XIXe Siècle*, nous trouvons l'anecdote suivante, trop bien racontée pour que nous y changions un seul mot :

« Un soldat en uniforme entre dernièrement dans un cabaret fréquenté par un groupe de socialistes. Aussitôt on l'entoure, on lui offre de la bière et l'on commence à l'endoctriner. Le guerrier se laisse faire, ingurgite bock sur bock, et prête en apparence une oreille attentive aux théories de ses nouvelles connaissances. Enfin arrive le moment de la grande question qui précède invariablement l'embauchage définitif.

« En cas de révolution, lui demanda-t-on solennelle-
« ment, tireriez-vous sur le peuple ?

— Moi ! tirer sur le peuple ! répondit le soldat indi-
« gné ; jamais de la vie ! »

« Cette belle réponse lui valut une nouvelle chope de bière, et le chef du groupe était sur le point de procéder, séance tenante, à l'administration du serment usuel,

lorsqu'un des assistants eut la malencontreuse idée de demander :

« Et pourquoi refuseriez-vous de tirer sur le peuple ? »

« Le soldat, un fils prudent de la Poméranie, vida soigneusement sa chope jusqu'à la dernière goutte avant de répondre :

« C'est que je fais partie de la musique du régiment, « et que, par conséquent, *je n'ai pas de fusil.* »

« Cette réponse jeta un froid, et la tentative d'embauchage en resta là. »

Théatres. — *Le Joueur.* — *Amphitryon.* — La Comédie française vient de remettre à la scène ces deux chefs-d'œuvre de Regnard et de Molière. *Le Joueur,* interprété pour la première fois par Delaunay et Coquelin, a même obtenu un très-vif succès, qui malheureusement a été et se trouve encore suspendu aujourd'hui — depuis plus de trois semaines déjà — par la maladie successive de ces deux célèbres comédiens.

Amphitryon est une œuvre un peu froide, mais c'est du Molière de première qualité. Got et Thiron ont eu le succès de cette reprise. Bien que la haute valeur d'*Amphitryon* soit incontestable, cette comédie a soulevé beaucoup de discussions en son temps. Voici, à ce propos, une piquante anecdote que nous trouvons dans la belle et artistique réimpression de la *Vie de M. de Molière*

de Grimarest (1705), que vient de publier l'éditeur Liseux (un nom prédestiné!).

« *Amphitryon*, dit Grimarest, passa tout d'une voix au mois de janvier 1668. Cependant un savantasse n'en voulut point tenir compte à Molière. « Comment! di-
« sait-il, il a tout pris sur Rotrou, et Rotrou sur Plaute!
« Je ne vois pas pourquoi on applaudit à des plagiaires.
« Ç'a toujours été, ajoutait-il, le caractère de Molière.
« J'ai fait mes études avec lui, et, un jour qu'il apporta
« des vers à son régent, celui-ci reconnut qu'il les avait
« pillés. L'autre assura fortement qu'ils étaient de sa
« façon; mais, après que le régent lui eut reproché son
« mensonge et qu'il lui eut dit qu'il les avait pris dans
« Théophile, Molière le lui avoua et lui dit qu'il les
« avait pris avec d'autant plus d'assurance qu'il ne
« croyait pas qu'un jésuite dût lire Théophile. Ainsi,
« disait ce pédant à son ami, si l'on examinait bien les
« ouvrages de Molière, on les trouverait tous pillés de
« cette force-là! »

« De semblables critiques, ajoute Grimarest, n'empêchèrent pas le cours de l'*Amphitryon*, que Paris vit avec beaucoup de plaisir. »

Les Exilés.— Encore un drame russe! Nous n'en sortirons plus, et cela d'autant moins que la nouvelle pièce, que M. Nus a tirée du roman du prince Lubomirski, est pleine d'intérêt et a complétement réussi. Ce roman a

pour titre : *Fonctionnaires et Boyards ;* il nous présente un tableau de mœurs russes peut-être exagéré par endroits, mais fort curieux et des plus dramatiques. Le prince Lubomirski avait cru avec raison qu'il y avait une pièce à tirer de son livre, et il en parla aux deux collaborateurs siamois Meilhac et Halévy, à qui la proposition agréa tout d'abord. Elle ne put cependant avoir de suite, et le prince, sur le conseil des directeurs de la Porte-Saint-Martin, où son drame vient d'être joué, alla trouver M. Eug. Nus, qui accepta la collaboration. Il faut croire que les difficultés du travail de « découpage » qu'exige la translation d'un roman dans le cadre d'une pièce de théâtre furent plus grandes qu'il ne s'y attendait, car M. Nus demanda à son tour les conseils de M. Sardou. Celui-ci consentit à mettre son expérience au service des deux auteurs, mais il exigea qu'on le laissât faire à sa guise, ce qu'on s'empressa de lui accorder. Il refit alors un *scenario* complet, aussi détaillé que possible, et sur lequel M. Nus n'a plus eu que la peine de jeter sa prose. Enfin, M. Sardou demanda que son nom ne parût pas sur l'affiche.

En dehors de son excellente interprétation, en tête de laquelle on compte des artistes tels que Dumaine et Taillade, le drame nouveau a encore, comme éléments de succès, une série de décorations des plus pittoresques et d'une vérité de couleur locale qu'on ne saurait trop louer.

Cinq-Mars. — M. Gounod vient de donner sous ce titre, à l'Opéra-Comique, un drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, qui sera certainement apprécié des connaisseurs sérieux, mais à qui nous ne pensons pas que soit réservée la même popularité qu'à l'opéra de *Faust*. La pièce a été taillée par M. Poirson, gendre de lord Hertford, dans le *Cinq-Mars* de de Vigny, avec la collaboration de M. Gallet. Elle est un peu longue et d'un genre bien lugubre pour l'Opéra-Comique. La musique de ce grand ouvrage a été entièrement composée par M. Gounod du 1er décembre 1876 au 12 janvier 1877, date de sa première répétition. De jolis morceaux, et même quelques grandes pages, se rencontrent dans l'œuvre nouvelle. Le finale du dernier acte a surtout excité l'enthousiasme du pubic, qui n'a pas ménagé à l'auteur ses chaleureux applaudissements, lorsqu'après la chute du rideau on est venu proclamer le nom de M. Gounod.

On a aussi remarqué un joli ballet Louis XIII, réglé par Mlle Louise Marquet, de l'Opéra, et surtout de charmants couplets chantés par Marion de Lorme, et dans lesquels elle détaille les lieux principaux de la fameuse carte du *Tendre*. Voici ces couplets, qui sont plus littérairement tournés que les vers qui figurent d'ordinaire dans les opéras-comiques :

Bergers qui le voulez connaître,
Le pays dont amour est maître

Et dont l'aspect charme vos yeux,
Il est, pour arriver à *Tendre*,
Deux chemins que vous pouvez prendre.
Voyez lequel vous plaît le mieux.
Tous deux ils suivent les rivages
Du fleuve l'*Inclination*.
Sur l'un on trouve deux villages :
Complaisance et *Discrétion*.
Petits soins vient après ; *Empressement* vous mène
A *Sensibilité*. De *Sensibilité*
Nous arrivons sans peine
A *Bonheur* convoité.
L'autre chemin, sur l'autre rive
Passe par *Jolis Vers* et par *Billets galants*.
Aussi sûrement on arrive,
Et peut-être d'un pas moins lent.
Ah ! gardez-vous surtout de *Négligence*,
Qui vous pousse à *Tiédeur*,
Puis à *Légèreté !*
Malheur au voyageur dans ce chemin jeté !
Il s'en va se noyer au lac d'*Indifférence !*...

Nécrologie.—*Charles Marchal.*—Le peintre Charles-François Marchal s'est suicidé le samedi 21 mars, à l'âge de cinquante et un ans, à la suite de désespoirs accumulés provenant aussi bien d'une maladie qui le menaçait de perdre la vue que de la situation plus que gênée qui était résultée pour lui de l'insuccès de ses derniers tableaux. Voici la lettre que cet artiste regretté écrivit à son ami Paul Brébant quelques heures avant de mourir ; elle contient en partie l'explication de sa triste fin :

Mon cher Paul,

Ma vue est dérangée. Quand je veux peindre ou dessiner, l'objet est doublé d'une façon presque imperceptible. Cela suffit pour m'empêcher de produire ! C'est une espèce de taquinerie nerveuse de l'œil qui n'a l'air de rien. *Pour un peintre, c'est la mort.*

Voilà bientôt un an que j'éprouve ce supplice, que je croyais voir cesser. Il s'éternise. Je n'en ai jamais parlé à âme qui vive, même à ma pauvre amie, que tu connais. A quoi bon se plaindre inutilement ? Ça fait de la peine à des gens qui n'y peuvent rien.

Je n'ai jamais perdu ma gaieté... J'attendais patiemment ; mais un marchand de tableaux en détresse manque à tous ses engagements envers moi. Je ne puis supporter tant de coups accumulés, *et, puisque la vie renonce à moi, je n'ai pas le choix : il faut renoncer à elle.*

Donc, je te dis adieu, mon cher Paul. Embrasse ta femme pour moi, et, je t'en supplie, cours auprès de ma pauvre amie et assiste-la dans la mesure du possible.

Je t'embrasse.

CHARLES MARCHAL.

M. Alex. Dumas fils était l'un des meilleurs et des plus chers amis de Marchal. C'est à lui qu'il avait adressé la préface de sa comédie *la Question d'argent*, et cette dédicace même n'est-elle pas devenue, par le fait de ce cruel événement, comme une ironie terrible, puisque c'est surtout pour « la question d'argent » que le pauvre Marchal a mis fin à ses jours ?...

Sainte-Foy. — L'excellent trial Sainte-Foy, qui a

fait pendant si longtemps les beaux jours de l'Opéra-Comique, auquel il a appartenu plus de vingt-cinq ans, vient de mourir à Neuilly, à l'âge de soixante ans, des suites d'une paralysie. Il se nommait, de son vrai nom, Charles-Louis Pubereaux, et était fils d'un ancien soldat du premier empire que ses camarades avaient surnommé Sainte-Foy. C'est en 1840 qu'il débuta à l'Opéra-Comique. Il était parfait dans les rôles comiques, tels que l'Anglais de *Fra Diavolo*, Cantarelli du *Pré aux Clercs*, l'Auvergnat de *Jeannot et Colin*, le grand cousin du *Déserteur*, etc. Il avait un genre de voix qui venait moitié de la tête et moitié du nez, et qui était des plus extraordinaires, à ce point qu'aujourd'hui, pour désigner les artistes du genre dans lequel il a excellé, on ne dit plus les trials, mais bien les Sainte-Foy.

Lise Noblet. — L'ancienne danseuse de l'Opéra qui s'était illustrée sous ce nom est morte, le 3 avril, dans sa retraite de l'Enclos des Ternes. Elle était veuve, depuis deux ans, du chanteur Alexis Dupont; elle avait perdu, l'an dernier, sa sœur Alexandrine, qui avait épousé un M. Delamare et avait longtemps appartenu à la Comédie française, dont elle était même devenue sociétaire. Enfin sa fille, qui lui survit, est la femme du fils unique de feu la célèbre cantatrice italienne Mme Persiani.

Mlle Lise Noblet a jeté un moment un assez vif éclat sur la scène de l'Opéra pendant le règne de Louis-Philippe. On consultera utilement, à son sujet, les *Mémoires* du docteur Véron et les *Petits Mémoires de l'Opéra* de Ch. de Boigne.

Mme Lefèvre-Deumier. — Marie-Louise Roulleaux-Dugage, qui avait épousé le publiciste Jules Lefèvre-Deumier, mort en 1857, vient de mourir le 3 de ce mois. Elle avait remporté certains succès, sous l'empire, comme artiste sculpteur, et avait surtout exécuté beaucoup de bustes officiels, notamment ceux de l'empereur et de l'impératrice, que l'on voyait dans tous les ministères, dans toutes les mairies et dans tous les théâtres.

Grégory Ganesco. — Il vient de mourir à l'âge de quarante-sept ans. Il était Roumain d'origine. Venu de bonne heure en France, il acquit rapidement, dans la presse politique, une place assez brillante par son activité et son intelligence. Il a créé je ne sais combien de journaux en France et à l'étranger, feuilles de couleurs diverses, car M. Ganesco n'avait pas des opinions bien arrêtées ni bien précises. Le plus célèbre de ses journaux a été le *Courrier du Dimanche,* qui compta dans sa rédaction des écrivains de la valeur de Prévost-Paradol, Weiss, Hervé, etc. La suppression de ce journal, qui

faisait une si spirituelle guerre à l'empire, donna à M. Ganesco une sorte de popularité qu'il a depuis singulièrement laissée déchoir. Il avait créé, en dernier lieu, un journal d'informations politiques sous le titre de *Tablettes d'un Spectateur*, lequel lui survit actuellement.

Varia. — *Le Père Hyacinthe.* — L'ex-père va décidément donner trois conférences dans la vaste salle du Cirque d'Hiver, au boulevard des Filles-du-Calvaire. Louis Veuillot lui a adressé à ce sujet, dans son pieux journal, une mercuriale d'une virulence qui dépasse souvent la mesure. Nous en extrayons le portrait suivant, qui est relativement modéré :

« M. Loyson ne ressemble pas à l'Apollon du Belvédère. La redingote marron ne lui va pas ; le froc l'avantageait. Nous pensons qu'à la tombée de la nuit, quelquefois, pour soutenir son prestige, il remet la vieille toge du prophète Élie. Le fondateur du loysonnisme est gras, corpulent, ventripotent ; il s'enfle dans la partie moyenne, au bas du dos. D'ailleurs bien portant et rasé de frais. Heureux carmes qui ne se font la barbe que le dimanche ! Mais les dames ! On a l'incommodité d'être homme du monde. La tonsure est parfaite, les cheveux n'ont pas repoussé.

« M. Loyson paraîtra au Ciel avec une tonsure fraîche. Dieu le reconnaîtra. Il est moine encore par le galbe.

N'étant plus moine cependant (la photographie le prouve), il a pris la tournure aisée d'un professeur de dogme à la Faculté protestante de Genève.

« L'œil, emboîté ou plutôt enterré, taupin, gras, sans lumière, semble bien ne pas ruminer grand'chose d'espagnol; la lèvre empêtrée a manifestement besoin de beaucoup de mots pour déficeler une idée. Cet œil et cette bouche donnent à croire que rien n'est sorti du couvent. L'aspect général n'est pas vainqueur. Quoi! c'est là Pâris! »

Les Serpents conspirateurs. — Nous trouvons dans la remarquable étude que M. Maxime Du Camp vient de publier sur l'*Attentat Fieschi* une bien curieuse anecdote, qui constitue un document des plus piquants pour l'histoire des conspirations politiques. Il s'agit, en effet, d'une des nombreuses tentatives d'assassinat qui furent dirigées contre le roi Louis-Philippe :

« Vers 1844, une caisse fut expédiée aux Tuileries par une maison de roulage; elle portait cette inscription, minutieusement explicative : *Pour le roi seul, pour être ouverte par lui.* SECRET D'ÉTAT. Cela ne parut pas net, et la caisse fut envoyée à la préfecture de police, où l'on s'imagina qu'elle contenait une machine infernale. Gabriel Delessert ne voulut laisser à nul autre le soin de l'ouvrir : malgré le danger auquel il croyait s'exposer, il fit sauter les planches du couvercle à l'aide d'un ci-

seau et d'un marteau. La caisse renfermait quatre serpents à sonnettes roulés dans des couvertures et fort heureusement engourdis par le froid. Ils furent adressés au Jardin des Plantes, où ils figurèrent longtemps avec cette mention : *Donnés par M. Gabriel Delessert, préfet de police.* La caisse, venue de l'Amérique du Sud, était arrivée à Bordeaux et avait été acheminée sur Paris. C'est là tout ce qu'on put apprendre de cette mystérieuse histoire. »

La Fille Élisa. — Le roman que M. Edmond de Goncourt vient de publier sous ce titre extra-grivois fait autant parler de lui que *l'Assommoir* de M. Zola et provoque les mêmes réflexions. Nous sommes en ce moment dans une veine mauvaise de littérature spéciale, qui tend à nous faire connaître de trop près les lieux les plus répugnants et les plus sales des bas-fonds de la société parisienne. Nous avions déjà eu *Marthe, histoire d'une fille*, par M. Huysmans, livre auquel la police a fait assez mauvais accueil, puisqu'il a été interdit en France. *Élisa*, histoire d'une autre fille, tient aujourd'hui le haut du pavé et jouit d'un grand succès de curiosité et de vente. C'est absolument la même chose quant au fond de l'ouvrage ; mais, cette fois, le public peut acheter la chose partout et s'en délecter à loisir.

Un point assez curieux à signaler au sujet des deux livres à scandale de MM. Zola et E. de Goncourt, c'est

que leurs auteurs ont éprouvé le besoin de prendre, par avance, leurs précautions à l'endroit de leurs lecteurs. Tous deux se sont évertués, dans des préfaces très-étudiées, à se faire les plus saints du monde, et, M. Zola ayant écrit que *l'Assommoir* était « le plus chaste de ses livres », M. de Goncourt a renchéri bien vite d'un adjectif en plus, en déclarant que *la Fille Élisa* était à la fois « austère et chaste... »! N'en croyez pas un traître mot, lecteur!... Les deux livres de ces hommes de talent — car ils en ont tous deux, et beaucoup même — ne sont ni austères ni chastes. Lisez-les si vous avez cinquante ans, mais ne les laissez point lire à vos femmes, quelque âge qu'elles puissent avoir!..

Lettre inédite de J. de Goncourt. — Dans la préface de *la Fille Élisa,* M. Edmond de Goncourt a évoqué le souvenir de son regretté frère Jules. Nous trouvons dans nos autographes une lettre de cet écrivain distingué, sitôt disparu, et nous la reproduisons, d'abord à titre de curiosité, et aussi parce qu'en une de ses lignes il est précisément question d'une *belle Élisa*, histoire scabreuse qui est peut-être le point de départ du roman actuel. Quant à la lettre de Jules de Goncourt, c'est une épître du genre « cocasse », écrite par un jeune rapin [1] à un autre rapin, et dans un style

1. M. Jules de Goncourt a été à la fois peintre, graveur et écrivain.

d'atelier auquel nous conservons textuellement toute sa crudité et sa spéciale saveur :

A M. Pouthier, peintre, à Paris.

Rome, dite la ville éternelle, le 27 février (sans autre date).

Cher ami,

Mets ça avec ton autographe de Robespierre !

J'ai longtemps parcouru la patrie des arts, et n'ai vu de toutes parts que des croûtes célèbres, exécutées par des idiots de ton métier. — Ici, permets que je m'épanche et que j'ouvre la parenthèse de l'affection. Il paraît que tu es fort inquiet de nous, à ce que m'écrit Rose, qui m'a envoyé ici une lettre de toi que je n'ai pas reçue. Il suffit que je sache que tu n'oublies pas la rue Saint-Georges pour que je t'invite à dîner le jour de notre arrivée. Il y aura de la crème au chocolat. — Serons-nous bêtes, mon Dieu ! Je ramasse sur les routes des calembours par à peu près à hébéter Siraudin ! Ah ! que de *négresses nous culbuterons !* — Je mets la main à la plume pour te dire qu'il n'y a pas une *négresse* dans ce sale pays : les négresses sont *blanches* et *sucrées*. Sais-tu ce qu'est leur bourgogne ? une saleté jaune qu'on nomme *orviete*, et qui est tout bonnement du cidre dans lequel ils font mariner de la cassonade. — Le voyage d'Italie, vois-tu, est le purgatoire de la soif et des amis du bleu. — Le clair de lune a beau être le soleil des mines, une ou plutôt deux bouteilles de vin sont le meilleur des clairs de lune. — Enfin, si tu vois M. Maire, dis-lui qu'il me fasse monter de sa cave quelques odalisques pour le mois de mai.

A propos, tu sais que l'Italie est une bonne blague ? — Les tabatières ont des portraits de Déjazet à Parme. Les Romaines s'habillent en marchandes d'oranges du bal de l'Opéra. Raphaël

n'est qu'un plagiaire d'Ingres. Les aqueducs ne vont pas à la cheville du viaduc de Barentin. Le Forum valserait dans le Champ de Mars. Les Italiens parlent français comme des marchands de contre-marques. Les théâtres sont éclairés avec des réverbères. Il n'y a guère plus de mendiants que de fonctionnaires en France.

Les femmes bien ont des crinolines. Il y a presque autant de peintres français qu'à Fontainebleau. Les brigands ne travaillent plus. Tous les antiques sont de Canova, — et il n'y a rien de beau au monde comme la vue de Paris du haut de Montmartre, — une chose que les Parisiens ne vont pas voir assez souvent, et que les Anglais n'iront jamais voir.

Savais-tu qu'il n'y a plus un Pérugin, plus un Titien, plus un Véronèse par ici? Ils ont tous été achetés en secret par des Anglais, et remplacés par des copies signées en secret aussi d'Abel de Pujol. Il n'y a pas du tout de débris romains à Rome. Du palais des Césars il reste une très-belle vue. La prison Mamertine est un palais du XVIIIe siècle, et puis il y a trois ou quatre bouts de temple imités en liége. Du reste, c'est très-bien fait. — Tu sais aussi que le Colisée est, depuis 1801, complétement rebâti d'après les plans retrouvés dans le tombeau de Vitruve. — Saint-Pierre est tout bonnement une réduction du dôme des Invalides, et la colonne Trajane est une ignoble contrefaçon de la colonne Vendôme. Il y a même un escalier dedans et un gardien qui a un nez d'argent.

Mon petit, il n'y a qu'une ville : c'est Venise. Figure-toi un *canaletto* qui va sur l'eau! Le palais ducal, en marbre rose, est beau comme un conte des *Mille et un Jours*. — Mais je rapporte des photographies ; elles t'en diront plus qu'une tirade, fût-elle longue comme ton Saint-Félix!

Les oreilles t'ont-elles tinté avant-hier dimanche? Nous dînions à l'Académie de France ; nous avons été parler dans le fumoir des espérances de la peinture crétinisées par le prix de Rome. Un de tes copins de chez Drolling, Maillot, je crois,

nous a parlé de toi comme du plus aimable blagueur qui fût... « Et qui soit! » avons-nous répondu en chœur. — Je n'ai pas besoin de te dire que là ils sont tous en enfance; ils croient au père Picot; ils croient que David n'est pas mort, et qu'il creuse, qu'il creuse avec cinq cents nègres, pour déboucher dans une exposition! — J'ai respecté l'illusion de ces jeunes gens naïfs, mais trop crédules.

Nous en avons t'y vu! Mon Dieu! nous en avons t'y vu, des hommes, des femmes, des maisons, des palais, des champs, des rivières et des tableaux, surtout des tableaux. A Florence, il y a trois lieues carrées de peintures! — Nous avons rudement pioché les fresques, va; nous avons prêté une idée à chacun des imbéciles qui ont fait des bonshommes sur des murs. Ç'a été dur!

Ah! j'ai vu un carnaval italien! Ça ressemble au nôtre comme Guignol à Deburau! Dix mille dominos masqués dans les rues, qui font: « Hou! hou! » et qui donnent des coups de cravache sur les chapeaux. Ils ne parlent jamais; ils font toujours: « Hou! hou! » A deux heures du matin, ils se couchent, ils font: « Hou! hou! » et puis ils dorment. Ça dure quinze jours! — Et c'est vertueux, mon cher! M. Prudhomme en Turc promène sa fille en bergère avec un petit panier d'oranges. De mémoire de masque, jamais la vertu d'une femme n'a été ébréchée, ni une épaule violée. Ils jouent au carnaval comme les enfants à la dînette. Et les bals masqués! — J'y ai traîné Edmond avec un désir de fou de leur faire des quêtes de mots; je leur ai parlé ma langue, je leur ai écorché la leur; j'ai été bête à dérider un pompier; je n'ai pu *ramicher* qu'une demi-douzaine de bouts de conversation. — Pourtant j'ai eu une aventure. Ah! mais l'honneur d'une femme masquée intime amie de lady Normanby! — Récit réservé pour la poire et le fromage. Il y a aussi la *belle Elisa* à Venise. — Récit également réservé.

Et toi, qu'est-ce que tu deviens? As-tu seulement une mé-

daille en cuir bouilli? es-tu couvert de commandes? Le *tournoi* du moyen âge est-il toujours la Providence? Ton propriétaire a-t-il confiance dans ton avenir?

Ah! mon cher, — sans blague, — l'Italie est drôle; mais décidément on voyage pour être revenu. C'est à peu près comme le plus beau jour d'un amour, qui est celui où on le quitte. Oh! Paris! mes pantoufles! ma vieille gouvernante! ma table! ma grande table en bois blanc! des causeries à ventre déboutonné! les fous rires d'écoliers! les superlatives bêtises! — Ah! le ruisseau de la rue Saint-Georges!

Mais il faut que je m'amuse encore deux mois. Je prends donc mon plaisir en patience. Edmond va très-bien, moi aussi. Et toi?

Écris-nous une grande longue lettre. Comment va tout le monde que nous connaissons? — Écris-nous tout de suite. Voici notre adresse à Rome :

Poste restante. — Etats Romains.

Je t'embrasse.

Ton JULES DE GONCOURT.

PETITE GAZETTE. — M. Gustave Worms, l'artiste si distingué du Gymnase, vient d'être réengagé, avec promesse du sociétariat, pour une époque très-prochaine, à la Comédie française, où ses premiers débuts datent déjà du 24 février 1858, dans Valère de *Tartuffe*.

— Le théâtre de la Reine, à Edimbourg, a été entièrement détruit par un incendie dans la nuit du 3 au 4 avril. Il datait de deux années seulement, et avait été édifié par M. Henry Lévy sur les ruines d'une salle déjà détruite de la même façon.

— Voici les principaux décès à signaler pendant la dernière quinzaine : — Le prince Antoine Bonaparte, quatrième fils de Lucien, ancien membre de l'Assemblée législative

n 1849, âgé de cinquante et un ans. — Le peintre belge Jean-Baptiste Madou, à quatre-vingt-trois ans. — Le pasteur Hugues, à Anduze (Gard), auteur d'ouvrages remarquables sur le protestantisme. — Joseph Gal, fils unique de M. Louis Gal, administrateur de la *Liberté*. Élève de Victor Massé au Conservatoire. Il rédigeait les soirées théâtrales, à la *Liberté*, sous le pseudonyme de Yousouf. Il allait avoir vingt ans. — Louis-Isidore-Eugène Lemoigne, dit Moreau, auteur dramatique, et l'un des collaborateurs du fameux drame *le Courrier de Lyon*. Il avait soixante et onze ans. — Walter Bagehot, rédacteur en chef du journal financier l'*Economist*, à Londres, et examinateur en économie politique à l'Université de cette ville. — Le peintre Léon Belly, connu pour sa spécialité dans les reproductions de scènes et vues d'Orient. Il avait cinquante ans. — Le général Adrien-Arthur Foy, fils aîné du célèbre général-orateur de la Restauration. Il avait été représentant du peuple en 1848 et était âgé de quatre-vingt-quatre ans. — Henri Filliat, secrétaire de l'administration du journal *le Siècle*, âgé de soixante ans. — Le lieutenant-colonel Gustave de Lochner, mort à l'âge de cinquante-trois ans. C'est lui qui conserva, par son audacieuse initiative, le fort du Mont-Valérien au gouvernement de Versailles, lors de l'insurrection du 18 mars 1871.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 8 — 30 avril 1877

SOMMAIRE.

Conférences du P. Hyacinthe. — C'en est fait, l'ex-père Hyacinthe a parlé et il parlera encore! Un auditoire de quatre mille personnes l'a écouté, deux fois déjà, avec autant d'attention et de respect que s'il eût encore été dans la chaire de Notre-Dame. A peine un pauvre detit sifflet, bien vite réprimé, s'est-il fait entendre.

Les appréciations des journaux publiées au lende-

main de la première séance (15 avril) ont été assez curieuses et pour la plupart inattendues, en ce sens que ce sont les feuilles les plus avancées, et sur l'indulgence desquelles M. Loyson devait plus spécialement compter, qui se sont précisément montrées les plus sévères. L'article le plus remarqué à ce sujet a été celui de notre confrère Sarcey dans le *XIXe Siècle*. Il y exécute littéralement l'orateur du Cirque, — car c'est au Cirque d'hiver que la chose s'est passée, — et démolit même, point par point, tout le laborieux échafaudage de son premier discours, lequel avait pour sujet *le respect dû à la vérité*.

A la sortie du Cirque, nous avons entendu bien des appréciations diverses, qui toutes avaient leur valeur. Il n'est point de critique qui sache critiquer aussi justement et nettement qu'un public aggloméré, parce qu'en général il n'a pas de parti pris. Ayant écouté M. Hyacinthe en silence, ce grand public s'est rattrapé ensuite en détail par des saillies souvent heureuses.

« Le P. Hyacinthe est bien mort ! s'est écrié quelqu'un, et l'orateur Loyson n'est pas encore né. » Ce qui revenait à dire qu'il n'avait point encore trouvé, dans sa nouvelle incarnation, d'originalité bien précise.

« Ce qui me gâte son sermon, a dit un autre qui se rappelait encore le caractère religieux que le père avait si facilement dépouillé, c'est que je sais qu'à la porte sa femme et son moutard l'attendent ! »

Pour nous, nous croyons résumer l'opinion générale en un seul mot : M. Hyacinthe Loyson a surtout obtenu un succès de « curiosité ».

« Le père Loyson, a écrit avec justesse Albert Millaud à la suite de la deuxième conférence (22 avril), qui avait pour sujet *La famille*, le père Loyson continue à faire florès. Le diable se faisant ermite ne provoquerait l'attention de personne, mais un ermite se changeant en diable, voilà la recette assurée!... »

NOUVELLES DE L'ACADÉMIE. — La docte assemblée fait beaucoup parler d'elle en ce moment. Et d'abord elle va enfin publier, chez Didot, la septième édition de son fameux *Dictionnaire*, dont la sixième remonte déjà à 1835. C'est en 1638 que fut commencé ce consciencieux ouvrage, et Dieu sait à combien de plaisantes épigrammes a donné lieu, depuis ce temps, la lenteur apportée par l'Académie à sa laborieuse confection! Il y a plus de deux cents ans déjà que Boisrobert a dit dans l'une de ses épîtres :

Depuis dix ans dessus l'*F* on travaille,
Et le destin m'auroit fort obligé
S'il m'avoit dit : « Tu vivras jusqu'au *G* !... »

En même temps que l'Académie décidait la publication définitive de cette septième édition, elle enregistrait, dans l'ordre de leur réception, les lettres des trois candidats

au fauteuil devenu vacant par la mort de M. Autran. Ce sont MM. Leconte de Lisle (21 mars), Victorien Sardou (28 mars), et enfin le duc d'Audiffret-Pasquier (17 avril), qui a longtemps hésité, et qui ne s'est sans doute présenté en fin de compte qu'avec la certitude de la majorité des voix.

Quelques jours plus tard, c'est-à-dire presque hier, l'Académie était mise en demeure par M. Émile Ollivier d'avoir à procéder à sa réception, cérémonie dont l'ancien ministre brûle d'être le héros depuis l'année 1870! C'est, en effet, le 7 avril de cette dernière année que M. Ollivier fut élu en remplacement de Lamartine, et un peu à la place de Jules Janin, dont le tour était venu. On se souvient encore qu'en 1874 l'Académie avait décidé que M. Ollivier serait enfin reçu au mois de février. Le 26, il fut appelé à lire son discours devant la commission spéciale, qui ne l'admit qu'à la condition que son auteur en supprimerait divers passages où l'on pouvait craindre qu'un éloge trop accentué de l'empire et de l'empereur ne donnât lieu à quelque scandale en séance publique. M. Ollivier s'étant refusé à faire ces suppressions, sa réception fut indéfiniment ajournée, sur la seule déclaration de l'Académie décidant que le titulaire serait dispensé du discours, mais considéré néanmoins comme « reçu », c'est-à-dire qu'il serait convoqué aux séances.

Aujourd'hui M. Ollivier, supposant que beaucoup de

querelles sont éteintes ou de haines apaisées, veut absolument que sa réception publique ait lieu. La question, posée ces jours-ci devant l'Académie, n'a donné lie qu'à une courte discussion, qui a été terminée par une fin absolue de *non-recevoir*, c'est le cas, ou jamais, de le dire.

Pour nous, nous n'admettons guère cette décision comme bien conforme à la logique des choses. L'Académie a élu M. Ollivier dans une heure d'enivrement politique; elle doit mener l'aventure jusqu'au bout, quoi qu'il puisse arriver, et fixer le jour où M. Ollivier sera enfin admis à louer son poétique prédécesseur, lequel se trouve, par le fait, privé depuis trop longtemps du dernier honneur qui puisse encore être rendu à son illustre mémoire. Cette décision mettrait fin à une situation anormale, et serait sans doute approuvée même par beaucoup de gens qui n'ont pas une bien vive sympathie pour l'ancien garde des sceaux du premier et dernier cabinet libéral de l'empire.

DUMAS PÈRE CANDIDAT POLITIQUE. — Se souvient-on qu'Alexandre Dumas père tenta de se faire nommer représentant du peuple en 1848? Nous avons sous les yeux la rarissime et curieuse profession de foi qu'il publia à ce propos. C'est un document introuvable aujourd'hui, et que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici :

AUX TRAVAILLEURS.

« Je me porte candidat à la députation, je demande vos voix; voici mes titres :

« Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans, à dix heures par jour, soit soixante-treize mille heures. Pendant ces vingt ans, j'ai composé quatre cents volumes et trente-cinq drames.

« Les quatre cents volumes, tirés à quatre mille et vendus à 5 francs l'un, soit 11,853,600 francs, ont produit :

	fr.		fr.
Aux compositeurs	264,000	Aux commissionnaires.	1,600,000
Aux pressiers . .	528,000	Aux messageries.	100,000
Aux papetiers. .	683,600	Aux cabinets littéraires. . . .	4,580,000
Aux brocheuses.	120,000	Aux dessinateurs	28,000
Aux libraires. . .	2,400,000		
Aux courtiers. . .	1,600,000		

« En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année trois cents journées de travail, mes livres ont donné pendant vingt ans le salaire à six cent quatre-vingt-douze personnes.

« Les trente-cinq drames, joués cent fois chacun, l'un dans l'autre, soit 6,360,000 francs, ont produit :

	fr.		fr.
Aux directeurs. .	1,400,000	Aux cantonniers.	60,000
Aux acteurs. . .	1,250,000	Aux musiciens. .	157,000
Aux décorateurs.	210,000	Aux pauvres (droits des hospices).	630,000
Aux costumiers.	149,000	Aux afficheurs . .	80,000
Aux propriétaires des salles. . .	700,000		

	fr.		fr.
Aux comparses. .	350,000	Aux balayeurs. .	10,000
Aux gardes et pompiers . . .	70,000	Aux assureurs. .	60,000
Aux marchands de bois . . .	70,000	Aux contrôleurs et employés. .	140,000
Aux tailleurs. . .	50,000	Aux machinistes.	180,000
Aux marchands d'huile	525,000	Aux coiffeurs et coiffeuses . . .	93,000

« Mes drames ont fait vivre, à Paris, pendant dix ans. . . . . 347 personnes.

« En triplant le chiffre, pour toute la province. . . . . 1,041 —

« Ajoutez les ouvreuses, chefs de claque, fiacres . . . . 70 —

Total. . . . . 1,458 personnes.

« Drames et livres, en moyenne, ont donc soldé le travail de deux mille cent soixante personnes.

« Ne sont point compris là dedans les contrefacteurs belges et les traducteurs étrangers.

« Alexandre Dumas. »

(Imprimerie de Crété, à Corbeil.)

A quels chiffres irions-nous, grand Dieu ! s'il fallait ajouter à cette nomenclature d'autres calculs du même genre pour les œuvres du fécond romancier et dramaturge, représentées ou publiées de 1848 à 1870?...

Lettre inédite de Bazaine. — La lettre que nous donnons ci-après a besoin de quelques explications. Nous étions à Aix-les-Bains, en 1871, pendant la Commune, lorsque M. le colonel Villette, l'aide de camp et l'ami de l'ex-maréchal Bazaine, se présenta chez le percepteur de l'endroit, notre ami Vesco, fils de l'ancien général de ce nom. Nous assistâmes donc à la petite scène suivante qui se passa devant nous dans le cabinet du percepteur.

M. Villette, muni d'un certificat de vie et des titres nécessaires pour toucher les traitements de maréchal et de grand-croix de Bazaine, pria le percepteur de lui payer les arrérages échus de ces traitements. Après l'inspection des pièces, qui étaient régulières, M. Vesco allait passer outre au payement, lorsqu'il fut pris d'un scrupule très-explicable en présence de la situation du maréchal, devenue si fausse depuis la capitulation de Metz. Bazaine, en effet, n'avait pas encore osé rentrer en France depuis la fin de la guerre, et l'opinion publique semblait réclamer déjà sa mise en accusation. M. Vesco déclara donc au colonel qu'il ne pouvait prendre sur lui d'effectuer le payement réclamé. Le colonel insiste, le percepteur persiste et finit par proposer un moyen terme. Ils prendront tous deux le chemin de fer et se rendront à Chambéry, à la trésorerie générale, où le cas sera soumis à M. de Bonardi, trésorier-payeur, qui décidera en dernier ressort.

Le trésorier général crut devoir opposer le même refus au colonel Villette, et il parla d'en référer au ministre des finances, ce que le colonel s'empressa d'accepter. Le ministre, après avoir consulté le chef du pouvoir exécutif, déclara à son tour qu'en l'état des choses, tant que le maréchal résiderait hors de France, le payement de ses grades ne pourrait avoir lieu ; il ajoutait que ce payement devrait être refusé au maréchal lui-même, s'il se présentait de sa personne, attendu que le fait ne constituerait pas sa réintégration de domicile en France.

C'est alors que le maréchal Bazaine écrivit au général X... la lettre suivante, qui contient de bien curieux passages sur lesquels nous n'avons pas besoin d'insister. Quant à la dernière phrase de la lettre, nous voulons supposer qu'elle est purement ironique :

Frégny-la-Tour (Suisse), 22 mai 1871.

Mon cher général,

J'ai de nouveau recours à votre obligeance pour vous prier de faire répondre à ma lettre au ministre dans laquelle je lui signale le refus du trésorier général de la Savoie d'acquitter les mandats de l'intendance ordonnancés d'après ses instructions. Voici les expressions employées par M. de Bonardi, payeur général, dans une note transmise à mon aide de camp :

« J'ai reçu du ministère des finances l'ordre de surseoir à tout payement du traitement du maréchal... Il serait possible que le maréchal se présentât lui-même pour toucher le second man-

dat : je crois devoir vous faire connaître que la présence du maréchal ne pourrait pas lever cet obstacle, et que je serais absolument incompétent pour trancher les difficultés de la situation... »

Je n'y comprends donc rien, et vous seriez bien obligeant de m'éclairer. Dépouillé de tout ce que nous avions à Paris, je n'ai aucune ressource pour maintenir ma famille convenablement, puisque ce qu'elle possédait au Mexique a été confisqué par les juaristes. Ma situation est donc peu brillante, surtout si, de son côté, le gouvernement de mon pays me conteste ce qui est dû à mes longs services. J'ignore, d'ailleurs, sous quel prétexte, car vous savez bien que toute ma carrière a été en dehors de la politique, qu'elle a été purement militaire et loin de mon pays.

J'ai grande envie de demander à aller en Turquie servir le grand Turc en remplacement d'Omer-Pacha !...

Croyez, mon cher général, à mes sentiments bien affectueux.

Maréchal BAZAINE.

THÉATRES. — *Massenet et le Roi de Lahore.* — Voici, à propos de ce bel ouvrage, que vient de représenter l'Opéra (27 avril), quelques détails sur son jeune et brillant auteur :

« Jules-Émile-Frédéric Massenet est né à Montaud (Loire) le 12 mai 1842. Il est le onzième enfant d'Alexis-Nicolas Massenet, fabricant de faux, et d'Éléonore-Adélaïde Roger de Marancour, sa légitime épouse. Il descend donc, par sa mère, d'une bonne famille de petite noblesse. Sans fortune, Massenet a travaillé, et il

est arrivé par sa persévérance autant que par son talent ; il a obtenu au Conservatoire tout ce qu'on y peut obtenir, c'est-à-dire les quatre premiers prix de piano, de composition, de fugue, et enfin le prix de Rome. Cela ne l'a guère enrichi d'abord, et Massenet a dû longtemps courir le monde et le cachet avant de pouvoir se faire entendre. C'est seulement le 24 février 1866 que sa première œuvre, *Pompéia*, sorte de symphonie historique, fut exécutée publiquement à la salle du casino Cadet. En 1869, il donne son premier ouvrage dramatique, *la Grand'Tante*, opéra-comique en un acte ; ensuite il attend que la guerre soit finie, et reparaît au théâtre avec une œuvre de plus grand souffle, *Don César de Bazan*. Laissons de côté *Marie-Magdeleine*, *Éva*, *les Érynnies* et je ne sais combien de morceaux symphoniques de divers genres pour piano ou pour orchestre : le catalogue en serait trop long à dresser ici. D'ailleurs, c'est surtout du compositeur dramatique que nous avons à nous occuper aujourd'hui, et nous croyons qu'à ce point de vue les deux premiers opéras de M. Massenet ne doivent plus guère compter ni pour le public ni pour lui. Sa réputation au théâtre — et ce n'est pas là un mince éloge — datera désormais du *Roi de Lahore*.

Le Bravo, *les Cloches de Corneville*. — Le nouvel opéra qui vient d'être représenté au Théâtre-Lyrique

sous le titre du *Bravo* a pour auteur M. Blavet, rédacteur en chef du *Gaulois*, et pour musicien M. Salvayre, prix de Rome de 1872. Le livret est un peu complexe, mais en revanche la musique est originale, et, ce qui est plus rare, personnelle. M. Salvayre est donc un « jeune », comme Massenet. En même temps, et presque le même soir, un autre jeune encore, M. Planquette, triomphait aux Folies-Dramatiques avec une opérette qui a pour titre singulier *les Cloches de Corneville*. Encore un prix de Rome, s'il vous plaît, ce qui fait trois dans la même quinzaine. Qu'on crie donc un peu moins haut à l'exclusivisme des directeurs!...

Mauprat. — La reprise de *Mauprat*, drame en cin actes et six tableaux, de Mme Sand (Odéon, 23 avril), donne lieu à des renseignements et à des rapprochements assez curieux, surtout en ce qui concerne l'interprétation de la pièce.

Le célèbre roman de *Mauprat* date de 1836 : c'est l'un des plus connus et des meilleurs de Mme Sand. C'est en 1853 que, sur le conseil de l'acteur Bocage, elle se décida à tirer un drame de ce roman; elle reçut même, à cette occasion, les conseils du célèbre acteur. La pièce fut représentée avec un grand succès le 28 novembre 1853.

Voici la distribution des rôles à cette époque, rapprochée de celle d'aujourd'hui :

PERSONNAGES.	1853	1877
Le chevalier Hubert	Ferville	Dalis
Bernard de Mauprat	Brésil	Marais
Léonard de Mauprat	Rey	Regnier
M. de la Marche	Harville	Valbel
Jean le Tors	Talbot	Gil Naza
M. Aubert	Saint-Léon	Monval
Patience	Barré	Montbars
Marcasse	Fleuret	Tallien
Tourny	Saint-Germain	Touzé
Antoine de Mauprat	Saint-Marc	Sicard
Laurent de Mauprat	Daunay	Monnerot
Louis de Mauprat	Fréville	Fréville
Pierre de Mauprat	Ernest	Ernest
Gaucher de Mauprat	Douin	Frion
Le lieutenant criminel	Brécourt	Gibert
Saint-Jean	Étienne	Ernest
Edmée	Mmes Fernand	Antonine
Mlle Leblanc	Antheaume	Crosnier.

Il est curieux de rechercher, à cette distance de vingt-quatre années, ce que sont devenus les premiers interprètes de la pièce. Son illustre auteur est, comme chacun sait, morte l'an dernier; les deux codirecteurs du théâtre de l'Odéon en 1853, MM. Alph. Royer et Gustave Vaëz, sont également décédés; Brésil ne joue plus guère le drame, où il eut cependant quelques beaux succès; mais il s'est mis à en composer pour son propre compte et presque toujours en collaboration; le vieux Ferville, l'ex-célèbre colonel du Gymnase, est mort; Harville a épousé la fille de Brindeau, et il court les théâtres de la province; Talbot et Barré sont actuellement sociétaires de la Comédie française; Saint-Léon

est mort; mort aussi Fleuret, qui était un si étrange et si vivant Marcasse; Saint-Germain est maintenant au Gymnase, où il joue avec un énorme succès le précepteur fantaisiste de *Bébé;* Georges Rey, qui a été jadis au Théâtre-Français, joue un peu partout, soit en province, soit à Paris, sur les petits théâtres; Fréville et Ernest appartiennent encore à la troupe de l'Odéon.

Quant à la principale interprète, Mlle Fernand, qui jouait si dramatiquement et avec tant de passion le rôle d'Edmée, la pauvre jeune et belle artiste est morte prématurément en 1855, au moment même où lui venait la renommée. Elle était fille d'un médecin espagnol, Francisco Hernandez, attaché à la cour de Ferdinand VII d'Espagne, et qui fut obligé de se réfugier en France à la suite des événements de 1823. Elle reçut une excellente éducation, et ne prit la carrière du théâtre qu'un peu malgré sa famille. Après sa création d'Edmée, Mme Sand lui écrivit une fort élogieuse lettre, qui est peu connue et dont nous mettons le principal passage sous les yeux du lecteur :

Ma chère enfant, certes, je suis très-contente de vous, et vous êtes une Edmée pleine de noblesse et de sensibilité; vous avez chaque soir un succès bien mérité et bien sympathique. Vous avez donc un très-bel avenir à poursuivre et une place importante à prendre dans le drame moderne. Vous êtes un type particulier, et vous avez à le développer d'une manière brillante. A mesure que vous le compléterez, on fera pour vous

des rôles originaux, comme on l'a fait pour tous les artistes originaux...

Mille amitiés de cœur à vous et à la famille.

GEORGE SAND.

Un dernier petit rôle, celui de Laurent de Mauprat, était rempli par un M. Daunay, qui depuis a fait parler de lui ailleurs qu'au théâtre. Il est devenu, en effet, l'un des meilleurs chroniqueurs du *Figaro* sous divers pseudonymes : *A. Duplessy*, *A. d'Aunay*, etc. Il est aujourd'hui l'un des reporters en chef de la *Liberté*, et il se nomme en réalité Alfred Descudie.

NÉCROLOGIE. — *Jeanron.* — Ce n'est pas comme peintre que M. Jeanron, qui vient de mourir, a bien mérité de ses contemporains : c'est surtout comme directeur des beaux-arts en 1848. Ses relations avec le parti républicain lui valurent, au lendemain de février, cette haute situation dans les arts, et il y déploya une activité vraiment dévorante.

C'est lui qui organisa l'exposition libre des Tuileries, en 1848; il créa le Musée du Luxembourg, obtint 2 millions pour restaurer le Louvre et la galerie d'Apollon, fit achever plusieurs salons et classer les tableaux de notre Musée national par ordre d'écoles. Il ouvrit en outre le Musée égyptien, organisa la calchographie, et fit enfin plusieurs voyages en France dans le but d'inspecter les musées de province et de les améliorer.

Il se nommait de son vrai nom Jeauron (Philippe-Auguste), et il l'avait modifié pour en rendre la prononciation plus euphonique. Né à Boulogne-sur-Mer le 11 mai 1808, il fut véritablement le fils de ses œuvres, car son père, Nicolas Jeauron, était simple cordonnier. Nous lisons dans les journaux que ce peintre estimable a été promu officier de la Légion d'honneur en 1863. C'est là une erreur : il a été nommé chevalier de cet ordre, le 14 novembre 1855, à l'issue de l'Exposition universelle de cette année-là ; mais il n'a jamais été élevé au grade supérieur.

VARIA. — *Le Mémoire de Billoir.* — Billoir, qui vient d'être exécuté il y a quelques jours, avait, à l'appui de son recours en grâce, adressé au président de la République un mémoire dans lequel il cherchait à écarter de son crime les circonstances aggravantes qui avaient pu déterminer sa condamnation à la peine capitale. Le verdict du jury s'était nécessairement appuyé sur les allégations du docteur Bergeron, appelé à donner son avis dans cette affaire, et Billoir s'attachait surtout à les discuter.

Nous nous garderons bien de répéter certains détails écœurants, que le lecteur trouvera dans nombre de journaux, pour peu qu'il en ait d'envie ; mais un passage nous a frappé dans ce mémoire, et nous le reproduisons ici parce qu'il nous a paru mériter ré-

flexion. Il est relatif à la grande influence des déclarations médicales sur le sort des accusés :

« Mais aussi, s'écrie Billoir, comment investir un homme, un homme seul, de fonctions aussi redoutables, d'une responsabilité aussi grande ? L'infaillibilité humaine n'existe pas : il peut se tromper, il est sujet à l'erreur ; je frémis d'horreur et d'épouvante en pensant aux erreurs judiciaires qui ont pu se produire à la suite de rapports faits dans les mêmes conditions que celui de M. le docteur !

« En lui donnant ce pouvoir, vous lui avez donné le libre arbitre de disposer de la vie ou de la mort d'un homme. Il dispose d'un pouvoir souverain ; ce n'est plus un homme, vous l'avez divinisé : c'est un Dieu !...

« Permettez-moi une réflexion : pourquoi ne pas instituer une commission composée de quatre ou cinq membres, pris parmi les plus compétents ? Lorsqu'il s'agit d'affaires aussi graves, on ne saurait prendre trop de précautions. De cette commission il en sortirait la lumière, la vérité, ou du moins les erreurs seraient moins fréquentes, moins nombreuses. »

Un Journal en Chine.— Celui-là existe depuis quelque huit cents ans, et il nous a paru aussi curieux à mentionner pour sa rare longévité que pour l'originalité de sa rédaction. C'est la *Gazette de Pékin, annoncier de la métropole et de la cour*, qui se tire à 20,000 exemplaires

en trois éditions : l'une manuscrite, l'autre écrite sur cire, et la troisième imprimée. C'est comme un office de correspondance établi entre le souverain et ses fonctionnaires. Ceux qui désirent des congés y exposent leurs motifs, raisons de convenance et surtout de santé, avec tous les détails à l'appui ; et le souverain, qui apprend ainsi que son fidèle sujet se trouve dans l'impossibilité de remplir convenablement son emploi, n'a plus qu'à lui accorder le congé désiré.

Encore le mot de Cambronne. — Notre collaborateur M. Martin nous adresse la communication suivante :

« Un petit *erratum*, je vous prie, aux récentes observations de la *Gazette anecdotique* concernant le fameux mot de Cambronne. Une bonne vieille dame de mes amies, habitant depuis longtemps Nantes, où vivait aussi le général, avait, pendant bien des années, caressé le projet d'interroger Cambronne lui-même sur ce point délicat. Mais tant qu'elle fut jeune, et lui pas trop vieux, un sentiment de pudeur l'avait retenue. Enfin, arrivée à cet âge où la ligne qui sépare les sexes s'efface, elle prit son courage à deux mains, et un certain jour, ou plutôt un certain soir (dans la pénombre), elle se risqua à poser au vénérable guerrier la grande question : « Ce mot, cet énergique mot, l'avez-vous réellement prononcé, général ? — Eh ! Madame, que vous dirai-je ? J'ai passé l'âge de la forfanterie, et je voudrais être sincère ;

mais je ne suis vraiment plus sûr moi-même de ce que j'ai dit dans ce moment terrible. Représentez-vous donc la situation : des centaines de fusils braqués sur nous, un infernal vacarme qui dominait ces vociférations : « Rendez-vous, ou la mort ! » En toute conscience, Madame, je ne me rappelle plus nettement ce que j'ai répondu ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors celui de ces forcenés ennemis qui me menaçait de plus près me hurla ces mots : « Avale-la, c..... ! »

« Je savais enfin à quoi m'en tenir, ajouta d'un air malin la bonne vieille dame. »

Consultez les auteurs !... — Voici une bien curieuse anecdote éditée par le *Musée universel*, et qui doit avoir, plus que toute autre, droit de cité dans notre *Gazette* :

« Les séances du Dictionnaire, à l'Académie, sont certainement moins amusantes aujourd'hui qu'il y a trente ans, époque où les saillies et les anecdotes abondaient.

« On en était un jour à la lettre A. Il s'agissait de la préposition A ; pour en donner un exemple, on citait ces vers :

Épargnez votre sang, j'ose vous en prier ;
Sauvez-moi la douleur de l'entendre crier ;
Ne me préparez pas la douleur éternelle
De l'avoir vu répandre à la main paternelle.

« Malgré tout le respect dû à Racine, dont le nom

était invoqué, et qui décidément n'était plus « un polisson », M. Victor Hugo repoussait cette citation comme étant peu digne de l'auteur et du Dictionnaire de l'Académie française. Il faisait observer que *sauvez-moi la douleur* n'était pas suffisamment correct; il ajoutait que la répétition du mot *douleur*, d'un vers à l'autre, lui paraissait vicieuse. Il exposait ses griefs avec beaucoup de modération.

« M. Tissot, le vieux professeur de poésie latine, s'emporta; il insinua d'abord que c'était, de la part des jeunes immortels, une résolution arrêtée de s'attaquer à toutes les renommées; il rejeta le *sauvez-moi la douleur* sur les licences de la poésie ; quant au double mot *douleur*, il y voyait une admirable progression: d'abord, c'était la douleur d'une simple créature mortelle; bientôt, par la sublime imagination du poëte, cette souffrance se changeait en douleur éternelle.

« Vraiment, il parlait bien.

« M. Victor Hugo, peu frappé de cette boutade d'école, réfléchissait; tout à coup, il se prit à dire qu'il doutait que Racine eût écrit de pareils vers.

« On se récriait, lorsque Charles Nodier, avec cette malicieuse bienveillance qui lui était habituelle, ouvrit l'avis de puiser la citation dans l'auteur lui-même, au lieu de s'en rapporter à l'extrait du copiste.

« Racine, qui sommeillait sur un des rayons de la bibliothèque Mazarine, fut éveillé, secoué, et parut

en personne. Interrogé, il répondit par ces quatre vers :

Respectez votre sang, j'ose vous en prier,
Sauvez-moi *de l'horreur* de l'entendre crier ;
Ne me préparez pas la douleur éternelle
De l'avoir *fait* répandre à la main paternelle.

(*Phèdre*, acte IV, scène IV.)

« M. Tissot garda le silence ; M. Victor Hugo eut le bon goût de ne rien dire. »

Les Costumes de guerre du Musée d'artillerie. — Chacun a parlé de la création de cette instructive galerie, à laquelle M. le colonel Le Clerc, conservateur du Musée, travaillait si activement depuis plusieurs années. Un des costumes qui lui ont donné le plus de mal à retrouver fut, on ne le croira jamais, la dernière tenue de notre infanterie (courte jaquette, pantalon à la turque et jambières). Il n'en restait plus un seul modèle aux magasins ni aux ateliers spéciaux. — C'est ainsi que l'article paru dans un journal de l'an dernier cause souvent plus de recherches que les plus rares gazettes de Hollande.

Puisque le Musée d'artillerie a ses costumes de guerre, pourquoi la mode française n'aurait-elle pas, elle aussi, des galeries historiques ? Le coup d'œil serait piquant, et l'attraction serait certaine. Puis, quelle est la grande maison de confection moderne qui se refuserait à sou-

tenir le courant par le don gracieux de ses *créations* de chaque année?

Nous soumettons l'idée à M. Guichard, le grand organisateur de nos expositions rétrospectives. Il y a là matière à une exposition permanente qui ferait ses frais, si haut que leur chiffre puisse monter.

La Bibliothèque de Fontainebleau. — M. Lhuillier, secrétaire général de la Société d'archéologie de Seine-et-Marne, vient de lire à la dernière réunion des sociétés savantes des départements, à la Sorbonne, un fort curieux travail sur la bibliothèque du château de Fontainebleau. Nous nous empressons d'en reproduire ici l'intéressant résumé :

« D'après quelques auteurs, notamment des Essarts, Sainte-Marthe et Champollion, cette ancienne résidence royale aurait possédé dès le règne de Charles V, — quelques années avant le Louvre, — une librairie, comme on disait alors, tour à tour florissante, à peu près abandonnée, puis reconstituée et enrichie par François Ier. A la tête de cette collection littéraire se sont succédé, sous les titres de maître de la librairie et de garde des livres du roi, Guillaume Budé, Pierre du Chastel, le poëte Mellin de Saint-Gelais, Mathieu Lanisse (ou Lavisse), Jacques Amyot, Jehan Gosselin et d'autres savants sur lesquels l'auteur fournit certains renseignements curieux et inédits.

« Dans la seconde moitié du XVIe siècle, à la fin du règne de Charles IX, la bibliothèque de Fontainebleau, à laquelle avait été réunie celle du château de Blois, fut à son tour transférée à Paris, où elle est devenue en quelque sorte le germe de la Bibliothèque nationale. Bien qu'il n'y eût plus de livres au palais de Fontainebleau, la charge de bibliothécaire fut maintenue jusque sous Louis XIV, et on la supprima seulement en 1720; Abel de Sainte-Marthe fils en a été le dernier titulaire. En 1807, Napoléon Ier renouvela, dans cette résidence qu'il affectionnait, la création littéraire de Charles V et de François Ier; la nouvelle bibliothèque, installée aujourd'hui dans la galerie de Diane, compte plus de 40,000 volumes.

« En terminant, M. Lhuillier rappelle la découverte faite il y a quelques années, dans une pièce isolée servant de dépôt, au château de Fontainebleau, d'une suite importante de plaquettes historiques des XVIe et XVIIe siècles, restées jusque-là en paquets, ignorées, et par conséquent ne figurant sur aucun inventaire. Grâce au travail dont fut chargé en 1873 M. Lorédan-Larchey, ces documents, au nombre de près de 4,000, sont maintenant connus et catalogués. M. Lhuillier pense que cette découverte n'est pas la seule qu'il soit permis d'espérer, si l'on poursuivait l'exploration commencée autour de la bibliothèque du château de Fontainebleau. »

Vente Oppenheim. — On a commencé, le 23 avril, la vente, après décès, des œuvres d'art qui ornaient l'hôtel de ce riche banquier, hôtel historique, situé rue Pigalle n° 12, qui avait été bâti par Scribe, habité très-peu de temps par lui, et où le célèbre auteur dramatique fut transporté le 20 février 1861, après sa mort subite survenue pendant une course qu'il faisait en voiture. Nous ne parlerons ici que des tableaux modernes de M. Oppenheim, qui appartenaient tous à l'école française. Voici les prix obtenus par les principales toiles mises en vente :

Les six Meissonier de la galerie se sont vendus 320,500 fr , savoir :

Le *Portrait du sergent*, vendu pour Londres 100,000 fr.; *Innocents et Malins*, 88,000 fr.; une *Chanson*, 49,000 fr.; un *Homme de guerre*, 40,000 fr.; *Porte-Drapeau de la garde civique flamande*, 25,000 fr.; un *Arquebusier*, 18,500 fr.

Voici maintenant les chiffres atteints par les autres toiles les plus remarquables :

Les *Deux Foscari*, de Delacroix, 70,500 fr. Ce tableau avait cependant été vendu 79,500 fr. à la vente de M. Faure. Troyon : *Pâturage*, 62,000 fr., et *Animaux à l'abreuvoir*, 26,100 fr.; *Rex Tibicen*, de Gérome, 30,000 fr.; une *Cérémonie dans l'église de Delft*, Isabey,

26,000 fr.; *Ruines aux environs du Caire*, Marilhat, 29,000 fr., acquis par le musée du Louvre; *Intérieur de Luther à Wittemberg*, Leys, 23,500 fr.; la *Clairière*, de Th. Rousseau, 19,500 fr.; la *Tricoteuse*, d'Hébert, 16,350 fr.; le *Ravin*, de Fromentin, 15,000 fr.; la *Prière*, de Fortuny, 16,000 fr.; *Chemin dans la forêt*, Diaz, 14,300 fr.; *Boucher turc*, Decamps, 14,300 fr. également; *Danseurs italiens*, Bonnat, 15,000 fr.; le *Coup de canon*, de Berne-Bellecour, 24,000 fr., etc...

Il y avait, en somme, 70 tableaux de l'école moderne, dont la vente a produit 885,000 fr.

Billets autographes. — Voici un curieux petit billet de Laferrière, envoyant deux places à une dame pour la première représentation de *la Bourse*, comédie de Ponsard (Odéon, 6 mai 1856), dont il allait créer le principal rôle :

Chère dame,

Il y a deux stalles de première galerie pour vous ; n'en demandez pas davantage : pour cinq cents francs je ne trouverais pas une place à cette heure. Toute la cour vient demain, tous les grands dignitaires, enfin toute la haute et basse cour... Pour ce qui me concerne, j'ai peur et je ne suis pas content.

De tout cœur,

Ad. Laferrière.

Autre mot, celui-ci du paradoxal et spirituel Babinet, adressant une place à la même dame pour la réception de

M. Biot, le célèbre physicien, à l'Académie française (février 1856).

Voici, chère dame, deux billets pour l'Académie des sciences, lundi prochain. Je vous en réserve *un*, un seul! pour le premier jeudi de février, jour où M. Biot sera reçu par M. Guizot. C'est un billet d'amphithéâtre seulement, — mais non pas de tribune en haut. Il n'est bruit que de l'impossibilité d'en avoir Il faudra arriver trois heures avant l'ouverture pour être placé. C'est l'avis de Pingard, songez-y. On se dispute, en effet, les places plus qu'à toute autre séance: c'est une rage! Mes deux billets, — car j'en ai deux, mais ne puis vous en offrir qu'un, — m'ont été demandés par plus de trente personnes. Les princesses (quels beaux oiseaux!) seront encagées dans les tribunes que les étudiants refusent d'ordinaire, et encore, je vous le répète, il faudra arriver de très-extraordinairement bonne heure! Profitez donc avec soin du bon conseil du susdit Pingard.

Babinet.



GAZETTE EN VERS.

Quand les belliqueux souriaient,
Les pacifiques s'écriaient :
« On a signé le protocole!
Ne renvoyons plus à l'école
Nos diplomates ; tout danger
Recule, et tout va s'arranger
Pour le plus grand bien de l'Europe,
Si, comme une autre Pénélope,
L'Intrigue, la nuit, ne défait
Ce qu'en plein jour l'Intrigue a fait.
En attendant, manœuvre habile,
L'Orient n'est plus immobile :
Le Sultan, d'un air solennel,
En Roi constitutionnel
Ou Président de République,
Dans une séance publique,
Par un discours où rien ne ment,
Vient d'installer un Parlement
Auquel il daignera permettre
— Mais, notez-le bien, sans promettre
A chaque Turc la poule au pot —
De voter désormais l'impôt.
Sur vous qu'il en tombe une manne,
Porteurs de la rente ottomane! »

Le belliqueux avait raison :
Le protocole à l'horizon
N'était qu'un point noir, et la guerre,
Qu'il voile, ne tardera guère.
La Turquie, en le repoussant,

Invoque l'honneur du Croissant.
A-t-elle vraiment tort? J'en doute.
Avec ses chrétiens je redoute
Ce que, vers un but ténébreux,
La Russie entreprend pour eux.
Le fanatisme a trop de foudres
Pour mettre ainsi la flamme aux poudres.

Chacun, avec ou sans remords,
Aime mieux crier Gloire aux morts
Qu'aux vivants : vérité profonde,
Presque aussi vieille que le monde,
Et qu'Hector Berlioz aussi
Devait deux fois prouver ici.
Tant qu'il vécut, de sa musique
On se montrait peu fanatique,
Et sous le grand air ravagé
De ce chef d'orchestre enragé
On ne voyait qu'un maniaque,
Ou qu'un Hoffmann démoniaque
Faisant de la Tentation
De Faust *une évocation*
De calibans et de sorcières
Sur leurs balais en écuyères.
Mais à présent on l'applaudit,
Et son succès toujours grandit :
Beethoven, près d'un tel génie,
N'est qu'un élève en symphonie,
Et, musique de l'avenir,
Wagner n'a qu'à se bien tenir.

Autran ayant cédé sa place,
Il va falloir qu'on le remplace.
En m'étonnant que Pontmartin

N'ait pas encor part au festin,
Je peux dire à l'Académie,
Qui me paraît peu son amie :
« Si vous le trouvez trop lettré,
Il est bien pensant et titré.
Mais quand pour lui je me prononce,
Par écrit voilà qu'il renonce,
Et qu'on met sur les rangs un duc,
Titre qui n'est jamais caduc.
Pourtant plus d'un lettré s'insurge,
Et lui préfère un dramaturge
Ingénieux comme Sardou,
Toujours tirant, on ne sait d'où,
Quelque ficelle; ou le grand style
Du savant Leconte de Lisle.
Qui rend le grec par trop de k,
— Mais de ses vers purs on fait cas.
Surtout entre Renan et Taine
Ne soyez jamais incertaine;
Si vous ouvriez à Renan,
On croirait voir entrer Satan.
Criez plutôt au doux Arsène,
Dont le nom renferme art et scène :
« Laisse, pour franchir notre seuil,
Ton quarante-unième fauteuil! »

Trop découragés de la vie,
Hélas! que d'autres ont envie
De la quitter! Comme un soldat
Qui fuirait devant le combat,
Et dont la lâcheté blâmée
A l'ordre du jour de l'armée
Serait mise en un cadre noir.
Ah! désespérer de l'espoir

Est au moins une défaillance!
L'âme qui souffre avec vaillance
S'élève par ce noble effort
Et finit par dompter le sort.
Et cependant pour la faible âme
Qui déserte ainsi, que le blâme
Soit moindre encor que la pitié :
La douce main de l'amitié,
Ce feu qui vient de ce qu'on aime,
Surtout la Foi, l'ancre suprême,
Lui manquaient, sans doute, au moment
Du fiévreux obscurcissement.
Charles Marchal, paix à ton ombre :
Tu glissas, par une heure sombre,
Dans le vertige de l'effroi,
Doutant des autres et de toi,
Quand, plus déjà qu'une espérance,
Ton talent plaisait à la France!

Épouvantail du Danemark,
Le lion-prince de Bismark,
Ce foudre de paix et de guerre,
A fait parler de lui naguère.
— Peut-on croire que les vieux loups
Veuillent jamais planter leurs choux?
Nouveau Cincinnatus, le prince
Pourtant s'en va dans sa province,
Las des vains triomphes guerriers,
Se reposer sur ses lauriers.
Je me borne à noter la chose,
Sans la commenter, et pour cause.

Phylloxera, phylloxera!
Quel est celui qui trouvera

Le remède sûr, un remède
Devant qui cette peste cède?
O vigne! ô phénix végétal
Miné par l'insecte fatal!
Qu'enfin à ton ravage morne
La science oppose une borne,
Et que du cep régénéré
S'élance encore un jet pourpré!

Dans la pelote dévidée
De nos morts, Pommier (Amédée),
Sans être en poésie un roi,
A quelque souvenir a droit.
Nul ne connut mieux de la rime
La joute, la boxe et l'escrime,
Rattrapant derrière le dos,
Comme un souple jongleur, les mots,
Les enfilant comme des perles,
— Mais rencontrant peu de blancs merles.
Prose et vers, il avait aussi
Dans plus d'un concours réussi,
Justement fier, la même année,
D'une double palme gagnée.

Comme le bouquet de la fin,
Que je rêve odorant et fin,
Pour vous l'offrir, belle lectrice
Dont les fleurs sont le doux caprice,
Cueillons (la rose manque, hélas!)
Deux brins de muguet, de lilas,
Et, dans son coin humble et seulette,
Une dernière violette.

N. MARTIN.

PETITE GAZETTE. — L'exposition des œuvres de Diaz ouvre le 5 mai à l'École des beaux-arts, aussitôt après la clôture de l'exposition de Fromentin.

—Voici, sommairement, les principaux décès de la quinzaine : Le vicomte Daru, l'un des fondateurs du Jockey-Club. — Alexandre Michel, ancien comique du théâtre des Variétés; il était très-habile à imiter les acteurs ses camarades. — L'écrivain espagnol Fernand Caballero.— Le docteur homœopathe Perry, père des deux jeunes compositeurs de musique, M. Henri et Mlle Antonine Perry.— Le poëte Amédée Pommier, né en 1804, et auteur de divers poëmes fort originaux de forme, et dont les plus connus sont l'*Enfer* et *Paris*.

— Le *Times* signale cinq cas de longévité bien curieux et bien rares, enregistrés le seul mois dernier dans le Royaume-Uni : un homme est mort à l'âge de 101 ans, une femme à l'âge de 100 ans, une autre à l'âge de 100 ans et 8 mois, une troisième à l'âge de 103 ans et demi, enfin une quatrième à l'âge de 105 ans.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 9 — 15 mai 1877

SOMMAIRE.

Salon de 1877. — Le nouveau Salon, dont l'ouverture a eu lieu le 1er de ce mois, au palais des Champs-Élysées, est, dit le livret, le 94e depuis l'année 1673. Les quelques expositions qui ont précédé n'étaient pas officielles. La première date du 9 avril 1667, et Colbert l'honora de sa présence. Ce n'est qu'en 1669 lors de

l'exposition qui ouvrit le 28 mars, que fut publié le premier catalogue. En voici le titre exact :

Liste des tableaux et des ouvrages de sculpture exposés dans la grande galerie du Louvre par MM. les peintres et sculpteurs de l'Académie royale, en la présente année 1669.

On trouve dans la nomenclature des toiles alors exposées une singulière indication de tableau : *Une Jeune Fille qui cherche une puce à une autre.* On sait que ce premier livret, et les suivants jusqu'en 1800, ont été récemment réimprimés.

Le Salon qui a été le plus considérable, au point de vue des toiles et sujets exposés, est celui de 1870, qui a précédé immédiatement la guerre ; le livret contenait 5,434 numéros. Celui de l'an dernier en comptait 4,033. Le livret de cette année a 4,582 numéros, sans compter les lithographies, c'est-à-dire 549 numéros de plus que le livret de 1876. Les peintures, aquarelles et dessins arrivent au chiffre de 3,554, les sculptures et médailles à 673, les projets d'architecture à 83, les gravures à 272. Quant aux lithographies, non numérotées, elles sont au nombre de 34.

Le tableau le plus en évidence, cette année, est, de l'aveu général, la toile de J. P. Laurens, qui représente l'*Etat-Major autrichien devant le corps de Marceau.* On loue à la fois les qualités de couleur et le grand art de composition de ce bel ouvrage. Le portrait le plus prôné

est celui de M. Thiers, par Bonnat. Les portraits, d'ailleurs, abondent. Voici ceux des principales personnalités des arts, des lettres et de la politique que signale le livret autrement que par les énigmatiques X. et Y. habituels :

MM. le général Borel, par Paul Aclocque, membre de la Chambre des députés ; — Ambroise-Firmin Didot, dont la vente de gravures a lieu en ce moment, portrait peint par Ladislas Bakalowicz ; — le sculpteur Marcello (Mme la duchesse de Castiglione-Colonna), par Édouard-Théophile Blanchard ; — le portrait déjà cité de M. Thiers, par Bonnat ; — Mlle Réjane, du Vaudeville, par Pierre Carrier-Belleuse, fils du célèbre sculpteur de ce nom, qui lui-même a été peint par F. Cormon ; — le duc d'Audiffret-Pasquier, de Chaplin ; — Delannoy, du Vaudeville, et le compositeur Ben Tayoux, par J. Daisay ; — l'espiègle Mlle Samary, de la Comédie française, par G. de Dramard ; — M. Émile Augier et M. Harpignies, par Louis-Édouard Dubufe ; — feu Victor Séjour, par Mme E. O. Dupin ; — le baron Taylor, par Durangel ; — M. Regnier, l'ancien sociétaire du Théâtre-Français, par son gendre Nicolas Escalier ; — Mlle Cassothy, de la Porte-Saint-Martin, par Auguste Escudier ; — le comte de Mun, l'ancien officier de cuirassiers, aujourd'hui député, par Mlle Cécile Ferrère ; — M. Mollard, l'introducteur des ambassadeurs, par Feyen-Perrin ; — le graveur Léopold Flameng, par son fils François Flameng ; — l'au-

teur dramatique Henri Crisafulli, par Mme Fanny Fleury; — M. Dugué de la Fauconnerie, le député bonapartiste, par Giacomotti; — notre confrère Pierre Véron, par Jules Goupil; — M. Gambetta, par l'Américain George Healy; — le grand rabbin de France, Isidor, excellent et très-frappant portrait, par Alphonse Hirsch; — le général d'Aurelles de Paladine, par Mlle Nélie Jacquemart; — M. Naudet, de l'Institut, par Henri Lehmann; — la fameuse cantatrice des Italiens, cet hiver, Mlle Albani, par M. Wil-Low, Américain, natif d'Albani, qui a fourni son pseudonyme à la diva; — Faure, dans le rôle d'*Hamlet*, seule toile de M. Ed. Manet qu'ait admise le jury [1]; — feu le président Schneider, par Emmanuel Massé; — M. Alexandre Dumas fils, portrait assez discuté, de l'illustre Meissonier, qu'on n'avait pas vu depuis longtemps prendre part à nos expositions annuelles; — Mlle Reichemberg, dans son joli rôle de Suze, de l'*Ami Fritz*, peinte par l'Espagnol Félix Pescador y Saldaña; — notre confrère musical Armand Gouzien, de l'*Événement*, du *Rappel*, du *Journal de musique* et autres lieux, peint par le Russe Piatkowski; — M. Parodi, l'auteur de *Rome vaincue*, par l'Autrichien Giovanni Rota; — M. Lambrecht, l'ancien ministre, par le peintre Sain, décoré à la suite de l'Exposition de Philadelphie;

1. Une autre toile de lui, qui représente une dame se préparant à se coucher devant un monsieur, a été refusée par le jury, et elle est exposée en ce moment chez Giroux.

— le portrait, par Mme Salles-Wagner, du regretté amiral Exelmans, dont nous rapportons plus loin la fin tragique; — Ducatel, le piqueur des ponts et chaussées qui a indiqué aux troupes l'entrée de Paris pendant la Commune, et le commandant Trèves, qui a pénétré le premier dans la ville, grâce à la susdite indication, peints tous deux par M. Thomas de Barbarin; — enfin le général Cousin de Montauban, fils du général comte de Palikao, peint par Baudry, et qui est représenté debout, près de son cheval, le tout en pied et presque de grandeur naturelle. Cette immense toile est aussi l'une des rares curiosités du Salon.

Nous parlerons, dans notre prochain numéro, de la sculpture, des dessins et de la gravure à l'eau-forte.

M. Saint-René-Taillandier. — Le cours que cet honorable professeur fait à la Sorbonne a donné lieu à un scandale que nous devons noter au passage. A propos de Robespierre et de Danton, il avait qualifié leur système politique d'une façon qui ne fut pas du goût d'un certain nombre de ses auditeurs, et de là sifflets dans la salle, puis tumulte dans la rue. Il ne fallut rien moins qu'une mesure d'exclusion générale des élèves non munis de cartes spéciales délivrées à l'occasion du cours suivant pour que le professeur pût reparaître dans sa chaire. Ce n'est pas là un fait bien nouveau; il s'est produit à toutes les époques de notre histoire si tour-

mentée et sous tous les régimes : les étudiants ont toujours été dans l'opposition et ont toujours aimé le bruit ; il semble que cela soit dans leur rôle, parce que c'est de leur âge. Il est assez curieux de constater toutefois que le plus grand nombre sont de futurs magistrats qui seront obligés de sévir par la suite contre leurs successeurs dans les écoles, lorsque ceux-ci renouvelleront un jour leurs propres incartades. Ainsi va le monde!...

Le professeur qui a causé bien innocemment ce tapage n'est pas, tant s'en faut, le premier venu. Membre de l'Académie française, auteur de nombreux travaux littéraires et surtout historiques publiés dans la *Revue des Deux Mondes,* M. Saint-René-Taillandier est un maître véritable, et il méritait au moins le respect, sinon la sympathie de ses élèves. Il est né à Paris le 15 décembre 1817, et il est le fils de René Taillandier, ancien avoué du duc et de la duchesse d'Angoulême. Il a pour prénoms ceux de René-Gaspard-Ernest. Quant à l'origine de la différence qui existe entre le nom qu'il porte et son nom patronymique, elle est assez curieuse à signaler. En 1828, au moment où la Grèce soutenait contre ses oppresseurs la guerre patriotique qui passionna pour elle toute l'Europe, M. René Taillandier père publia un poëme d'actualité en trois chants, l'*Helléniade, ou les Français en Morée*, qu'il signa tout simplement R. T. Saint-René. C'est en souvenir de cette publication de prédilection paternelle que son fils voulut joindre ce nom ainsi ar-

rangé à son nom propre. Il a d'ailleurs obtenu, depuis, l'autorisation officielle de le porter légalement.

Ajoutons, à propos de ce poëme de M. Taillandier père, que c'est à tort que Bourquelot, dans sa *France littéraire*, l'attribue au Taillandier actuel.

Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?

aurait pu dire avec raison l'éloquent professeur. En effet, l'*Hélléniade* parut en 1828, alors que M. Taillandier fils avait à peine onze ans. Si précoce qu'il ait pu être en matière littéraire, il ne l'a pas été, à coup sûr, à ce point-là!...

Lettres a une autre inconnue. — Un de nos amis, écrivain plein d'humour et de finesse, entretient depuis plusieurs années, avec une dame d'un grand et noble esprit, une correspondance hebdomadaire dont la publication sera un jour une curiosité des plus piquantes et des plus utiles pour notre histoire contemporaine. Cette correspondance représente actuellement la valeur d'un volume, et elle verra le jour dans un temps plus ou moins rapproché. Son auteur nous a permis de choisir, dans le nombre des lettres qui la composent, celle qui se rapporte à la mort tragique de l'amiral Exelmans, qui se tua, comme chacun sait, en tombant de cheval, en 1875. Cette lettre « à une autre inconnue », — c'est le titre projeté du futur recueil, — expose une série de curieuses

et funèbres coïncidences qui, toutes simples et naturelles qu'elles paraissent, n'en seront pas moins marquées, pour certains esprits, de ce caractère spécial et mystérieux qu'on appelle la fatalité :

A madame R... D....

Paris, le 7 août 1875.

Madame,

Les journaux vous auront annoncé la mort violente du vice-amiral Exelmans; mais ils n'ont pu fournir des détails singuliers, étranges, que je tiens de sa famille. Je le connaissais assez. Il avait épousé une femme d'un rare esprit, ce qu'il y a de mieux dans mon pays de Forez, et, comme moi, il avait fait partie du conseil général de la Loire. Il était presque mon compatriote et aussi presque mon ami. Comme ce n'était pas un homme vulgaire, j'ai l'intention d'écrire son portrait pour la *Revue du Lyonnais,* lorsque j'aurai fini d'ouvrir la chasse sur tout le territoire de la République française, qu'il n'aimait point. Je ne veux pas vous faire sa biographie. Je ne désire que vous donner quelques renseignements de nature à piquer la curiosité d'un esprit tel que le vôtre, amoureux de l'extraordinaire. Comme son père le maréchal de France, il est mort

— D'une chute de cheval,

— Au détour d'un chemin,

— Le 22 juillet,

— Un jeudi,

— A sept heures du soir.

Le matin, il avait assisté à une messe anniversaire de la mort de son père. C'était son habitude chaque année. Profondément religieux, il croyait à l'efficacité de la prière et à la communion des âmes par la prière.

Durant la journée, à tout propos, à toutes les personnes qu'il avait rencontrées, il avait raconté les circonstances dans lesquelles son père avait succombé [1]. Comme son père, il a monté un cheval qu'il ne connaissait pas, et malgré les conseils de son domestique. Au moment où l'amiral tombait à Rochefort, deux pauvres religieuses de campagne, surprises par un orage à Saint-Bonnet-les-Oules, où Mme Exelmans était en villégiature, vinrent lui demander l'hospitalité pour la nuit. Le lendemain, de grand matin, elles partirent, laissant sur la table du salon, pour marquer leur gratitude, une petite image au bas de laquelle étaient ces mots :

« Le temps nous sépare,
« Mais l'Éternité nous rapproche. »

Elle avait à peine lu cette inscription qu'on lui apporta le télégramme annonçant qu'elle était veuve et qu'elle ne

1. Le maréchal Exelmans s'était tué en tombant de cheval au pont de Sèvres, le 22 juillet 1852, en revenant de faire une visite à la princesse Mathilde.

devait plus désormais compter que sur l'éternité pour se rapprocher de son mari !...

J'ai tenu à ce que vous ayez la primeur de cette histoire avant les bourgeois de Bruxelles en Brabant. La famille Exelmans m'intéresse par plusieurs points privés. J'ai fait mes premières études de latin chez le curé de Saint-Bonnet-les-Oules, à côté du château où est née Mme Exelmans. C'est moi qui ai tenu, comme petit clerc, le cierge et le sel à son baptême et qui ai servi la messe pour l'enterrement de Mme Vincent de Saint-Bonnet, morte des couches de celle qui pleure aujourd'hui. J'ai vu poser la première pierre du château où elle a reçu la fatale nouvelle. La dernière fois que j'ai rencontré l'amiral, il m'a dit que le général X... était un imbécile...

D...

La Baronne de Feuchères. — Voici un petit billet de la baronne de Feuchères, celle-là même qui fut plus que soupçonnée lors du suicide — ou assassinat — du prince de Condé en 1830 ; ce billet se rapporte à une curieuse circonstance que nous raconterons tout au long.

Pendant l'hiver de 1833, M. Dupin, président de la Chambre des députés, donna au palais Bourbon une série de fêtes auxquelles assista tout le Paris politique, et notamment les ducs d'Orléans et de Nemours. La baronne de Feuchères, qui était reçue à la cour, — fait qui, par parenthèse, à donné lieu à bien des interprétations et des

commentaires,—éprouva le désir d'être invitée aux fêtes de la présidence, où elle eût été heureuse de se rencontrer avec les fils du roi. Elle fit donc solliciter par un tiers une invitation pour la première fête, laquelle invitation ne lui fut pas envoyée. A quelque temps de là, une nouvelle fête devant avoir lieu, Mme de Feuchères mit en campagne un autre intermédiaire, et comme l'invitation ne venait pas, cette fois encore, plus vite que la première, elle adressa à son messager le billet suivant, qui a été copié sur son autographe :

2 février 1833.

Cher commandant,

J'ai fait demander à M. Dupin une invitation pour la fête qu'il doit donner la semaine prochaine à la présidence. Plusieurs personnes de mes amies ayant reçu la leur, je suis très-surprise que j'aie encore à attendre la mienne. Je voudrais que vous me fissiez le service de vous rendre à la présidence pour savoir s'il n'y a là qu'une omission et me rapporter l'invitation si cela est ainsi. Je serais très-contrariée de ne pas assister à cette fête, ayant déjà manqué la précédente.

Merci, mon cher commandant; faites en hâte, je vous prie, et recevez tous mes compliments.

Baronne DE FEUCHÈRES.

La vérité était que M. Dupin ne voulait pas inviter Mme de Feuchères. Il traita même assez vivement, paraît-il, —voyez ses *Mémoires*,— le susdit commandant, qui insistait pour réussir, déclarant qu'il ne connaissait pas person-

nellement la baronne. « Mais c'est votre plus proche voisine!.. répondait le commandant, et d'ailleurs elle est reçue à la cour. — Le roi, monsieur, répliqua M. Dupin, a un droit que je n'ai pas!... »

C'était là une réponse à double entente, à la fois très-impertinente et très-polie, et qui coupa court à l'entretien et aussi à l'insistance de la baronne. Le spirituel président de la Chambre avait trouvé, dans son bon sens, qu'il eût été d'un goût bien contestable, et bien peu douteux, d'inviter la baronne de Feuchères à venir parader précisément dans les salons de ce palais où avait si longtemps habité le prince qui passait — à tort ou à raison — pour avoir été sa victime.

Une poésie inédite de Claretie. — Nous avons cité, dans un de nos derniers numéros, deux lettres d'Alfred de Vigny, adressées à notre confrère Jules Claretie, au sujet d'un poëme que ce dernier voulait présenter à un concours de poésie à l'Institut. Nous avons demandé à M. Claretie de nous communiquer ce poëme, toujours demeuré inédit, et il nous en envoie aujourd'hui un fragment, avec une lettre dont voici le principal passage :

Mon cher ami,

Vous tenez donc à ces malheureux vers de collégien que j'avais moi-même, à dix-neuf ans, à l'âge où l'on peut cependant avoir quelque illusion, condamnés à n'être jamais lus par personne! Et j'ai tenu parole jusqu'ici. Personne n'a vu

ces trois cents vers sur *la Sœur de Charité au XIXe siècle*, et nul n'y perd rien. Ce sont de véritables vers de rhétoricien et qui ont le tort de n'être pas des vers latins. Mal rimés et banals, il n'eussent certainement pas disputé le prix à Mlle Ernestine Drouet, qui l'obtint cette année-là (1860). Il faut être curieux d'infiniment petits et de *reliquiæ* oubliés pour trouver quelque intérêt à fouiller dans ces vieux papiers. Mais enfin, je n'ai rien à vous refuser...

JULES CLARETIE.

Nous tenions en effet à citer quelques-uns de ces vers, qui ne sont pas tout à fait aussi mauvais que son modeste auteur veut bien le dire, et qui ont d'ailleurs pour nous le mérite de la curiosité, M. Claretie n'ayant jamais publié de poésies.

LA CHARITÉ.

. . . .

A son front le Seigneur puissant mit une étoile
Qui transparaît encor et brille sous son voile,
La chère étoile de bonté.
Le malheureux la voit et va vers la lumière
En murmurant tout bas une sainte prière
Pour l'ange de la Charité.

La Charité, c'est Dieu, c'est le droit sur la terre ;
Charité, c'est l'appel que redit la misère
Au riche qui passe hautain ;
Charité, c'est le cri des vaincus de la vie,
Qui disent, repoussant les conseils de l'envie :
« Par pitié, tendez-nous la main ! »

Charité, c'est la loi, c'est la règle divine.
Le sang de Jésus-Christ versé sur la colline,
    Dit encore à tous : « Aimez-vous ! »
Aimez ! Et l'humble sœur à cette loi suprême
Obéit, elle prie, elle combat, elle aime,
    Elle donne son cœur pour nous.

Femme, elle réunit, par un doux privilége,
Sur son front virginal et blanc comme la neige,
    Le respect avec la douceur.
Car, se tournant vers elle en leur épreuve amère,
L'enfant perdu qui souffre ou meurt lui dit : « Ma mère ! »
    Et le pauvre lui dit : « Ma sœur ! »

. . . .

Le Prix Cressent. — *Bathyle*. — M. Cressent était un riche amateur de musique qui, voyant l'énorme difficulté que les jeunes compositeurs ont à percer, eut l'heureuse idée de vouloir placer une somme de 100,000 francs, dont la rente pût permettre de monter, tous les trois ans, une œuvre couronnée par un jury spécial. Une chute de cheval, dont il mourut, ne permit pas au généreux Mécène de mettre son idée à exécution ; ce fut sa mère qui tint à honneur de donner suite à la noble intention de son fils, et elle ajouta même 20,000 francs à la somme qu'il avait destinée au prix en question. Ces 120,000 francs produisent tous les trois ans, un revenu net de 19,500 francs, qui sont employés de la manière suivante :

Pour le compositeur de l'œuvre couronnée.	2,500 fr.
Pour le parolier.	2,500
Pour le directeur de l'Opéra-Comique.	10,000
Frais d'édition de l'œuvre et de médailles de 200 francs à donner à chaque membre du jury.	4,500
	19,500 fr.

Le premier concours ayant eu lieu il y a déjà près de deux ans, ce fut un livret de M. Édouard Blau, *Bathyle,* qui fut couronné; M. William Chaumet obtint le prix destiné à la meilleure partition, et enfin, après de longs retards imputables à mille circonstances inutiles à rapporter ici, le nouvel ouvrage fut représenté à l'Opéra-Comique le 4 du présent mois. Musique et livret ont semblé fort estimables, mais ils ne sortent pas, en somme, de l'ordinaire, et on comprend difficilement qu'il ne se soit pas présenté à ce concours quelque musicien non pas plus savant ni plus sûr de son métier, — M. Chaumet a suffisamment ces précieuses qualités, — mais au moins qui fût plus individuel et plus origina.. Le prochain concours, qui sera d'ailleurs peut-être pris plus au sérieux et ralliera par conséquent plus de concurrents, nous révélera sans doute ce *rara avis* qu'on nomme un musicien inspiré.

LES HUGUENOTS JUGÉS PAR SCHUMANN. — Je ne crois pas que M. Wilder ait rendu un bien signalé service à la mémoire du compositeur Robert Schumann en nous faisant connaître l'opinion de ce maître allemand sur le plus célèbre des opéras de Meyerbeer, les *Huguenots*. Schumann a émis, à ce sujet, des idées tellement étranges, tellement nouvelles et surtout tellement contraires à l'opinion généralement faite en France sur le chef-d'œuvre de Meyerbeer, qu'elles risquent fort de passer pour avoir été dictées par la jalousie d'un Allemand doué d'un grand talent à coup sûr, contre un autre Allemand qui a montré maintes fois, et notamment dans l'opéra qui nous occupe, de véritables éclairs de génie.

Voici quelques passages de l'étude consacrée par Schumann à l'opéra des *Huguenots*, et exhumés par M. Wilder :

« Je ne saurais dire l'aversion que m'inspire cette œuvre dans son ensemble ; j'avais toutes les peines du monde à vaincre ma répugnance ; j'étais fou de rage et de colère. Après plusieurs auditions je trouvai çà et là quelques pages excusables, qui méritaient d'être jugées moins sévèrement, mais mon opinion finale resta la même, et je ne cesserai de le répéter à ceux qui osent comparer, même de très-loin, les *Huguenots* à *Fidelio* ou à d'autres œuvres de cette trempe, qu'ils n'entendent rien à la musique, rien ! rien ! rien !

« Un homme d'esprit a caractérisé d'un trait la pièce

et la musique en remarquant que l'action se passe alternativement dans de mauvais lieux et dans l'église. Je ne suis pas un faiseur de morale, mais un bon protestant ne saurait, sans s'indigner, voir profaner sur les planches les chants les plus vénérés de sa croyance et travestir le drame le plus sanglant de sa religion en une misérable farce foraine. . . . .

« Si nous voulions parler de la musique en détail, il y faudrait des volumes. Chaque mesure est le résultat d'un calcul et chaque note pourrait faire l'objet d'une remarque. Étonner son public et le chatouiller, telle est la manière favorite de Meyerbeer, et le procédé réussit à merveille sur la canaille (*Janhagel*).

« Pour ce qui regarde le choral de Luther, intercalé dans la partition et dont les Français se montrent si ravis, je déclare que si un élève m'apportait un pareil contre-point, j'en serais très-médiocrement satisfait.

« On s'extasie sur la *bénédiction des poignards*. J'accorde qu'elle a beaucoup de force dramatique, quelques mouvements frappants et ingénieux, et le chœur, notamment, est d'un grand effet extérieur; la situation, la mise en scène et l'instrumentation vont bien ensemble, et comme l'horreur est l'élément naturel de Meyerbeer, il a écrit ce morceau avec amour et passion.

« Mais si l'on en analyse la mélodie au point de vue musical, qu'est-elle autre chose si ce n'est une *Marseillaise* réussie? Et puis, est-ce donc un si grand art de

produire de l'effet dans une pareille situation et avec de tels moyens? Je ne prétends pas qu'on n'ait le droit d'utiliser tous les moyens qu'on tient à sa disposition lorsque l'occasion s'en présente; mais parce qu'on fait un certain bruit avec une douzaine de trombones, de trompettes et d'ophicléides, et cent voix chantant à l'unisson, est-ce une raison pour crier au miracle?

« Je dois signaler ici l'une des petites habiletés de Meyerbeer. Il connaît trop son public pour ne pas savoir que tout ce tapage finirait par l'assourdir. Alors que fait-il? Après une de ces bruyantes explosions, il montre une telle sobriété, qu'il accompagne des airs entiers avec un seul instrument, tout comme s'il voulait nous dire: « Voyez, messieurs les Allemands, ce que je sais faire avec les moyens les plus restreints. » On voit qu'on ne saurait du moins refuser à Meyerbeer un certain esprit. »

Théatres.—*Jean Dacier.*—Les jeunes tiennent aujourd'hui le haut du pavé; après M. Massenet, joué à l'Opéra avec son triomphant *Roi de Lahore,* voici M. Charles Lomon, qui a dix ans de moins que M. Massenet et dont le Théâtre-Français vient de représenter le premier ouvrage, *Jean Dacier*, drame en cinq actes et en vers, sinon avec un très-grand succès, au moins avec une réussite des plus honorables, et surtout pleine de promesses pour l'avenir. Cette pièce, qui se passe sous la première Révolution et en pleine Terreur, met en présence les deux partis ex-

trêmes qui luttaient en ce moment terrible sur le sol même de la patrie, les royalistes et les républicains. Le sujet prêtait aux grandes tirades et aux belles phrases patriotiques ronflantes, et l'on pourrait reprocher à M. Lomon d'avoir peut-être abusé de son droit de poëte en cette circonstance, s'il ne l'avait fait en si beaux vers habillant les plus grandes et les plus nobles pensées.

La pièce a une histoire, comme toutes les pièces célèbres d'ailleurs, et nous avons, en chroniqueur consciencieux, le devoir de vous la raconter.

M. Charles Lomon, qui a aujourd'hui vingt-cinq ans, est le fils du journaliste Lomon, ancien rédacteur de l'*Aigle*, de Toulouse, puis du *Constitutionnel* et du *Pays*, et qu'une obésité extraordinaire a conduit prématurément au tombeau. L'un de ses fils, Aristide Lomon, frère de l'auteur de *Jean Dacier*, a été tué à Buzenval. C'est à lui que Charles Lomon avait dédié son premier livre, un volume de poésies publié sous le titre de *Rénovation*, mais qui n'a pas eu le retentissement de sa pièce. Quant à *Jean Dacier*, il y a déjà fort longtemps que ce drame était écrit; son auteur avait à peine vingt ans quand il le termina. Il était alors à Toulouse. Or, en 1874, Mlle Favart vint donner des représentations au théâtre du Capitole, et le jeune Lomon crut l'occasion bonne et lui demanda d'écouter la lecture de son drame. Mlle Favart, outre qu'elle est une grande comédienne, est aussi une personne pleine de bienveillance et de bonté. Elle accueillit parfaitement

Lomon, fut enchantée de son drame et adressa aussitôt le jeune auteur à Coquelin aîné, qui semble avoir pour louable spécialité de faire ouvrir aux jeunes écrivains les portes de l'illustre théâtre dont il est l'un des plus éminents sociétaires. Coquelin se passionna, en effet, pour *Jean Dacier*; il le fit lire au comité de la rue de Richelieu, et le drame fut reçu à l'unanimité et distribué aussitôt. On allait même le représenter sur-le-champ lorsque MM. Dumas et de Bornier réclamèrent l'exécution de promesses antérieures, et *Jean Dacier* dut céder le pas à la *Fille de Roland* et au *Demi-Monde*. En somme, son jeune et brillant auteur n'a point trop perdu... pour avoir attendu.

VARIA. — *Le Pasteur Moffat.* — Ce pasteur est le beau-père du célèbre voyageur Livingstone, et il a passé cinquante-trois ans de sa vie dans le sud de l'Afrique à évangéliser les noirs. Il a aujourd'hui quatre-vingt-deux ans. Arrivé à Paris ces jours derniers, il a donné, à la salle Herz, une sorte de conférence des plus curieuses à tous les points de vue. D'abord, il ne sait pas un mot de français, et c'est le pasteur Théodore Monod qui lui servait de truchement et transmettait phrase par phrase, mais en lui conservant son caractère absolu d'originalité, tout le récit de son révérend collègue.

C'est en 1816 que Moffat se rendit chez les Hottentots, et après vingt-trois ans d'apostolat il revint passa-

gèrement à Londres, où il fit la connaissance de Livingstone, qu'il décida à le suivre à son retour en Afrique. Ce dernier épousa la fille de Moffat en 1843.

Après qu'il eut, l'autre soir, cité les traits les plus touchants et les plus émouvants de la vie de son gendre, le révérend M. Moffat a terminé sa conférence en nous donnant un spécimen vocal de la langue hottentote «qui ressemble, a-t-il dit très-pittoresquement, au bruit que produirait une volée de poules picorant sur un tambour.» Cet idiome bizarre dans la bouche de ce beau vieillard encore si droit et si vert et d'une mine à la fois si spirituelle, si fine et si austère, a été l'une des curiosités les plus intéressantes parmi celles qui ont rempli le récit de l'intrépide pasteur.

Une Nuit de noces. — Voici une bien amusante anecdote éditée par l'*Événement*, et qui contient un petit récit en vers assez croustilleux, lequel ne déparerait pas trop les fameux *Contes Rémois* de M. de Chevigné, dont la librairie des Bibliophiles vient de publier la « dernière » édition, si artistiquement illustrée par Worms et Rajon.

Il s'agit d'un cousin jaloux qui, le soir des noces, s'était glissé en cachette sous le lit conjugal afin de jouer quelque mauvais tour aux nouveaux mariés. Le soir arrive, et... c'est ici que, la chose étant difficile à narrer en prose, l'auteur de l'article la raconte en vers :

L'heure était venue et la belle-mère
Au gendre avait dit : « Allez-y ! » Mystère.
Voici les rideaux fermés sur tous deux.
La vierge tremblante est dans la ruelle
Le nez dans le drap bordé de dentelle ;
L'époux se recueille en attendant mieux.

Le silence est doux et l'ombre discrète ;
C'est le calme avant l'attaque... On s'apprête,
L'un à triompher et l'autre à faiblir.
Tout à coup quel bruit précède la lutte !
Un bruit modulé comme un son de flûte
Plaintif, puis fort, puis mourant en soupir...

« C'est lui ! se dit-elle... Oh ! de mon ciel rose,
Comme je retombe, hélas, dans la prose !... »
Lui se dit : « C'est elle ! » Et l'amour s'en va,
Et chacun s'endort vexé contre l'autre...
Le cousin, l'auteur, rit, le bon apôtre,
Sous le lit caché, du truc qu'il trouva !...

L'historiette a, paraît-il, une conclusion. Le cousin, pincé le lendemain sous la couche nuptiale, où il avait passé là nuit, fut tout bonnement conduit au poste comme maraudeur. Quant aux deux époux, après s'être d'abord boudés sans motif, il est probable qu'ils ont fini par rire eux-mêmes de l'aventure, dont, d'ailleurs, nous ne vous garantissons nullement l'authenticité.

Une École nationale de cuisine. — Sait-on qu'il existe à Londres, depuis 1875, une école nationale de cuisine, laquelle compte déjà vingt-neuf succursales où les jeunes

filles, même des plus grandes familles, viennent apprendre l'art de confectionner les bons plats ? A propos de cette école, le *Quarterly Review* vient de publier un curieux article sur la littérature culinaire à l'étranger.

C'est la France qu'il place en tête des nations les plus habiles dans la science de cuisiner. « Le Français, dit l'auteur de l'article, porte dans la composition d'un ragoût ou dans l'ordonnance générale d'un dîner l'esprit d'ordre, de clarté et de symétrie qui le caractérise. Sa cuisine mérite l'épithète de parfaite. » Toutefois, l'écrivain anglais nous engage à nous bien surveiller sur ce point, et il nous trouve même en décadence ; on dînait mieux chez nous jadis, assure-t-il, et on ne rencontre plus à Paris — c'est toujours lui qui parle — un restaurant qui puisse être comparé à ceux qui brillaient il y a cinquante ans. Quant à l'Italie, il la déclare encore plus en décadence que nous. Pour l'Espagne, ajoute-t-il, « son cas est sans espoir. » La Russie fait venir à grands frais nos meilleurs cuisiniers, ce qui fait qu'on y mange passablement ; mais en Autriche, absence complète de goût culinaire ; on ne sait y manger ni à la bonne heure, ni même conformément aux règles les plus élémentaires. Reste l'Allemagne : le collaborateur du *Quarterly Review* qualifie sa cuisine de « sans pitié » ; elle est misérable, et l'art culinaire est, au delà du Rhin, un mot vide de sens. Voici enfin l'Angleterre elle-même, qui nous est encore très-inférieure, à coup sûr, mais qui cependant

semble être, pour l'auteur de l'article, le pays où la cuisine marche le plus sûrement, bien qu'à pas lents, vers sa régénération.

Cuisiniers français, surveillez vos plats!...

Ventes Oppenheim et Sedelmeyer. — Les belles ventes d'objets d'art continuent avec un étonnant succès, en dépit des graves complications de la guerre qui vient d'éclater en Orient. La vente Oppenheim s'est terminée sur un total de 1,280,378 francs. Nous pouvons encore citer, pour compléter la nomenclature de notre dernier numéro, la *Jeanne d'Arc en extase*, statue en marbre de Chapu, 12,000 francs; *une Bacchante assise sur un bouc*, de Clesinger, 3,000 francs; *David vainqueur de Goliath*, groupe de Mercié, 6,500 francs.

Quelques jours après commençait la vente du Viennois Sedelmeyer, qui comptait environ 180 toiles de premier ordre. Voici quelques chiffres atteints par les principaux tableaux de l'école française: *la Pietà*, de Bouguereau, 18,100 francs; *le Lever de la lune*, de Daubigny, 7,600 francs; *le Christ au prétoire*, de Decamps, 6,900 francs; *l'Arabe en voyage*, du même, 6,300 francs; *les Natchez*, de Delacroix, 7,100 francs; *la Clairière*, de Diaz, 20,000 francs; *la Sainte Famille*, du même, 10,300 francs; *le Matin*, de Jules Dupré, 23,100 francs; *le Soir*, du même, 20,100 francs; *la Chasse au faucon*, de Fromentin, 10,050 francs. Quatre paysages de Th. Rous-

seau ont atteint 59,000 francs, savoir : *les Marais dans les Landes*, 17,000 francs; *un Matin*, 22,000 francs; *les Étangs*, 8,000 francs; *une Vallée*, 12,000 francs. Cinq Troyon sont arrivés au chiffre de 120,800 francs : *l'Œil du maître*, 46,000 francs; *les Bœufs allant au labour*, 28,000 francs; *l'Attelage de bœufs*, 25,000 francs; *la Récolte des pommes*, 7,100 francs; *la Vache blanche et le Chien*, 14,700 francs, etc.

Le total de cette vente s'est élevé à 714,165 francs. Nous parlerons, dans notre prochain numéro, de la vente des collections de gravures d'Ambroise-Firmin Didot, qui n'est pas encore terminée au moment ou nous écrivons ces lignes.

La Mort du duc d'Orléans. — En voici un nouveau récit, qui tire sa curiosité de ce qu'il a été écrit le soir même de la mort du duc d'Orléans par le capitaine Letellier, qui fut depuis le général Letellier-Valazé, et qui est mort le 11 octobre dernier, sénateur inamovible. C'est une lettre adressée à sa mère :

« Le télégraphe vous aura peut-être appris déjà la mort du duc d'Orléans. C'est une bien triste fin qui a consterné tout le monde, qui fera jouer à la bourse, mais qui n'a pas causé le moindre trouble. Paris est on ne peut plus tranquille.

« Le prince allait à Neuilly dans une petite voiture

conduite à la Daumont ; un de ses chevaux s'est emporté ; son jockey lui disait qu'il était maître de l'autre et qu'il le suppliait de rester dans sa voiture. Quatre jours auparavant il avait été emporté par les mêmes chevaux, et il était sauté à terre sans aucun accident. Mais hier, il était en uniforme et, en voulant encore sauter, il s'est pris dans ses éperons ou dans son épée et il s'est tué. Le prince a encore vécu pendant quelques heures après son accident mais sans donner signe de connaissance.

« J'étais de service à la division, et ayant appris par un rapport du chef de poste de la barrière de l'Étoile que le prince s'était grièvement blessé, je me suis rendu immédiatement sur les lieux. Quand je suis arrivé, on n'avait déjà plus d'espoir ; le roi, la reine et toute la famille royale étaient venus ; je suis retourné au galop chercher le général Pajol. Notre camp n'aura probablement pas lieu.

« Je vous écrirai encore demain et vous donnerai d'autres nouvelles et des détails circonstanciés, car je dîne ce soir avec ma tante chez Odilon Barrot, où on va naturellement ne parler que de ce terrible malheur. »

La Mort de Gérard de Nerval. — Notre confrère Henri d'Ideville veut bien nous communiquer une des lettres de Philoxène Boyer, à lui adressées, et qu'il doit publier prochainement dans un livre encore sous presse, lequel aura pour titre : *Vieilles Maisons, jeunes souvenirs*

« Ph. Boyer écrivait beaucoup, nous dit M. d'Ideville; nombre de ses billets et de ses lettres sont charmants. En voici un que je reçus de lui peu de temps après avoir fait sa connaissance. Un de mes amis du ministère des affaires étrangères, son compatriote, le comte de Pina, nous avait mis en relations. Le poëte était déjà le poëte affamé et bohème, vivant du hasard, chez l'un et chez l'autre, en vrai ménestrel du temps passé, sans souci du lendemain, jouissant de l'heure présente.

« Cette lettre est curieuse en raison du douloureux événement qu'elle rappelle :

Paris, 17 janvier 1855.

Mon ami, vous ne m'avez pas vu ce matin, ne m'accusez pas de négligence pourtant. Je suis triste jusque et par delà la mort. C'est moi qui, hier, ai été un des premiers à apprendre le suicide de cet infortuné Gérard de Nerval, pendu le matin aux barreaux d'un serrurier, dans une rue qui est un égout. J'ai couru à la morgue, aux polices, à l'église, partout; j'ai un cadavre en moi! Je porte la douleur dont a dû souffrir ce pauvre homme, ce délicat esprit, ce cœur affectueux, cette nature accomplie! Oh! ces journées-là diminuent l'existence. On n'ose plus se plaindre! On s'irrite un peu contre ceux qui laissent mourir, et on prie.

Demain, mon ami, on enterrera ce malheureux Gérard; vous saurez l'heure par la *Presse*. Venez à Notre-Dame; une oraison de plus, partie d'un bon cœur, console la mort et apaise Dieu.

Dans deux jours, je vous verrai. En attendant, remerciez, du fond du cœur, M. de Fontenay. Rien n'est plus doux que

ces sympathies inespérées. Que l'événement me soit propice ou non, j'aurai à me féliciter, puisque de telles affections m'auront été prouvées.

Votre

PHILOXÈNE BOYER.

Fantaisie grammaticale. — Nous trouvons dans le journal *les Écoles* cette fantaisie poétique, publiée sous le titre *le Grammairien malheureux :*

Ah ! fallait-il que je vous visse
Pour que vous me séduisissiez,
Et que sous vos lois je me misse
Sans que vous me répondissiez !
Fallait-il que je vous connusse
Pour que vous me méconnussiez !
Fallait-il que je vous déplusse,
Quoique si fort vous me plussiez !

Fallait-il que je vous aimasse
Pour que vous me dédaignassiez !
Et qu'à vos pieds je soupirasse
Pour que vous me rebutassiez !
Fallait-il que je m'enchaînasse
Pour que vous vous éloignassiez !
Fallait-il que je m'enflammasse
Pour qu'enfin vous vous glaçassiez !

Puisque jamais vous ne daignâtes
M'accorder un tendre retour,
Et que toujours vous persistâtes
A désespérer mon amour ;

Puisque jusqu'ici vous vous plûtes
A ne me montrer que rigueur,
Puissé-je oublier que vous fûtes
Un seul instant chère à mon cœur!

N'éprouve-t-on pas, après cette lecture, comme un besoin de se détendre les nerfs... sur le dos de quelque grammairien?

La Bibliothèque de l'Épée. — Tel est le titre d'une collection d'ouvrages dont nous venons de voir le prospectus en épreuve et qui se trouve avoir un certain mérite d'actualité. L'épée, la noble et grande arme de nos pères, n'est plus aujourd'hui qu'une arme platonique, grâce aux nouveaux engins de destruction que nous devons à la science moderne. Aussi n'était-il pas sans intérêt de faire son histoire si l'on ne voulait pas laisser périr jusqu'au souvenir de sa splendeur passée. Cette histoire va être entreprise par un collectionneur bien connu de tous les amateurs de curiosités, et qui n'est autre que le peintre Ed. de Beaumont, l'auteur de tant de spirituels tableaux de genre. Nous avons été admis à parcourir le manuscrit de l'ouvrage par lequel il va débuter, et nous pouvons affirmer qu'il manie la plume avec autant d'habileté que le pinceau, et peut-être même avec une originalité plus grande. Voici, d'après le prospectus que nous avons sous les yeux, les ouvrages dont se composera la *Bibliothèque de l'Épée*.

L'Épée et les Femmes, leur influence réciproque. Pour ce premier ouvrage M. de Beaumont a obtenu cinq dessins de son ami Meissonier, qui n'en fait plus depuis longtemps pour personne.

Histoire de l'Épée, sa fabrication, les forgerons, les lois de l'épée, les épées historiques, etc.

L'Ame de l'Épée, les épées charmées, le chant de l'épée, etc.

Dictionnaire de l'Épée, contenant les 1,620 (!) principaux noms de l'épée en Europe. En soupçonniez-vous seulement la dixième partie? Et notez que ce ne sont que les principaux.

Les Associés de l'Épée, la cape, le brassard, le fourreau, etc.

Voilà certainement une collection fort originale, et nous sommes heureux d'être le premier à l'annoncer.

Échange de quatrains. — Lorsque Jules Janin envoya à Édouard Fournier sa traduction d'Horace, il écrivit le quatrain suivant sur la première page du volume :

Grand chercheur, habile inventeur,
As-tu découvert mieux qu'Horace?
Fais-m'en part, et soudain je passe
De mon poëte à ton auteur.

Ce à quoi Édouard Fournier répondit, dans le même

style, en comparant tout simplement le bon Janin à l'immortel poëte latin qu'il venait de traduire :

Chez toi l'on sent qu'il est à l'aise
Comme en son Tibur tant fêté.
Tu lui rends la grâce française
Pour le latin qu'il t'a prêté...

Sa naissance était incertaine
Et partageait les beaux esprits ;
A Rome on le disait d'Athène,
Maintenant il est de Paris !...

PETITE GAZETTE. — Aujourd'hui même, 15 mai, M. Victor Hugo publie un nouveau volume de poésies depuis longtemps annoncé sous le titre de l'*Art d'être grand-père.*

— C'est le sculpteur Achille Mercier, l'auteur du *Gloria victis*, qui est chargé de l'exécution de la fontaine destinée à l'ornementation du tombeau de Michelet.

— On annonce pour le mois d'août l'ouverture, dans l'ancienne salle des États, au palais du Louvre, d'une exposition de moulages faits pour le compte du gouvernement, d'après les principaux objets de sculpture que possède notre musée. Ces moulages sont destinés à orner ensuite les musées de province et même à être vendus à des particuliers.

— Le statuaire belge Barthélemy Frison, qui a très-souvent pris part à nos expositions annuelles des beaux-arts, vient de mourir à l'âge de soixante et un ans.

— M. Thomas Sauvage, auteur dramatique, connu surtout pour ses livrets d'opéras-comiques, dont les plus célèbres sont : *l'Eau merveilleuse*, *Gille le ravisseur*, *le Toréador*, *le Caïd*, *les*

Porcherons, *le Père Gaillard*, etc., vient de mourir à Paris à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

— On annonce encore la mort du docteur Caventou (Joseph-Bienaimé), célèbre pharmacien et ancien président de l'Académie de médecine. Il avait quatre-vingt-deux ans. — Notre confrère Edmond de Manne, ancien bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, et auteur de nombreuses monographies de comédiens et de comédiennes de toutes les époques de notre théâtre, vient de mourir à soixante-quinze ans. — Le général Forgeot, qui dirigeait l'artillerie française à Inkermann et contribua si efficacement au résultat heureux de cette grande bataille, est mort le 4 mai à Arcachon. Il était grand-croix de la Légion d'honneur et âgé de soixante-huit ans.

— Le 7 mai, la cathédrale de Metz a été incendiée à la suite des illuminations qui y avaient été faites en l'honneur de l'empereur d'Allemagne de passage en cette ville. Les dommages seront heureusement réparables, mais on ne les estime pas à moins d'un million.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 10 — 31 MAI 1877

SOMMAIRE.

LA CRISE. — Il y a dans le répertoire du théâtre du Palais-Royal une pièce intitulée : *Doit-on le dire?* Ce titre exprime assez exactement la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Faut-il que nous parlions de la crise ? Sans doute, puisqu'elle est le thème de toutes les conversations. Mais comment parler de politique sans parler politique ? Il est cependant impos-

sible de passer la chose sous silence. Courage donc, et puissent les immortels conducteurs de notre langue

Ne nous rien inspirer qui ne doive être dit !

Or, c'était le mercredi 16, par une matinée du *joli mois de mai*, qui n'était pas plus laide que celles qui l'avaient précédée. M. Jules Simon, à son réveil, voyant que le temps était froid et sombre comme d'habitude, dut penser que rien n'était changé à la marche ordinaire des choses, et rien ne put lui faire prévoir les graves changements qui allaient si subitement se manifester. En effet, M. Jules Simon, qui à huit heures était ministre de l'intérieur et président du conseil des ministres, à onze heures n'était plus rien... que sénateur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, l'un des quarante de l'Académie française, etc., etc.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, nous avons passé des bras de M. Jules Simon dans ceux de M. de Broglie. Il y a naturellement des mécontents et des satisfaits. Les premiers, par une prudence qui n'est pas actuellement hors de propos, n'expriment pas leur dépit avec toute la vivacité qu'ils seraient portés à y mettre; les autres, par la préoccupation des incertitudes de l'avenir, semblent modérer les éclats de leur joie. L'impression générale, vu l'importance de l'événement, est grave et sérieuse. Il semble aussi que le ciel s'en mêle, et jamais le temps n'a été plus sombre que pen-

dant les journées que nous venons de traverser Quelle belle occasion ce serait pour les mécontents de voir là un signe de la colère céleste ! Mais justement une bonne partie d'entre eux se targuent de croire assez peu à la Providence, et l'autre partie est, pensons-nous, trop sage pour recourir à de semblables arguments. C'est donc une chance de moins pour qu'une sottise soit dite, et c'est toujours cela de gagné.

D'aucuns ont prétendu que M. Jules Simon avait quitté le ministère à regret ; d'autres, qu'il était heureux de s'en trouver débarrassé, et c'est ainsi que l'on a toujours écrit et qu'on écrira toujours l'histoire. Le fait est que le chef du cabinet a déménagé le plus lestement du monde, et que le soir même de sa disgrâce il était réinstallé à son *grenier* de la place de la Madeleine, comme il se plaît à le nommer lui-même. A ce propos, la *Revue politique et littéraire*, faisant un rapprochement assez curieux avec le congé donné à Chateaubriand en 1824, emprunte les lignes suivantes aux *Mémoires d'Outre-Tombe :*

« Les embarras de la richesse et les inconvénients de la misère me suivirent dans mon logement de la rue de l'Université. Le jour de mon congé, j'avais au ministère un immense dîner prié : il me fallut envoyer des excuses aux convives et faire replier dans ma petite cuisine à deux maîtres trois grands services préparés pour quarante personnes. Montmirel et ses aides se mirent à l'ouvrage, et, nichant casseroles, lèchefrites et bassines

dans tous les coins, il mit son chef-d'œuvre réchauffé à l'abri. Un vieil ami vint partager mon premier repas de matelot mis à terre. La ville et la cour accoururent, car il n'y eut qu'un cri sur l'outrecuidance de mon renvoi après le service que je venais de rendre... »

Le Salon de 1877. — On admire beaucoup, dans les dessins exposés, deux splendides aquarelles de Bida, *Un Banc d'église en Suisse* et *le Chef de saint Jean-Baptiste.* Il faut citer aussi des dessins de G. Brion destinés à une nouvelle édition de *Notre-Dame de Paris,* une curieuse et fantaisiste aquarelle, *En route pour les courses*, signée Victor Crafty, pseudonyme du fils de l'ancien professeur de littérature Gérusez ; deux aquarelles militaires d'Édouard Detaille, une étude du fameux Galimard, qui n'avait pas depuis longtemps exposé : *l'Archange Gabriel ;* une aquarelle de Guillaumot représentant l'entrée du château de Victorien Sardou, à Marly ; quatre aquarelles de M. Laguillermie, destinées à une nouvelle édition des *Contes* de Voltaire que va publier la Librairie des Bibliophiles ; un dessin représentant Frédérick-Lemaître à son lit de mort, par le chanteur Anatole Lionnet, qui a également signé les vers qui sont au-dessous du portrait :

Ton nom, qui du théâtre éblouira l'histoire,
Apprendra ton génie à la postérité.
Repose plein de calme et de sérénité,
Dors en paix, Frédérick, dans ton linceul de gloire !

deux dessins à la plume, fort remarqués, de Pille, *la Famille Van der Stoop* et *la Retraite;* deux merveilleux portraits en miniature, par M. de Pommayrac, le père de la gracieuse actrice qui chante l'opérette sous le nom de Mme Prelly; un joli fusain de Mme Rita Ruffin, *Un Intérieur de ferme;* les châteaux de Blois et de Chambord, aquarelles d'André Storelli; le chanteur Bouhy, portrait en miniature, par Mme Tiger, etc.

Beaucoup de bustes et de statues dans la sculpture. Voici les noms principaux que nous livre le Catalogue:

Le chanteur Gailhard, de l'Opéra, par Allouard; Mlle Samary, de la Comédie française, par Robert David d'Angers; l'ancien ministre Ricard, par Baujault; Chopin, l'illustre pianiste, par Mme de Beaumont-Castries; Mme de Caters, fille de Lablache, par Bogino; Mme Broisat, de la Comédie française, par Caillé (elle a le costume de Kitty-Bell dans *Chatterton*); une magnifique statue en marbre de Berryer, par Chapu, destinée au Palais de Justice, et, par le même sculpteur, une autre statue, *la Pensée*, qui doit figurer dans le monument funéraire de Mme d'Agoult (Daniel Stern) [1]; Ampère, pour la ville de Lyon, buste en marbre de Courtet; le maréchal de Mac Mahon, statue en marbre, par Crauk, qui expose en

1. Cette exposition de M. Chapu lui a valu le prix de sculpture. Celui de la peinture a été attribué à M. J. P. Laurens pour son tableau déjà cité dans notre précédent numéro. Quant au prix dit *du Salon*, il a été donné à M. Peinte pour sa statue *Sarpédon*.

même temps un buste de feu le célèbre comédien Samson; le peintre Ribot, par Deloye; Henri Martin, par Doublemard; Émile de Girardin, buste en marbre de M. Étex; Lamartine, statue en bronze de Falguière; le compositeur Verdi, par le Napolitain Vincent Genito; le violoniste Vieuxtemps, par Godebski; Ingres, buste de Guillaume, de l'Institut; Mme Krauss, de l'Opéra, dans son rôle de Rachel de *la Juive,* buste en marbre, par Mme Halévy, veuve de l'illustre compositeur de cet opéra; le romancier Balzac, par Émile Hébert; le pianiste Marmontel, par Ladislas Hégel; le sculpteur Carpeaux, par E. Hiolle; le buste de Parodi, auteur de *Rome vaincue,* par Ad. Itasse; autre buste de Carpeaux, par Lacave; Got, doyen de la Comédie française, médaillon de Latouche, d'une médiocre ressemblance; statue de Rachel, par Leroux, et buste de Mlle Legault, du Gymmase, par le même; l'avocat Nogent Saint-Laurens, par E. de Marcilly; le député de Tillancourt, par la sculptrice Claude Vignon, femme du député Maurice Rouvier.

Le morceau le plus regardé de la sculpture est le groupe en plâtre de Gustave Doré, *la Parque et l'Amour.* C'est en effet la première fois que le populaire dessinateur paraît comme sculpteur dans le jardin du Salon.

Nous parlerons dans notre prochain numéro de l'exposion de la gravure.

Ventes d'autographes. — M. Charavay, l'expert en

autographes, vient de diriger deux curieuses ventes de lettres et papiers authentiques, les 25 et 26 de ce mois, à la salle Sylvestre et à l'hôtel de la rue Drouot. Rien de plus curieux que les catalogues de ces ventes ; ils reproduisent, souvent en extraits textuels, les passages les plus intéressants des lettres et papiers mis aux enchères, et nous citerons ici ceux qui peuvent offrir un intérêt quelconque pour nos lecteurs.

La première vente est celle de notre regretté confrère Eugène Despois, qui avait commencé une si remarquable édition du *Théâtre de Molière* dans la collection des grands écrivains de la France entreprise par la maison Hachette. Elle comprend 170 numéros, représentant environ 300 lettres autographes.

En voici une du compositeur Berlioz à Rouget de l'Isle, datée du 29 décembre 1830 :

Obligé de partir pour Rome comme grand prix de l'Institut, il regrette de ne pouvoir le visiter avant son départ : « Un de mes rêves d'enthousiasme a toujours été de connaître personnellement l'auteur de *la Marseillaise.* »

Lettre de quatre pages de Déjazet au sujet d'un jeune homme qui était amoureux d'elle, et qu'elle n'a point osé éconduire dans la crainte qu'il ne se livrât à un acte de désespoir.

« Je ne suis pas libre, conclut-elle, et, en dépit d'une réputation assez légère, j'ai assez d'âme pour me conduire comme je dois le faire. »

Vient ensuite une bien piquante lettre d'Alex. Dumas père en date du 25 novembre 1849, et adressée au rédacteur du *Corsaire*. Elle est relative à une première représentation au Théâtre-Historique, à laquelle avait assisté le prince Louis-Napoléon, président de la République :

Il déclare n'être pour rien dans la réception faite au chef de l'Etat ; au contraire, il avait retenu les deux loges du duc de Montpensier afin de n'avoir pas le chagrin d'y voir un autre prince. Il n'est pas un de ceux qui oublient, et, s'il eût été le maître, le lendemain de la révolution de Février le Théâtre-Historique se fût appelé Théâtre-Montpensier.

Petit billet de l'impératrice Eugénie à la duchesse de Morny.

L'ingénieur du bois de Boulogne lui a fait dire que la glace du lac peut porter des patineurs. Elle en prévient la duchesse, à qui cette nouvelle ne fera pas moins de plaisir qu'à elle.

Fort curieuse lettre de Fieschi, l'auteur de la machine infernale, à M. Zangiacomi, juge chargé de l'instruction de son procès. Il y entre dans de nombreux détails sur la participation prise par Pépin à son crime. A cette pièce sont joints les croquis des portraits des inculpés dans cette affaire, dessinés à l'audience de la Chambre des pairs par le comte de Morny, plus tard ministre de Napoléon III. Ces croquis sont au nombre de six, dont un de Boireau, un de Pépin, deux de Morey et deux de Fieschi. Sous l'un de ces deux derniers, Fieschi a écrit et signé de sa

main ces mots: *Je me trouve bien lait.* FIESCHI. L'authenticité de ces croquis est attestée par une note de Mme de Morny.

Voici un piquant aphorisme extrait d'une lettre de Grandville (29 août 1842) sur la mort de sa première femme :

Il me semble qu'on aime la gloire ou le succès pour ceux avec lesquels on vit. Quand on les perd, le succès ou la gloire est un vêtement qui ne sert plus, qui gêne...

Suit une lettre de Victor Hugo à M. Guyot (5 mars 1850), demandant à toucher la moitié des droits d'auteur sur le drame que MM. Paul Foucher et Goubaux viennent de tirer de sa *Notre-Dame de Paris.*

Voici maintenant six lettres ou billets d'Henri Murger à Virmaître, directeur du *Corsaire* (1848) : curieuse correspondance, pleine de détails poignants, et qui témoigne de l'extrême misère dans laquelle se trouvait alors cet écrivain distingué. Ce sont des demandes de sommes minimes comme prix de sa collaboration au *Corsaire*. Il implore le directeur de ce journal de lui remettre 20, 10 et plus souvent 5 francs, dont il a besoin pour manger. Une de ces lettres est écrite de l'hôpital du Midi, en date du 6 juin 1848. Il se trouve fort mal dans cet hôpital, où tout se vend au poids du mercure. Il supplie Virmaître de lui faire une petite avance de quelques sous,

et il prend sur la tête de Ricord l'engagement de lui envoyer de la copie deux fois par semaine.

Vient une lettre bien intime de Sainte-Beuve à Xavier Marmier, datée de Lausanne, 29 décembre 1837, et dans laquelle nous trouvons en deux lignes l'impression ressentie par le célèbre critique à la suite d'un amour déçu :

L'amour est ajourné. Le reprendrai-je jamais? Ai-je passé le temps d'aimer? Attendons, oublions surtout! Voyez-vous, c'est à jamais fini de ce côté que vous savez; je ne reverrai ni n'écrirai jamais; j'ai été si blessé d'une telle indifférence! mais blessé, cela veut dire que j'en souffre encore...

On trouve dans un billet d'Armand Barbès, écrit au lendemain de la révolution de Février 1848, l'étonnant présage que voici :

Avant huit jours l'Europe entière sera en feu, et dans trois ans tous les rois seront à terre.

Le 3 décembre 1850, Victor Hugo, sollicité par un ami d'intervenir en sa faveur auprès du président de la République, lui répond par un billet dans lequel il s'excuse de ne pouvoir rien demander à Bonaparte, étant dans de fort mauvais termes avec ce *personnage :* « cinq degrés au-dessous de zéro ».

Nous parlerons de la seconde vente dans notre prochain numéro.

Testament du maréchal Vaillant. — Un de nos lecteurs nous adresse une copie complète du testament du maréchal Vaillant. C'est un curieux document, demeuré inédit, et que nous reproduisons, en supprimant toutefois les passages trop intimes et que le public n'a pas le droit de connaître. Ce testament est daté du 1er février 1872, et le maréchal Vaillant est mort le 4 juin de la même année. Il était maréchal de France depuis le 11 décembre 1851.

« J'ai fait bien des choses dont je me repens, j'en demande pardon à Dieu. Que ce monde me le pardonne, s'il en est temps encore! J'aurais mieux fait de suivre en tout l'exemple de mon vertueux père.

« Je désire être conduit à Dijon, dans le cimetière où reposent mon père, ma mère, tant de parents et amis perdus depuis si longtemps ; je désire que le transport de ma dépouille mortelle à Dijon ait lieu sans la moindre pompe et le plus simplement possible. Quelques parents et amis m'accompagneront (rien de plus) avec le clergé, mais tout cela réduit aux proportions qui conviennent à ma position actuelle et au chagrin qui me dévore. Mon corps sera recouvert d'une simple pierre sur laquelle on gravera mes nom, prénoms, date et lieu de naissance et de décès, le titre de maréchal de France, la qualité de membre de l'Institut, pas davantage. Il ne sera pas fait mention des décorations, françaises ou étrangères, qui m'ont été données.

« Je prie la ville de Dijon d'accepter en toute propriété la petite maison paternelle que je possède près de Saint-Michel ; je la prie aussi de recevoir à son musée le tableau en pied que Vernet a fait de moi et qui me représente au siége de Rome. C'est une belle œuvre du grand peintre et l'une de ses dernières. Je donne encore à la ville, pour son musée ou pour toute autre destination qu'elle voudra, les deux grands vases de porcelaine qui sont dans mon salon, et qui proviennent de la succession de la princesse Bacciochi. . . . .

(Suivent différents legs : 10,000 francs à la société de secours des Amis des sciences, fondée par Thénard ; — 40,000 francs à l'Académie des sciences pour la fondation d'un prix ; — 10,000 francs au Conservatoire de musique de Dijon.)

« J'ai annoncé au ministre de la guerre l'intention de donner beaucoup de livres de ma bibliothèque, principalement des livres militaires, pour faire le noyau d'une bibliothèque pour la nouvelle école à établir pour l'artillerie et le génie. Ce don serait réalisé si ma santé avait été meilleure. Si je meurs avant cette réalisation, je prie le général Doutrelaine, mon ami, de régler cette affaire de concert avec mes neveux Alfred et Ernest Cirodde. Je ne parle que des ouvrages imprimés. Quant aux manuscrits, deux parts en seront faites : ceux qui traitent d'objets militaires et ceux qui traitent de sujets étrangers

à la guerre. Les premiers seront remis au dépôt des fortifications, qui en fera telle répartition qui lui conviendra; les autres resteront la possession de mes neveux. Ils les garderont et verront ce qui peut en être publié. Je tiens beaucoup à la question : *Travail sur les orages*, que j'ai rédigé, dès 1865 ou 1866, pour le concours et les prix créés par M. Leverrier à l'Observatoire . . . .

« Si, plus tard, Doutrelaine voulait me consacrer quelques mots de son élégante et véridique plume, je voudrais qu'il se bornât à parler du petit instrument que j'ai inventé pour défiler les tranchées, en 1834 ou en 1835, quand je commandais le 2e régiment du génie, puis qu'il mentionnât le refus que j'ai fait, dans l'intérêt de la grande œuvre des fortifications de Paris, en 1840, de prendre la direction de ce travail et de prier le gouvernement de le confier au général Dodde, le président du comité des fortifications; puis, plus tard, le refus que j'ai fait de prendre le commandement de l'expédition de Rome, en 1849, et d'enlever ce commandement au général Oudinot, qui en était déjà en possession. Je voudrais que ces exemples d'abnégation fussent imités au besoin.

« J'ai beaucoup travaillé; j'ai fait le projet d'une nouvelle enceinte pour Toulon, enceinte qui est allée saisir et englober le fort de Malbosquet. L'empereur avait voulu donner mon nom à la grande rade dont l'urgence se faisait le plus sentir; mais la jalousie d'une

part, de l'autre le peu d'instance que je fis auprès de l'empereur pour que sa promesse, toute spontanée d'ailleurs, fût mise à exécution, empêchèrent la réalisation de ce projet.

« J'ai été plus heureux dans un autre grand projet relatif à l'enceinte de Lille : la reconnaissance du conseil municipal de cette ville l'a emporté sur le mauvais vouloir de certain officier général du génie ayant la confiance du souverain ! J'ai si peu de chose dont je puisse, non pas me vanter, mais ne pas être absolument mécontent, que je tiens à mentionner le succès obtenu à Lille. Je désire qu'en cas où quelques paroles seraient écrites ou prononcées sur ma carrière d'officier du génie, on rappelle ce que j'ai fait pour Lille.

« Et puis, qu'on me pardonne un petit souvenir de vanité ! Les anciens officiers du génie contemporains de M. X..., le conseiller d'État, auteur d'une *Histoire du corps du génie*, avaient tous accepté ce qu'il rapporte dans cette histoire au sujet de la prise du fort d'Orange par Vauban lors du siége de 1692, c'est-à-dire que le général qui défendit ce fort, qu'il avait construit, s'y était si bien laissé enfermer et priver de toute retraite avec le fort en arrière, qu'il y avait été fait prisonnier! Nos anciens généraux du premier empire nous citaient ce fait comme le plus bel exemple de l'habileté de Vauban, comme si, pour rehausser le mérite du plus grand des ingénieurs, il était nécessaire de recourir au merveil-

leux et à la fable. J'ai reconnu, par un examen détaillé des localités, et en m'aidant à la fois du journal même de Vauban et d'un plan exact sur lequel j'ai fait rapporter les travaux d'attaque exécutés jour par jour, que l'anecdote mentionnée par X... est une invention de cet écrivain ou de quelque autre auteur militaire peu scrupuleux à l'endroit de la vérité historique. Je désire que cela soit bien mis en évidence par le général Doutrelaine, qui le trouvera expliqué en détail dans mon exemplaire de l'*Histoire du corps du génie* . . . . . . »

Nécrologie. — *Ernest Picard*. — C'est par l'esprit que nous appartient ce fin et malin orateur du barreau et de la politique, qui vient de mourir si prématurément, âgé seulement de cinquante-six ans. M. Picard fut en effet, et avant tout, un homme spirituel, et son esprit l'a servi partout. Il n'est pas de circonstances ni d'actes de sa vie publique, même les plus graves, où il n'ait trouvé l'occasion de faire éclater quand même cet esprit si vif, si alerte et surtout si parisien. Au 31 octobre 1870, au moment où ses collègues, emprisonnés à l'Hôtel de ville par l'insurrection passagèrement triomphante, pouvaient supposer que leur dernière heure allait bientôt sonner, Ernest Picard, habilement évadé de la bagarre et installé au ministère des finances, expédiait avec sa bonne humeur habituelle les ordres nécessaires pour sauver la situation. On peut dire que ce jour-là il rendit un véritable service

à la société, et surtout qu'il empêcha le massacre possible de ses amis, lesquels, sans l'intervention de la garde nationale convoquée par Picard, ne seraient sans doute pas sortis vivants de l'Hôtel de ville.

Sa réputation d'homme d'esprit date surtout de 1858, pour le gros public qui ne le connaissait guère comme avocat. Nommé alors député de Paris, il fit partie, à la Chambre, de ces fameux *cinq* qui représentaient alors toute la gauche de l'assemblée, et il se posa en véritable tirailleur de l'opposition, harcelant sans cesse la droite par la justesse, la finesse et la malignité de ses reparties, qualifiant d'un mot une situation tout entière, toujours incisif, mordant, et surtout et par-dessus tout spirituel. On ne l'appelait plus alors que « le spirituel député de la Seine ». Entré au Sénat en 1875, M. Picard s'y trouva un peu enterré. Il appartenait à l'opposition modérée ; il était l'un des plus sages de son parti, et il n'eut guère l'occasion, dans cette haute et grave assemblée, de faire montre des qualités d'humour et d'à-propos qui caractérisaient si fort son talent d'orateur. Il vient de mourir le jour même où de graves événements, sur lesquels nous n'avons pas à donner notre appréciation, allaient peut-être réveiller son ardeur et sa verve éteintes, hélas ! aujourd'hui pour jamais !...

Mme Thénard. — Mme Louise Chevalier-Porrain, dite Thénard, ancienne artiste de la Comédie française, vient

de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle était fille de Marie-Madeleine Thénard, qui fut sociétaire de la Comédie française, où elle avait débuté en 1777, et qui est morte en 1849. Son frère aîné Étienne, mort en 1825, à quarante-six ans, était également sociétaire depuis 1810. Il excellait dans les rôles de valet, et surtout dans Figaro et dans Mascarille. Son second frère, Thénard jeune, qu'on avait surnommé Coco-Thénard, ne réussit pas au Théâtre-Français, mais il joua avec succès à l'Odéon, surtout dans les comédies de Picard. Il mourut dans la misère et à l'hospice, en 1853, à l'âge de soixante-dix ans. On voit que Mme Louise Thénard chassait de race.

Elle débuta à la Comédie française, dès 1811, dans les rôles d'ingénues, et ne réussit pas tout d'abord ; elle y rentra en 1823 dans l'emploi des soubrettes, où elle fut excellente ; puis, quand l'âge vint, elle se jeta courageusement dans les rôles de duègnes, où elle a été parfaite. Théophile Gautier l'avait surnommée la *fée bougon du bon sens*. On n'a jamais joué mieux qu'elle la baronne du *Chevalier à la mode*, Marceline de *Figaro*, Mme Pernelle de *Tartuffe*, la comtesse du *Joueur*, Bélise des *Femmes savantes*, Mme Turcaret dans *Turcaret*, etc. Le 20 juillet 1855, Mme Thénard a eu sa représentation de retraite. Elle avait alors quarante-quatre ans de services. Ce fut ne très-brillante soirée. Rachel joua Phèdre. L'Opéra, le Gymnase et le Palais-Royal concoururent aussi à l'éclat de

la représentation, qui produisit une des belles recettes parmi celles obtenues dans les bénéfices, au Théâtre-Français : 16,408 francs. Chose assez curieuse, la bénéficiaire ne prit point part à la représentation; mais elle demeura encore deux ans au Théâtre-Français, et ne le quitta définitivement que le 30 mars 1857, en jouant, pour une dernière fois, Mme Turcaret de *Turcaret*, et Mme Guibert dans l'amusante comédie de Picard, *la Petite Ville*.

Mme Thénard n'était pas sociétaire, non qu'elle manquât du talent nécessaire pour avoir mérité de l'être, mais bien parce qu'à son théâtre elle était assez mal avec tout le monde. Elle avait, paraît-il, un fort mauvais caractère, et le comité, qu'elle avait plusieurs fois indisposé contre elle par ses emportements, ses médisances et même sa malignité, s'en était vengé en lui refusant toujours le suprême honneur de sa carrière. Nous avons relevé, à ce sujet, une assez curieuse particularité dans l'ancien *Almanach impérial*. Le nom de Mme Thénard est imprimé dans la liste des sociétaires retirés publiée dans cet almanach, depuis 1857 jusqu'en 1865. C'est seulement en 1866 qu'on voit son nom disparaître de cette liste, où, d'ailleurs, sa situation de simple pensionnaire ne lui donnait pas le droit de figurer.

Taxile Delord. — Écrivain satirique, historien, homme politique, Taxile Delord, qui vient de mourir à l'âge de cinquante-huit ans, n'a pas brillé du même éclat dans les

diverses transformations de son talent. Le meilleur de sa vie remonte à son temps de journalisme au *Charivari*, où, de 1842 à 1858, il a dépensé réellement une grande quantité d'esprit, et du plus vif et du plus vrai. Qu'il était amusant et varié en ce temps déjà si loin de nous, et que de boutades charmantes, d'aperçus ingénieux et de reparties malignes il jeta dans ce petit journal à la fois littéraire et politique, où il se dépensait chaque jour tant de verve, de fines plaisanteries et de cet esprit gaulois dont Taxile Delord se montrait alors si prodigue! C'est aux charmantes fantaisies écloses journellement sous sa plume qu'il devra de vivre un certain temps dans la mémoire des hommes, bien plutôt qu'aux six volumes de son *Histoire du second empire*, œuvre inégale et péniblement conçue, dans laquelle il a un peu manqué de cette impartialité qui est la qualité essentielle de l'historien.

On a encore, en ces derniers temps, retrouvé l'homme d'autrefois dans les *Notes et impressions* qu'il donnait toutes les quinzaines à la *Revue politique et littéraire* sous la signature *X.*; mais on y cherchait vainement la vive gaieté des premiers jours, à laquelle semblait avoir succédé cette sorte de tristesse que l'essai infructueux de la vie politique donne souvent aux hommes qui n'étaient pas nés pour elle.

Varia. — *Victor Hugo pendant le siége.* — Lorsque les obus commençaient à pleuvoir sur Paris, un vieil

ami de Victor Hugo lui écrivit pour mettre à sa disposition un logement dans un monument public qu'on annonçait devoir *blinder* contre le bombardement. Le poëte répondit que les boulets prussiens, en ce qui le concernait, lui étaient parfaitement indifférents, mais que, si la maison qu'il occupait était trop persécutée, il accepterait le logement pour ses petits-enfants, Georges et Jeanne. Ainsi devait parler l'homme qui a composé *l'Art d'être grand-père*, ce chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse, de sensibilité, de dévouement d'aïeul. Heureusement la maison de Pindare fut respectée par les dieux, et Victor Hugo n'eut pas à se séparer de ses petits enfants, sur lesquels il continua de veiller. Nous avons cru devoir rappeler cette anecdote (très-authentique) à l'heure où paraît le volume qui témoigne le plus de la bonté du poëte, et qui est égal comme forme à tout ce que son génie a créé de plus complet.

Les Manuscrits de Molière.—M. Loiseleur fait une curieuse réflexion, dans son étude sur les *points obscurs de la vie de Molière*, que va publier Liseux, au sujet de la rareté, que dis-je? de l'absence absolue des autographes de Molière. Nous reproduisons cette réflexion, qui pose en même temps une question que nous craignons bien de voir demeurer toujours sans réponse :

« Qu'on nous permette, dit M. Loiseleur, une réflexion sur cette extrême rareté des autographes d'un

homme qui a tant écrit. On s'est ingénié, pour expliquer la disparition de ses manuscrits, de celui de sa traduction de *Lucrèce* en particulier; on a donné de ce fait des explications plus ou moins plausibles. Mais ses lettres, mais les mille billets qu'il adressait à ses nombreux amis et qui n'étaient pas, comme ses manuscrits, réunis en une seule main, mais disséminés entre tant de mains différentes, qui toutes n'étaient pas hostiles, comment comprendre qu'*aucun* ne nous soit parvenu! Faut-il supposer que quelque fanatique, ennemi de l'auteur du *Tartuffe*, les a sournoisement collectionnés et brûlés? Cela est bien difficile à croire; il y a là un mystère *plus obscur* encore que tous ceux que nous cherchons à éclaircir dans cette étude. »

Une Lettre de Lamartine. — Nous avons beaucoup emprunté et emprunterons encore beaucoup aux riches albums de M. N. Martin. Voici, cette fois, une des plus navrantes lettres qu'ait écrites Lamartine en ses dernières années d'amère et sombre détresse; elle répond à de sympathiques vers dans lesquels M. Martin cherchait à consoler le grand poëte de l'injuste abandon qui l'avait jeté dans le découragement :

« Monceaux, 14 novembre 1859.

« Il en coûte bien de paraître ingrat, mais surtout à de si bons sentiments exprimés en si beaux vers. Le chagrin, la ma-

ladie qui passe de l'âme au corps par une contagion fatale, m'ont empêché de répondre à ce touchant témoignage d'amitié. La goutte paraît d'autant plus douce aux lèvres qu'il y a plus d'amertume dans le cœur. Il ne peut y en avoir plus que dans le mien : je ne cherche pas à le cacher. Un homme vaut un peuple, quand ce peuple est dans son tort et que cet homme est dans son droit. Mais vous n'êtes pas de ce peuple ; vous êtes de la postérité : vos vers et vos sentiments en parlent la langue. Je jouis de les entendre pendant que je vis encore, pour les rétribuer non en beaux vers, mais en sincère et affectueuse amitié.

« LAMARTINE.

« *P. S.* Je quitte dans huit jours ce berceau de ma famille pour ne le revoir jamais. Vous excuserez mon silence. »

Vente Didot. — La splendide et considérable collection de dessins et d'estampes provenant de M. Ambroise-Firmin Didot vient d'être vendue aux enchères. Cette vente n'a pas duré moins de quatre semaines. Elle avait commencé le 16 avril ; elle comprenait les plus rares sujets et des morceaux uniques, notamment d'Albert Dürer et de Rembrandt. Plusieurs ont atteint des chiffres fort élevés. Une gravure de Martin Schœngauer, *la Nativité*, s'est vendue 18,000 francs ; un *Saint Jérôme* de Dürer, 4,500 francs ; les huit planches du char triomphal de l'empereur Maximilien Ier, 4,050 francs ; le *Jésus-Christ guérissant les malades,* de Rembrandt, connu sous le nom de *la Pièce de cent florins*, 8,550 francs ; *les Trois Croix*, 7,050 francs ; *le Bourgmestre Six*, 17,000 francs ;

le Receveur Utenbogaerd, 3,900 francs; *le Rembrandt au chapeau* (appuyé), 5,730 francs; *Nègre blanc,* 3,500 fr.; *le Patineur,* 2,050 francs, etc. Ces admirables eaux-fortes de Rembrandt sont allées enrichir diverses collections, et notamment celles du musée du Louvre. En somme, le produit total de cette vente hors ligne, et qui ne comprenait que des dessins et des gravures, a été de 626,575 francs.

Vente Cora Pearl. — Cette trop célèbre dame est-elle tombée dans la misère, ou veut-elle tout simplement renouveler son mobilier? Nous venons de recevoir, en effet, le catalogue qui annonce pour les 24 et 25 mai la vente de tous les objets garnissant son hôtel, rue de Chaillot, 101. Ce catalogue est des plus curieux, et il mérite d'être signalé, hélas! comme un document pour l'histoire galante de notre temps. Nous ne croyons pas que depuis la célèbre affiche par laquelle la Dubarry annonça, en 1790, le vol de diamants dont elle avait été victime, on ait fait imprimer une plus longue et plus détaillée collection de merveilles de tous genres... pour appartements! Le catalogue a 232 numéros, et il est disposé de façon à nous donner une idée de chaque pièce où figure le mobilier mis en vente.

On ne saurait vraiment entrer dans le détail des meubles étonnants, comme richesse, comme rareté et comme luxe, qui ornent ces diverses pièces. Ce qu'il y a

de lustres est incalculable; les commodes anciennes y pullulent; les vases de porcelaine précieuse y foisonnent; les jardinières, les meubles, les petits divans et les petites chaises y abondent. Et les plats de vieille faïence! et les corbeilles délicatement ouvragées du temps de la Pompadour et de Louis XV!... et les plateaux, et les girandoles, et les salières, et aussi les consoles et les cassolettes!... Que de glaces, d'appliques, de torchères, de brûle-parfums, de vasques de métal divers, de tabourets, de guéridons, de candélabres, d'écrans, de potiches et de tentures, et de pendules, et de vieux flambeaux, et de figurines, et de groupes de bronze et de marbre, et même de tableaux, d'ailleurs assez mauvais!... Toute cette énumération est extraite de ce scintillant catalogue. Ne demandez pas de livres, par exemple!... La dame du lieu ne sait peut-être pas lire, après tout, ou bien la bibliothèque, s'il y en a une, sera vendue plus tard. Et maintenant, que le dieu des enchères soit propice à Emma Cruch, que le monde de la légèreté française n'a jamais connue que sous son pseudonyme de Cora Pearl.

GAZETTE EN VERS.

L'exposition des Beaux-Arts
Fait presque oublier le dieu Mars,
Et l'on n'a plus d'yeux ni d'oreilles
Que pour ces paisibles merveilles.
Saluons sympathiquement
Leur frais épanouissement.

Aux expositions trop proches
Adressons pourtant deux reproches :
Pour y voir leur toile accrocher,
Plusieurs n'ont pu que l'ébaucher ;
Et l'on poursuit d'un cœur moins ferme
Le grand art, qui veut un long terme.
N'exposer que tous les trois ans
Rendrait les efforts plus puissants.

Dans les salles de la peinture,
Je cherche en vain Dupré, Couture,
Robert Fleury, Rosa Bonheur,
— Qui s'endort sur sa croix d'honneur, —
L'ex-amiral Gudin, Gérôme,
Un maître sans le prix de Rome ;
Amaury Duval, Jalabert,
— Un plus gris Léopold Robert, —
Et plus d'une main que j'oublie
Qui retouche ou s'est recueillie.

D'autres n'ont fait que des portraits
Dont on reconnaît peu les traits,
Sauf ceux de Thiers et ses lunettes,

Réalités franches et nettes
De Bonnat, ou l'air digne et fin
Du duc d'Audiffret, par Chaplin,
Ou ta bravoure, Paladines.
Nul ne dira que tu badines,
Vieux guerrier qu'a peint avec art
Mademoiselle Jacquemart.
Meissonier et Baudry, qu'on aime,
Lehmann, Duran, Yvon, de même,
N'ont que des portraits, et je vois
Partout des portraits cette fois.

Pourtant à mainte jeune étoile
On doit mainte assez grande toile :
Laurens, dans la Mort de Marceau,
Nous offre mieux qu'un bon morceau,
Oui, presque un épisode épique.
Neuville (si mon vers le pique,
J'en serai désolé, vraiment)
Livre encore un combat fumant,
Mais dont on a dit, non sans cause,
Que c'est toujours la même chose,
Et c'est la même fougue encor.

Au Matin du dix thermidor,
Lucien Mélingue nous groupe
En vivant relief une troupe
De forcenés fort expressifs,
Épiant les traits convulsifs
D'un front morne, au regard de pierre,
Moribond qui fut Robespierre.

*Sous l'*Inondation *de Roll,*
Tout disparaît, bête, homme et sol.

La peinture religieuse
A plus d'une œuvre harmonieuse
Et forte, sans montrer bourreau
Ni martyr... Citons Bouguereau,
Dont la Vierge consolatrice
Vous émut, aimable lectrice.

De lumière un fleuve doré
Jaillit du Jésus *de Doré,*
Que la foule mène au supplice.
« Que ta volonté s'accomplisse,
Et je ne mourrai pas en vain ! »
Dit au Père le Fils divin.

Si plus d'un fidèle s'empresse
Pour voir le Tarquin et Lucrèce
De Cabanel, l'historien
Trouvera ce royal vaurien
Qui galamment, à la française,
S'accoude au dossier de la chaise
De Lucrèce, bien langoureux
Pour un si tragique amoureux.
Mais cette Lucrèce charmante,
Combien la voudraient pour amante !

Falguière, comme Paul Dubois,
Fait ses flèches d'un double bois,
Et, peintre ou scuplteur, il butine.
Il montre aujourd'hui Lamartine
Plus grand que nature et debout,
S'élançant du bronze qui bout
Vers l'action et la parole, —
— Hélas ! son politique rôle ! —

Malgré ce crayon dans ta main,
Poëte, tu suis ce chemin,
Et, de peur que tu n'y barbotes,
On t'aura mis ces grosses bottes.

Citerai-je encor de Jouffroy
Un grand Saint Bernard *un peu froid?*

Deux mots enfin des paysages :
Beaucoup sont purs, corrects et sages,
De même que beaucoup n'ont pas
Ces irrésistibles appas,
La nouveauté, la fantaisie
Et l'aimant de la poésie.
Et cependant, comme aux beaux jours,
Daubigny me charme toujours;
Et cependant, j'aime à le dire,
Plus d'un jeune talent m'attire.

J'en passe trop, et des meilleurs;
Mais je dois me tourner ailleurs.

Et comment pourrais-je me taire
Sur la note de l'Angleterre,
Qui, l'œil fixé vers les Balkans,
Apprête ses vaisseaux-volcans,
Et se dit : « Ne soyons pas dinde,
Et surtout sachons garder l'Inde! »
Mais sur terre elle ne peut rien,
Et les Russes le savent bien.
— Hélas! sur la terre et sur l'onde,
L'or n'est-il pas maître du monde?
Quand aura grondé le canon,

J'en ai bien peur, qu'il l'aime ou non.
Chacun, malgré toute prudence,
Entrera dans l'horrible danse.
Comment alors tout finira?
Dans cinquante ans on le saura.
Déjà, tandis qu'on se provoque,
Ports de la mer Noire, on vous bloque,
Et les spéculateurs troublés
Ont fait hausser le prix des blés.

Et pourrais-je oublier encore
La mort, qu'une élite déplore,
De mademoiselle Bertin?
Dans ses meilleurs chants du matin
Victor Hugo l'avait nommée;
Elle-même à la Renommée
Donna plus d'un gage, des vers
Pleins des cieux bleus et des prés verts,
Rêves du cœur, purs, diaphanes,
Qu'elle appelait humblement Glanes;
En musique, Esmeralda, *ni*
De Berlioz le Cellini
N'ont vécu; mais une couronne
De ces pâles fleurs t'environne,
Noble fille de ces Débats,
Toujours en haut, jamais en bas.

Un sénateur inamovible,
Qui fut longtemps l'enfant terrible
Des partis, et surtout du sien,
Hélas! n'est aujourd'hui plus rien.
La mort, qui partout sait atteindre,
Soufflant sur lui, vient de l'éteindre.
Presque tous le regrettent, car

Il était bon, Ernest Picard.
Un des plus fredonnants pilotes
De ce radeau, France, où tu flottes,
Esprit très-fin dans un gros corps,
Se riant de tout sans efforts,
Il serait bien, je le crois, homme
A s'éveiller du dernier somme,
Du ciel égayant les faubourgs,
Pour faire encor des calembours.

Taxile Delord (chose triste)
Doit s'ajouter à cette liste
Des notables défunts du mois
Dont la foule suit les convois,
Esprit que la satire allèche,
Au but vibra souvent sa flèche.
Il fit une histoire-pamphlet
Du second empire, un soufflet
Qu'avec une savante adresse
A tous les abus il adresse.
C'était rude, après avoir ri
Si longtemps au Charivari.

A quiconque chercherait noise
Soit à la mission chinoise,
Soit à l'empereur dom Pedro,
Tout le monde crierait haro,
Car la France aime la lumière.
La France est toujours la première
A battre des mains au progrès,
Qu'il vienne de loin ou de près.
Cet empereur, pour tout connaître,
En tout lieu docte aime à paraître,
Et partout ces jeunes Chinois

Étudieront arts, mœurs et lois.
Ce progrès-là vaut bien la gloire
Des conquérants, sanglante histoire.

Arrête-toi, Muse, il le faut...
L'exubérance est un défaut.

N. Martin.

PETITE GAZETTE. — Tous les six mois on fait courir le bruit de la démission de M. Perrin, administrateur de la Comédie française. Cette fois on a été jusqu'à lui nommer un successeur, M. Edouard Foussier, auteur dramatique. La vérité est que M. Perrin ne songe pas le moins du monde à se retirer.

— On vient de vendre aux enchères les quelques toiles et dessins qui garnissaient l'atelier de Charles Marchal, dont nous avons, il y a quelque temps, raconté la fin tragique à nos lecteurs. Le tout a été, en somme, peu disputé. Le *Premier pas*, de Marchal, tableau exposé en 1876, n'a été vendu que 1,200 fr.; une petite toile de Toulmouche, 625 fr.; les *Jeunes Chats*, d'Eug. Lambert, 1,500 fr.; un pastel de la princesse Mathilde, 340 fr.; la *Jeune Alsacienne* de Marchal, 640 fr.; l'esquisse du *Choral de Luther*, du même, adjugée 500 fr. à M. Alexandre Dumas fils; un Protais, 520 fr.; un Rousseau, 410 fr.; un Stevens, 400 fr. Le plus haut prix a été atteint par une aquarelle de Meissonier, vendue 1,650 fr. Le total de la vente a été d'environ 16,000 fr.

— On vient de terminer, à Londres, la vente de la magnifique collection de tableaux et objets d'art provenant de la succession du riche amateur Robert Napier, de Glascow. Elle se composait surtout, pour les tableaux, de toiles de l'école

flamande. Parmi les porcelaines de Sèvres et de Dresde qui ont été vendues après les tableaux, on remarquait deux superbes assiettes ayant appartenu à l'impératrice Catherine II de Russie. L'une de ces assiettes a été payée 3,952 fr. 75 c., l'autre 4,055 fr. Ce dernier prix est le plus élevé que l'on ait jamais payé, dans une vente aux enchères, pour une seule assiette.

— Il résulte d'une assez curieuse statistique du nombre des journaux qui existent en Angleterre qu'en 1847 le Royaume-Uni n'en comptait que 557; aujourd'hui, c'est-à-dire à une distance de trente années, le nombre s'en élève à 1,135. Sur les 557 feuilles de 1847, 16 seulement étaient quotidiennes; le chiffre des journaux quotidiens de l'Angleterre est actuellement de 145.

— Une assez curieuse question de jurisprudence, bonne à signaler, vient d'être résolue par le tribunal de commerce, au sujet de la propriété du titre du journal *la Marseillaise*, que se disputaient les gérants de deux feuilles portant ce même titre. Il a été jugé que le titre d'un journal appartient à celui qui le premier a fait le dépôt du cautionnement à la préfecture, et non pas à celui qui paraît le premier, alors que sa déclaration et la remise de son cautionnement ont été postérieures à sa publication.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 11 — 15 JUIN 1877

SOMMAIRE.

M. SARDOU A L'ACADÉMIE. — L'auteur populaire de tant de pièces charmantes, et qui, depuis bientôt vingt ans, a compté au théâtre presque autant de victoires que de batailles, M. Victorien Sardou, vient d'être élu membre de l'Académie française (7 juin), en remplacement de M. Autran. Son élection n'a cependant pas été toute seule; il avait en effet un sérieux concurrent dans la

personne de M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat, sur lequel il n'a pu l'emporter que de deux voix, et seulement au troisième tour de scrutin.

Le nombre des votants était de 37 : la majorité absolue était donc de 19. Au premier tour, M. Sardou a obtenu 18 voix, contre 17 données à M. d'Audiffret-Pasquier, et M. Leconte de Lisle a eu 2 voix; le second tour n'a amené aucun changement; enfin, au troisième tour, M. Sardou a réuni 19 voix, contre M. le duc d'Audiffret-Pasquier, qui n'en a eu que 17. M. Victor Hugo s'était abstenu dans ce dernier scrutin. Voici d'ailleurs, d'après *le Gaulois*, comment les voix se sont réparties :

Pour M. d'Audiffret : MM. le duc de Noailles, Nisard, comte de Falloux, de Laprade, d'Haussonville, Dufaure, Cuvillier-Fleury, comte de Champagny, duc d'Aumale, de Loménie, John Lemoinne, Marmier, Ch. Blanc, duc de Broglie, de Viel-Castel, Caro, Saint-René-Taillandier.

Pour M. Sardou : MM. Thiers, Mignet, Legouvé, Augier, J. Sandeau, Feuillet, C. Doucet, Claude Bernard, E. Ollivier, C. Rousset, Mézières, Alex. Dumas, J. B. Dumas, G. Boissier, S. de Sacy, J. Favre, E. Littré, J. Simon, Aug. Barbier.

C'est M. Barbier qui, en se ralliant, au dernier tour, à la candidature de M. Sardou, en aurait assuré le succès ; enfin deux académiciens n'ont pas pris part au vote : M. Duvergier de Hauranne, absent par maladie, et Mgr Dupanloup, qui, comme chacun sait, n'a plus

voulu être, depuis l'élection Littré, que simple académicien *in partibus*.

SALON DE 1877. — *Les eaux-fortes*. — Les aquafortistes ont eu trois des leurs récompensés : M. Henri Redlich a obtenu une 1re médaille pour son eau-forte *le Sermon de Skarga*, d'après Matejko ; M. Laguillermie, une 2e médaille pour son *Gulliver dans l'île de Lilliput*, d'après Vibert, et M. Émile Boilvin, une 3e médaille pour dix eaux-fortes de sa composition destinées au *Rabelais* de la Librairie des Bibliophiles. Signalons encore la belle reproduction du tableau de Fortuny, *Marocain jouant avec un vautour*, par M. Champollion ; *la mort de Manon Lescaut*, de M. Th. Deblois, d'après le tableau si connu de James Bertrand ; la reproduction d'un tableau de Gustave Doré, *le Néophyte*, par Gustave Doré lui-même, qui figure ainsi à la fois, cette année, à la peinture, à la gravure et à la sculpture ; un portrait de Rubens, d'après Rubens même, par M. Léopold Flameng ; *la Chaste Suzanne*, de Henner, par Eug. Gaujean, qui expose également sa fine reproduction du tableau de Comte : *Bohémiens faisant danser de petits cochons devant Louis XI malade* ; plusieurs eaux-fortes d'Edm. Hédouin pour les *Œuvres diverses de Jules Janin* ; six eaux-fortes d'Ad. Lalauze, au nombre desquelles il faut signaler tout particulièrement ses ravissants *Cuirassiers*, d'après Detaille, et *le Retour du baptême* d'après

Gonzalès; une belle *Tête de juif* d'après Rembrandt, par Louis Lenain; *l'Empereur Claude,* d'après Alma-Tadéma, par Rajon; une magnifique eau-forte de M. de Rochebrune, *Arc de triomphe et tombeau,* dans le Midi; etc...

Voici maintenant, pour terminer nos courses au Salon, la liste complète des médailles de cette année :

PEINTURE : — 1res *médailles.* — MM. Lucien Mélingue, Alfr. Roll, E. L. Dupain.

2es *médailles.* — MM. A. N. Morot, J. Meynier. Al. Rapin, D. P. Bergeret, Ed. Toudouze et Jos. Wencker.

3es *médailles.* — MM. Guillaume, Dubufe, L. P. Robert, Chartran, Beauverie, Fréd. Bridgman, J. B. Nemoz, Urbain, Bourgeois, Jules Badin, Lepic, Alfred Guillou, Louis Deschamps, Perret.

SCULPTURE : — 1res *médailles.* — MM. Just Becquet, Louis-Adolphe Eude.

2es *médailles.* — MM. Max Bourgeois, J. A. Injalbert, L. E. Cougny, Jules Desbois.

3es *médailles.* — MM. H. Peinte, J. A. Corbel, J. A. Idrac, H. Ding, Hip. Moreau, J. L. Mabille, Hector Lemaire, J. B. Dupuis (graveur en médailles).

GRAVURE : — 1re *médaille.* — M. Redlich (eau-forte).

2es *médailles.* — MM. Laguillermie (eau-forte), Levasseur (gravure au burin).

3es *médailles.* — MM. Achille Jacquet (gravure au burin), Boilvin (eau-forte), Thiriat (gravure au burin), Alphonse Lamotte (gravure sur bois).

ARCHITECTURE : — 1re *médaille.* — M. Alphonse-P. Simil.

2es *médailles.* — MM. P. L. Bénouville, Albert Ballu et Émile Ulmann.

3es *médailles.* — MM. P. E. Gout, Al. C. Reboul, E. E. Wottling.

VENTES D'AUTOGRAPHES. — La seconde vente d'autographes (26 mai) dont nous avons parlé dans notre dernier numéro a été anonyme. Le catalogue comptait 225 numéros.

Nous y remarquons tout d'abord une lettre des plus importantes de Bossuet, datée de Versailles, 28 octobre 1682 ; elle n'a pas moins de douze pages in-4°. Elle est relative aux négociations que soutenait alors notre ambassadeur à Rome touchant les libertés de l'Église gallicane. L'illustre évêque blâme surtout dans ces pages, vraiment admirables, les progrès de l'ultramontanisme et l'excès de langage tenu en cour de Rome contre l'indépendance religieuse des peuples et des rois :

On perdra tout par ces hauteurs, s'écrie-t-il dans un langage qui serait vraiment d'actualité aujourd'hui ; Dieu veuille donner des bornes à ces excès ! Ce n'est pas par ces moyens que l'on rétablira l'autorité du Saint-Siége.

Jolie lettre de Cherubini (13 juillet 1830), toute relative à son opéra d'*Ali-Baba*, dont ses collaborateurs, Scribe et Mélesville, le pressent d'achever la musique :

Il demande du temps, les circonstances lui paraissant défavorables (la révolution de Juillet éclatait quinze jours après), et l'Opéra-Comique n'ayant pas de sujets pour interpréter la pièce. Eux, qui ont du talent et sont jeunes encore, peuvent éprouver un échec ; mais lui, qui est vieux, et qui regarde cette partition comme son dernier ouvrage dramatique, ne peut pas terminer sa carrière par un insuccès, qu'il regarde comme certain. (On sait qu'il refit complètement cet opéra, qui ne fut représenté que le 22 juillet 1833.)

Voici maintenant une lettre intime et assez étrange de Paul Delaroche, le célèbre peintre, adressée à M. Méricourt, le 9 décembre 1834 :

Il lui apprend son mariage avec une jeune et jolie fille, dont il lui fait le plus séduisant portrait. Quand sa mission romaine sera terminée, il reviendra bien vite à Paris se replonger dans les boues de la bonne ville pour étaler ses ordures sur les murs de la Madeleine. Jusque-là, il va travailler comme un galérien, pour qu'on ne lui jette pas des pommes cuites lorsqu'on découvrira ses tartines. Il fait souvent une fameuse tête en lame de couteau quand il regarde son avenir. « Arrière la vile peur, s'écrie-t-il ; à moi l'énergie et l'audace ! »

Suit une lettre du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III à Napoléon (29 sept. 1808). Elle montre à quel degré de soumission et d'abaissement en était alors venu le peuple prussien aux abois.... qui depuis, hélas ! s'est relevé si haut !

Importante pièce historique écrite en français et relative aux contributions de guerre imposées à la Prusse par Napoléon. Il déclare que la Prusse, épuisée, est dans l'impossibilité de payer 140,000,000 en dix-huit mois. Il prie Napoléon de vouloir bien agréer les modifications que l'empereur de Russie, touché de l'état de la malheureuse monarchie prussienne, doit lui proposer. Il ajoute : « Si vous consentez, Sire, moi-même, ma famille entière, tous mes sujets, élèveront à Votre Majesté impériale des autels de gratitude au fond de leurs cœurs pénétrés..... Non, Sire, Votre Majesté impériale ne veut point la ruine de la Prusse. Elle l'a souvent déclaré. »

Lettre d'un autre genre, et aussi d'un autre Allemand, le poëte Henri Heine, à Mme Sand.

Il l'appelle *ma chère cousine*. Il devait dîner avec elle aujourd'hui, mais il est forcé de s'abstenir de ce plaisir, ayant réfléchi cette nuit sur les puces qu'elle a rapportées du dîner de la *Revue* (*des Deux Mondes*). Cela montre le véritable caractère littéraire de notre époque. « Nos grands hommes, empêchés par Buloz, n'osent pas vous mordre eux-mêmes, et ils lâchent contre vous leurs petits collaborateurs. »

Un modeste billet du Père Lacordaire au sculpteur Aug. Barre :

Il le remercie de la statuette de Berryer, qui lui est précieuse comme l'image d'un grand orateur et d'un homme avec qui il a eu des relations dont il garde le souvenir ; mais il refuse de poser pour sa statuette à lui, car il ne peut à tout moment se mettre sous les yeux du public en vingt manières différentes. Cette profusion lui semble peu conforme à la modestie d'un religieux. Il y a déjà de lui des bustes, des sta-

tuettes, des lithographies, et un tableau va paraître au Salon cette année.

Suit une curieuse lettre de Meyerbeer relative à la première représentation des *Huguenots :*

Il exprime avec effusion sa reconnaissance à l'orchestre de l'Opéra, *le premier du monde,* pour le soin et la bienveillance avec lesquels il a exécuté cette musique si difficile. Déjà il a dû une très-grande partie du succès de *Robert le Diable* à son exécution foudroyante. Quel que soit le sort de son nouvel opéra, succès ou chute, il n'y aura qu'une voix pour l'orchestre, et il veut être le premier à lui adresser son juste tribut d'éloges (29 fév. 1836).

Belle et curieuse lettre du prince qui fut Napoléon III, adressée de Londres, le 28 juillet 1837, à M. Lacoste, à New-York :

Elle est relative à son retour des États-Unis, où il avait été exilé à la suite de l'affaire de Strasbourg. Ses deux oncles se sont enfuis en apprenant son arrivée à Londres. Son oncle Joseph, malgré une lettre très-respectueuse, a refusé absolument de le voir. « Quel est donc mon crime ? C'est d'avoir promené un moment dans une ville de France le drapeau d'Austerlitz ! » Il attend de Vienne et de Berlin les passeports qu'il a demandés (et qui lui furent refusés). Cependant les nouvelles qu'il reçoit de sa mère sont tellement alarmantes, qu'il va tâcher de partir n'importe comment. (Il passa, en effet, en Suisse ; mais il n'arriva auprès de sa mère que pour recevoir ses derniers soupirs.)

Terminons par une épître un peu épicée de Piron à

Cazotte, en date du 24 février 1763, et relative au poëme d'*Olivier*, que ce dernier vient de publier, poëme dont Piron fait une appréciation très-lestement tournée :

Voilà Cazotte en droit de prétendre au fauteuil académique laissé vacant par la mort de Marivaux. Il l'engage pourtant à laisser passer les plus pressés, et s'abandonne à des réflexions au gros sel, telles que celle-ci : « Des f..... mâles, fermes et rebondies comme les nôtres, sont-elles faites pour s'enfoncer dans une bergère convenable à la mollesse des siennes (de Marivaux)? Non. Abandonnez d'ici à quelque autre élection le fauteuil à 4 ou 5 c... foireux, qui d'avance, à tous hasards, et en cas de bonheur, ont déjà gâché le panégyrique de l'Immortel. Ce seront des droguistes mieux fournis que vous et moy de l'encens du lieu..... »

LE GRAND PRIX. — Voici la quatorzième fois qu'a lieu le steeple-chase annuel connu dans le monde entier sous le nom de *grand prix*. Sur ces quatorze courses exceptionnelles, où ne figurent guère que des chevaux anglais et français, la victoire a été remportée huit fois par la France, cinq fois par l'Angleterre et une fois par l'Autriche-Hongrie. C'est de 1863 que date la création du grand prix, qui est, comme on sait, de 100,000 fr., auxquels viennent s'ajouter des sommes bien autrement considérables provenant des paris.

Le vainqueur de cette année est un cheval du comte de Lagrange nommé *Saint-Christophe*. Son triomphe était inattendu et les paris s'étaient surtout portés sur un

autre cheval qui avait déjà plusieurs victoires à son actif et qui est baptisé *Jongleur*. Parmi les chevaux français célèbres dans l'histoire encore à faire du grand prix, citons *Vermout* à M. Delamare (1864), *Gladiateur* à M. de Lagrange (1865), *Fervacques*, à M. de Montgomery (1867), *Glaneur*, à M. Lupin (1869), *Sornette*, au major Fridolin (1870), *Boïard*, à M. Delamare (1873) et *Salvator* à M. Lupin (1875). Ajoutons que depuis 1863, l'année 1871 est la seule qui, en raison des événements, n'ait pas vu courir le grand prix.

Théatres. — *Le Marquis de Villemer* et George Sand. — C'est le 29 février 1864 que fut représentée pour la première fois cette belle et intéressante comédie, que le Théâtre-Français vient de reprendre (4 juin) pour la rentrée de Worms. On sait quel succès avait obtenu le roman qui a fourni le sujet de la pièce. Il est avéré aujourd'hui que Mme Sand, lorsqu'il s'agit de le transporter sur la scène, éprouva de nombreuses difficultés et qu'elle appela à son aide l'un de ses amis, qui est aussi l'un des premiers écrivains dramatiques de notre temps, M. Alexandre Dumas fils. C'est lui qui dressa en partie le *scenario* de la pièce et qui en écrivit tout le premier acte et une bonne moitié du second. On reconnaît sa griffe et sa touche personnelles, surtout dans les scènes de ces deux actes, où d'Aléria se montre si impertinent avec Mme d'Arglade. « Jamais, a-t-on dit, Mme Sand

n'aurait fait parler un homme à une femme comme le duc d'Aléria parle à la baronne ! »

La distribution de 1864 manquait de l'ensemble admirable que nous venons de trouver à la Comédie française. Voici d'ailleurs les deux distributions dans les deux théâtres :

		Odéon.		Comédie française.
		—		—
Duc d'Aleria,	MM.	Berton.	—	Delaunay.
Cte de Dunières,		St-Léon.	—	Thiron.
Le marquis,		Ribes.	—	Worms.
Pierre,		Rey.	—	Barré.
Benoît,		Clerh.	—	Tronchet.
La marquise,	Mmes	Ramelli.	—	Madel. Brohan.
Mme d'Arglade,		Leprévost.	—	Provost-Ponsin.
Diane,		Delahaye.	—	Reichemberg.
Mlle St-Geneix,		Thuillier.	—	Croizette.

L'Odéon a encore joué la pièce il y a quatre ans, le 13 décembre 1873, mais comme transition d'un succès à un autre succès ; *le Marquis de Villemer* ne faisait plus prime au delà des ponts. D'ailleurs ses premiers interprètes lui manquaient : Berton, Saint-Léon et Ribes sont morts ; Rey n'a plus de théâtre fixe et joue un peu partout ; Mlle Ramelli est rentrée dans la vie bourgeoise, et Mlle Thuillier, cette sympathique et touchante comédienne, est, dit-on, dans un couvent.

Deux des interprètes actuels au Théâtre-Français,

MM. Worms et Delaunay, sont surtout incomparables et ont attiré à eux tout le succès. On n'a pas plus de jeunesse et d'entrain que Delaunay; quant à Worms, il rentre en maître sur cette scène illustre qu'il a quittée, dans un moment de dépit, en 1864. Il a une grande tenue, une parfaite distinction, la voix chaude et vibrante, et son succès a été considérable.

Quant au buste de Mme Sand, signé de son gendre Clesinger, et qu'on a exposé au foyer le même soir, au milieu de beaucoup de guirlandes de fleurs, nous devons avouer qu'il n'a produit qu'un très-médiocre effet. Il date, d'abord, d'une trentaine d'années déjà, ce qui nous représente une Mme Sand que la génération actuelle ne connaît guère; puis il est bien singulièrement drapé. La grande romancière est représentée assise, en costume semi-grec et romain, et le pied nu tendu en avant, ce qui a donné lieu à beaucoup de plaisanteries dont l'une a eu un vif succès d'entr'acte et de couloir : « C'est Mme Sand attendant le pédicure!... » Le mot était si juste, qu'il s'est répandu en un clin d'œil dans toute la salle.

Notre ami Claretie nous communique, au sujet de cette reprise du *Marquis de Villemer*, le passage du brillant et érudit *Rapport* qu'il vient de faire à la Société des Auteurs, et dans lequel il apprécie Mme Sand comme écrivain dramatique. Voici ce portrait tout à fait littéraire, qui ne doit être publié que dans le prochain *Bul-*

letin de la Société, et qui ainsi aura encore pour nos lecteurs le mérite de l'à-propos et de l'inédit :

« Lorsque George Sand, dont la gloire n'avait rien à demander au roman, aborda le théâtre, ce fut pour y apporter ces qualités de pensée et de style qui avaient fait le succès de ses livres. Elle s'attachait moins à dramatiser une action qu'à faire parler à ses personnages une langue limpide et claire comme les ruisseaux de son pays. Elle continuait, disait-elle elle-même, sur la scène, le rêve d'idéal qu'elle avait poursuivi dans *Indiana*, dans *Jacques*, dans *André*, etc. « Jamais l'homme ne se passera du rêve, a-t-elle dit ; la vie réelle ne lui suffit pas. » Et c'est ainsi que, voulant emporter le public vers les plus hautes régions de l'âme, elle écrivait ce rêve champêtre, cette idylle qui s'appelle *François le Champi* ; ce rêve shakespearien qui s'appelle *Comme il vous plaira ;* ce rêve de paisible bonheur à la Sedaine qui se nomme *le Mariage de Victorine* ; ce rêve enfin de la vie réelle qui a pour titre : *le Marquis de Villemer.*

« La vie réelle, la dure et triste vérité de tous les jours, n'a rien à voir là. L'humanité, dans le théâtre de George Sand, respire un air plus pur, souffre de passions plus nobles, éprouve de plus ardents battements de cœur que notre commune espèce. Ses héros parlent, songent, discutent et pleurent bien plus qu'ils n'agissent. Mais n'est-il pas consolant parfois d'échapper aux réalités attristantes pour s'élever au-dessus d'elles et de

gravir, après les chemins battus et boueux, un de ces pics au sommet desquels resplendit une blanche neige qui éblouit et qui rafraîchit?

« Le génie de George Sand fut précisément cela, et son œuvre se dresse de même, comme en plein azur, au-dessus des vulgarités courantes. Platon exilait les poëtes de sa république ; ne les exilons pas du théâtre, et, quand ils y montent, applaudissons-les ! »

Drames pour rire. — L'Ambigu, théâtre à la tête duquel apparaît par intermittences notre ancien confrère Laforêt, vient de nous donner, coup sur coup, deux véritables représentations extraordinaires. Il s'agissait de deux drames inédits, fruits modestes des veilles d'auteurs jusqu'alors inconnus, et qui, entre nous, avaient bien mérité de l'être. Ces auteurs n'ayant aucune chance d'être joués sur des théâtres sérieux, même à quelque prix que ce fût, ont été trouver le directeur un peu aux abois de la susdite scène, et, moyennant finances, ils sont parvenus à faire représenter, l'un, M. Thiesse, un drame ayant pour titre *l'Expiation ;* l'autre, M. du Clésieux, un autre drame simplement dénommé *Anna.*

Le drame de M. Thiesse a fait moins de bruit que celui de M. du Clésieux ; il a été joué le soir, et on avait peu fait de réclames par avance en sa faveur. Les rares spectateurs qu'il avait attirés ont ri aux bons endroits, — c'est-à-dire précisément aux plus pathé-

tiques et aux plus sérieux, selon l'auteur, ainsi que cela a toujours lieu en pareil cas,— puis la pièce s'est traînée encore quelques soirs sur l'affiche, jusqu'à ce que M. Thiesse, las sans doute de faire des frais en pure perte, ait jugé qu'il était temps de couper court à ses inutiles prodigalités.

Quant à l'autre pièce, *Anna*, elle se donnait dans le jour, et les annonces des journaux avaient déclaré que le chef de l'État, dont l'auteur est, paraît-il, quelque peu parent, devait assister à sa représentation. Aussi y avait-il foule sur le boulevard, et à chaque équipage armorié qui amenait les invités, — car on n'était reçu que sur invitation, — les badauds se précipitaient-ils afin d'apercevoir le maréchal! Le fait est que le maréchal, qui doit avoir, à l'heure actuelle, beaucoup d'autres occupations plus graves en tête, ne put honorer le spectacle de sa présence.

Ajoutons qu'*Anna*, en dépit d'un luxe de mise en scène inusité, puisque l'auteur avait envoyé au théâtre une partie de son riche mobilier, n'a eu aucun succès, même devant l'assemblée d'élite qu'on avait convoquée, la presse ayant été soigneusement éloignée du lieu du combat. Le spectacle était d'ailleurs bien plus, ce jour-là, sur le boulevard que dans la salle; il y a, en effet, beaucoup de gens qui prennent toujours pour paroles d'Évangile tout ce qui est imprimé, et bon nombre de « titis », à qui les feuilles publiques avaient promis la

venue du maréchal, sont demeurés de pied ferme jusqu'au soir, persuadés qu'il finirait par arriver. Leur persistance à braver le traditionnel « Circulez, Messieurs! » des sergents de ville a même donné lieu à divers incidents comiques qui ont constitué, en somme, la seule partie un peu piquante du nouveau drame.

Nécrologie. — *Mlle Bertin.* — Voici quelques notes, au sujet de cette musicienne distinguée qui vient de mourir à Paris, le mois dernier, et qui faisait partie de la célèbre famille qu'on avait surnommée « la dynastie des Bertin ».

Mlle Louise-Angélique Bertin était née le 15 février 1805, aux Roches, près Paris. Elle était fille du premier des Bertin, dit Bertin l'aîné, et elle aborda de bonne heure la carrière artistique. Elle fut successivement pianiste, peintre, cantatrice et enfin compositeur de musique sous la direction de Fétis. Il est juste de dire qu'elle réussit médiocrement dans les diverses manifestations de ses divers talents; son nom, comme musicienne, date surtout du souvenir de sa partition d'*Esmeralda*, parce que Victor Hugo en écrivit le livret. Ce grand opéra, en cinq actes, avait été demandé à l'illustre poëte par Bertin l'aîné, à qui l'on n'avait rien à refuser.

« La musique terminée, raconte Mme Hugo dans le livre qu'elle a publié sur son mari, il y eut une audition préparatoire. La soirée fut précédée d'un diner dont

étaient MM. Victor Hugo, Eug. Delacroix, Rossini, Berlioz, Antony Deschamps, etc... On remarqua que pendant tout le dîner M. Rossini appela M. Delacroix Monsieur Delaroche. MM. de Bourqueney, Lesourd, A. de Wailly, Antony Deschamps et une nièce de M. Bertin, chantèrent des morceaux de l'opéra qui furent grandement loués. » Ce qui n'empêcha pas cet ouvrage, dont quelques morceaux seulement avaient une valeur, de subir une lourde chute le 18 novembre 1836. Mme Hugo constate encore qu'une sorte de fatalité s'était attachée à cet opéra. Le roman est fait sur le mot *anankè ;* l'opéra finit par le mot *fatalité*. Le soir de la première représentation on apprit, dans la salle, que le roi Charles X venait de mourir à Goritz, ce qui occasionna un vide immédiat dans toutes les loges occupées par des légitimistes ou par d'anciens amis ou obligés du vieux roi. Les deux principaux interprètes de la pièce furent aussi poursuivis par cette même fatalité : Mlle Falcon perdit peu après sa voix, et M. Nourrit alla se tuer, moins de trois ans plus tard, en Italie. Un navire, appelé *Esmeralda*, se perdit corps et biens sur les côtes d'Irlande, et enfin un cheval du duc d'Orléans, auquel il avait donné le même nom, eut, également à la même époque, la tête fracassée dans une course. Quant à Mlle Bertin, elle eut le désagrément de se voir bel et bien tuée et enterrée prématurément en 1866, par le *Dictionnaire Larousse*, qui la fait mourir en 1863.

La dynastie des Bertin. — Nous donnerons aussi quelques détails biographiques sommaires sur cette famille des Bertin, dont le nom a toujours été mêlé, depuis plus de quatre-vingts ans, à notre histoire politique, artistique ou littéraire.

Le premier et le plus célèbre des Bertin a été Louis-François, dit Bertin aîné, qui a fondé le *Journal des Débats*, après le 18 brumaire, et qui est mort en 1841, à l'âge de soixante-quinze ans. Tout le monde connaît son splendide portrait, qui est l'un des meilleurs d'Ingres.

Bertin aîné a eu deux fils et une fille : 1° François-Édouard, paysagiste, puis journaliste, né en 1797, actuellement directeur des *Débats ;* sa fille a épousé M. Léon Say, aujourd'hui sénateur et ancien ministre des finances ; — 2° Louis-Marie-Armand, mort en 1854, à l'âge de cinquante-trois ans, et qui dirigeait les *Débats* depuis 1841 ; — 3° Mlle Louise-Angélique, qui vient de mourir.

Le deuxième Bertin, Louis-François, dit Bertin de Vaux, et frère de Bertin aîné, était né en 1771. Il fut pair de France et mourut en 1842. Il a laissé un fils, Auguste Bertin de Vaux, né en 1799, et qui est général de division depuis 1861.

Varia. — *M. Zola au Théâtre-Français.* — Le bruit a couru dans les journaux que l'auteur de l'*Assommoir*, appelé par M. Perrin dans son cabinet, avait reçu la

commande d'un drame ou d'une comédie pour notre première scène. Très-ému de la nouvelle, M. Zola s'empressa de la réfuter par la lettre suivante :

Paris, 24 mai 1877.

Monsieur et cher confrère,

J'ignore qui a pu vous raconter la visite que j'ai faite à M. Perrin, administrateur de la Comédie française, mais on vous a trompé sur le but immédiat de cette visite. J'ai eu simplement l'honneur de causer avec M. Perrin de notre théâtre actuel.

Vous m'obligerez infiniment en publiant cette lettre.

Veuillez agréer, etc...

Émile ZOLA.

Cette lettre a causé une vive satisfaction à ceux qui craignaient de voir la Comédie française envahie par l'école archiréaliste, dont M. Zola est l'un des pontifes les plus autorisés. Et déjà un journal avait publié un fragment de la pièce que M. Zola allait présenter aux suffrages de MM. les sociétaires. Nous avons cru devoir recueillir ce fragment, qui est tout à fait vraisemblable, bien qu'il ne soit pas vrai. Il s'agit naturellement de *l'Assommoir* mis en scène et en vers :

SCÈNE PREMIÈRE

GERVAISE. — COUPEAU

GERVAISE (Mlle Croizette), *entonnant un litre à seize, gargouillant en faisant des zigzags.*

Vrai, nous avons rien bu !...

COUPEAU (M. Delaunay), *malade et clignotant des yeux.*

Je suis rien brindezingue !
Mince alors ! T'en viens-tu, dis, chez le mannezingue ?

GERVAISE

Ah ! qué cochon d'enfant ! Tu t'en ferais mourir !

COUPEAU, *jovial, la chatouillant.*

La blanquette revient, et ça vous fait souffrir !
Voilà des gueuletons à dégoter les Russes !

GERVAISE

T'as pas envie alors de secouer mes puces ?...
T'es rond comme une balle et tu veux boire encor !

COUPEAU

J'ai crânement bouffé ! Qué rigolade à mort !...

On assure, d'autre part, que l'édition de la future pièce sera illustrée de plusieurs eaux-fortes d'après des dessins de M. Manet !...

Une Supercherie musicale. — Nous avons failli être victimes d'une assez curieuse mystification musicale. On nous avait convié, le 6 de ce mois, à l'audition d'un opéra inédit, d'un élève de Donizetti, mort fort jeune et dans la misère, et qui se nommait Carlo Sorezi. Il paraît que ce jeune musicien donnait de telles espérances que l'auteur de *la Favorite* s'était engagé à faire représenter à la salle Ventadour, à Paris, son premier ouvrage,

la Pazza della Regina, c'est-à-dire ce même opéra qu'on nous a servi mercredi soir.

Cependant les gens qui ont connu Donizetti, — et il y en a encore un certain nombre dans le monde musical, — avaient beau creuser leur mémoire, aucun ne se souvenait d'avoir entendu le maître prononcer le nom de cet élève prodigieux que les réclames qui ont annoncé la pièce déclaraient si bien doué. Quoi qu'il en soit, il y avait foule, place Cadet, à la salle Pierre-Petit, pour entendre le chef-d'œvre. Mais, hélas! de chef-d'œuvre, point! Quant à Carlo Sorezi, il y avait de bonnes raisons pour que personne n'eût jamais ouï prononcer son nom, c'est que Carlo Sorezi n'a jamais existé.

On se souvient que Berlioz, alors qu'il ne pouvait faire applaudir une seule note de sa musique, servit un jour au public un oratorio, *l'Enfance du Christ*, — qu'il attribua, sur l'affiche, à un musicien inconnu du XVIII[e] siècle, Pierre Ducré. On cria bien vite au chef-d'œuvre! Quelle simplicité, quel style, que de mélodie! Comme cela était supérieur à tout ce qu'on nous faisait entendre alors... et surtout à la musique de Berlioz!... Quant au maître, il riait sous cape et laissait passer, sans mot dire, ces flots d'admiration. Puis un beau jour il démasqua Pierre Ducré en déclarant à la critique ébahie que Ducré, c'était Berlioz. Eh bien, ce truc artistique, très-ingénieux quand il s'agit d'une œuvre supérieure comme *l'Enfance du Christ*, un illustre ténor à voulu l'employer à son tour.

C'est, en effet, M. Duprez qui, las de s'exposer sous son nom comme compositeur, à la suite des deux bruyants échecs que tout le monde connaît (*la Lettre au bon Dieu* et *Jeanne d'Arc*), c'est M. Duprez qui, après avoir joué jadis avec un tel éclat Raoul, Fernand et tant d'autres beaux seigneurs du répertoire lyrique, s'en vient aujourd'hui jouer les Carlo Sorezi à la place Cadet, et nous faire entendre, sous ce pseudonyme, un opéra nouveau de sa façon. Nous devons dire que l'œuvre nouvelle n'a réussi qu'à demi, et qu'il est fort probable qu'elle n'aurait pas paru beaucoup meilleure même en admettant que la supercherie imaginée par M. Duprez n'eût pas été dévoilée avant l'audition de sa pièce.

Le Tableau de M. Detaille. — On a beaucoup remarqué au Salon ce joli tableau, dont le titre est : *Salut aux blessés*. Il a une assez curieuse histoire, qui rappelle beaucoup la fable de La Fontaine, *le Meunier, son Fils et l'Ane*.

Tout d'abord, le tableau représentait des officiers prussiens saluant des blessés français. On fit remarquer à M. Detaille que ce sujet courait la chance de plaire médiocrement au public. Le peintre

à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pieds

les Prussiens, fait monter les Français à cheval, et

voilà que ce sont des officiers français qui saluent des blessés prussiens.

Mais, objecte-t-on alors à M. Detaille, nous avons eu, relativement, si peu de prisonniers prussiens, qu'il est peut-être de mauvais goût de les mettre en scène.

« Parbleu, dit le peintre,

Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. »

Et voilà M. Detaille déshabillant ses prisonniers prussiens pour les costumer en Autrichiens.

Mais ce n'est pas tout. Un troisième critique

Trouve encore à gloser :

« Lors de notre dernière guerre avec l'Autriche, nos hussards n'avaient pas encore le costume qu'ils portent sur le tableau, et il n'y avait pas non plus de garde mobile, quoique l'on en aperçoive dans le fond à droite. »

Mais à la fin M. Detaille s'impatienta. « Vous avez raison, répondit-il.

J'en conviens, je l'avoue.
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et...

ne fit pas bien, suivant nous, car ce n'était plus que peu de chose à changer pour faire disparaître un anachronisme choquant.

Mais nous comprenons qu'il se soit lassé de gratter et regratter sa toile. Peut-être aussi a-t-il craint une comparaison avec le Marcel de la *Vie de Bohème*, dont le fameux tableau, *le Passage de la mer Rouge*, représenta successivement le passage du Rubicon, puis le passage de la Bérésina, et dut ensuite devenir le passage des Panoramas, pour être transformé finalement en une vue du port de Marseille.

A propos de quatrains. — Un amateur de poésie vient d'offrir au public, dans un joli volume ayant pour titre : *Anthologie de quatrains anciens et modernes* (Librairie des Bibliophiles), plus de huit cents quatrains qu'il a recueillis de çà de là, au courant de ses lectures. Ils ne sont groupés ni par genres, ni par époques ; ils sont venus, au hasard, se ranger les uns après les autres, et de leur confusion résultent des surprises qui ne sont pas sans charme pour le lecteur. Nous y voyons plusieurs vers célèbres attribués faussement à certains écrivains, qui sont rendus à leurs véritables auteurs. Ainsi, voici un quatrain dont Edmond Texier passe pour être l'auteur, et qui est d'Ausone de Chancel (1840) :

On entre, on crie,
Et c'est la vie ;
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

Vous vous rappelez ce passage de *Ver-Vert* :

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde,
Très-rarement en devient-on meilleur.

Gresset s'est souvenu ici, mais a oublié de dire, qu'avant lui Regnier Desmarets avait écrit :

Rarement, à courir le monde,
On devient plus homme de bien.

Et le fameux vers :

Glissez, mortels, n'appuyez pas,

dont tout le monde fait honneur à Voltaire ! Eh bien, il est d'un pauvre poëte du XVIII[e] siècle, du nom de Roy.

Voulez-vous maintenant de l'actualité? Voici un quatrain rapporté dans la correspondance de Grimm :

Dans l'auguste assemblée on est sûr que tout cloche ;
La raison, chacun l'aperçoit :
Le côté droit est toujours gauche,
Et le gauche n'est jamais droit.

Puis un autre d'Alphonse Karr :

L'un voudrait les abus pour lui seul conservés ;
L'autre croit qu'à son tour il est temps qu'il y goûte :
Les blancs sont simplement des rouges arrivés,
Et les rouges des blancs en route.

Risquons encore le suivant :

En politique on trouve aisément à redire.
Les plus embarrassés, c'est un fait bien certain,
Sont ceux qui de la poêle ont la queue à la main.
— Et que direz-vous donc de ceux qu'on y fait frire?

La partie la plus curieuse du volume est un *Catéchisme républicain*, en 55 quatrains, de Poisson de la Chabeaussière, publié en 1795, et que l'éditeur reproduit d'autant plus volontiers que la mise en pratique des principes qu'il contient « serait, dit-il, de nature à faire de tous les républicains des honnêtes gens, et de tous les honnêtes gens des républicains. » Voici, en effet, comme échantillon, deux quatrains faits pour rassurer les personnes qui craindraient de rencontrer des idées subversives dans ce catéchisme :

Qui êtes-vous ?

Homme libre, Français, républicain par choix,
Né pour aimer mon père et servir ma patrie,
Vivre de mon travail ou de mon industrie,
Abhorrer l'esclavage et me soumettre aux lois.

La propriété est donc un droit sacré ?

Ne désirons jamais ce que possède un autre ;
Respectons, défendons et sa vie et ses biens.
La sûreté d'autrui nous garantit la nôtre :
Blesser les droits d'un seul, c'est annuler les siens.

Ajoutons que ce catéchisme a paru dernièrement dans l'*Intermédiaire*.

Un Nouveau Prix de Rome. — Le *Gaulois* a émis l'idée, louable sans doute, mais peu pratique, ce nous semble, de fonder un prix de Rome pour la littérature. Les prix de Rome déjà existants sont fort attaqués; on conteste vivement leur utilité ; on a mis souvent en doute la sincérité des épreuves auxquelles sont soumis les logistes, et il ne nous paraît pas probable qu'on en veuille fonder un nouveau.

A ce propos, le *Siècle* a trouvé dans les *Lettres à une inconnue*, de Mérimée, un bien curieux passage qui prouve le peu de confiance qu'il avait dans les concours en général. Il s'agit ici du prix Montyon, pour l'obtention duquel on réclamait sa protection.

« Les prix de vertu, dit-il, sont distribués par une commission dont je ne suis jamais, et dont M. Philippe de Ségur est toujours membre. C'est Pingard et lui qui sont les grands faiseurs. Voici une lettre pour M. de Ségur. Il demeure rue de la Pépinière, dans une maison où il y a des rochers à la porte. C'est un très-aimable homme, qui vous recevra bien et vous écoutera. Maintenant le succès dépendra du nombre et de la qualité des vertus en 1860. Il faut songer à cela, et je ne sais pas comment ces messieurs font. »

Élus et refusés. — Le vent de la politique a soufflé sur le monde littéraire et y a soulevé des orages. On a fait de la politique à l'Académie à propos de la candida-

ture de M. d'Audiffret-Pasquier, et si M. Sardou a dû à son propre mérite d'être élu cette fois, il a dû aussi à l'agitation motivée par les derniers événements politiques que M. d'Audiffret-Pasquier ne l'ait pas été à sa place. Un troisième candidat, d'un mérite incontestable, le poëte Leconte de Lisle, a, dans la bagarre, obtenu une voix, celle de Victor Hugo, et il en a tiré cette étrange conclusion qu'il « se trouvait élu », la voix de M. Victor Hugo étant la seule qui eût pour lui de la valeur. Voilà qui s'appelle prendre le beau côté des choses.

On peut citer à ce propos une anecdote analogue, relative à Alfred de Musset, et que M. Claretie rapportait dernièrement dans l'*Indépendance belge*. L'auteur de *Namouna*, venant un jour à l'Institut, demanda si Victor Hugo s'y trouvait.

« Non, lui fut-il répondu.

— Alors je m'en vais.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a personne. »

On a également politiqué à la Société des gens de lettres, qui a refusé la porte à M. d'Ideville, ancien préfet d'Alger, et auteur de plusieurs livres qui ont eu leur succès, bien qu'il fût présenté par Alexandre Dumas et Xavier Aubryet. Comme de raison, Alexandre Dumas s'est fâché, et a envoyé sa démission. La Société l'ayant refusée, il va, dit-on, employer la voie judiciaire pour la

lui faire dûment signifier. Ainsi, voilà qu'après avoir refusé M. d'Ideville, patronné par Dumas, on veut à toute force garder Dumas, quoique patron de M. d'Ideville. Ce serait comique si ce n'était plus triste encore. Nous sommes vraiment bien agités tous ces temps-ci, et avons grand besoin de calme. Puissent les événements se montrer plus sages que nous-mêmes!

On en a mis partout. — Ce n'est pas de muscade qu'il s'agit ici, mais d'une autre drogue qui ne vaut pas mieux, la politique : car il est dit qu'en ce temps d'agitation générale, la politique nous obsédera de quelque côté que nous nous tournions.

C'est d'abord Febvre, de la Comédie française, qui, de passage à Londres, s'avise, entre deux actes de l'*Ami Fritz*, de débiter des vers en l'honneur du prince impérial assistant à la représentation : d'où tempête et tumulte dans l'assistance mi-partie française et anglaise.

Puis voilà maintenant que de la même Comédie française émerge comme homme politique Coquelin aîné, parce qu'il est l'ami de M. Gambetta, et qu'il est devenu un des spectateurs assidus des séances de la Chambre des députés.

Et à ce propos, les journaux républicains et les monarchistes entrent en lutte et s'escriment autour de Febvre et de Coquelin, comme s'il importait au public de savoir quelles sont les opinions de ces artistes, à qui l'on ne

demande que d'être de bons comédiens, et qui d'ailleurs s'en acquittent à merveille.

Et pourtant ce ne sont pas les sujets de discussion qui manquent aujourd'hui à la presse française.

La Blessure du Maréchal. — M. Bonnet-Duverdier, président du conseil municipal de Paris, a mis en doute, dans un discours qui lui a valu ces jours-ci (8 juin) une grave condamnation, la blessure reçue par le maréchal de Mac Mahon, le jour de la bataille de Sedan, blessure qui l'a obligé à résigner son commandement dès le début même de la journée. La question de la blessure reçue par le maréchal n'a pas besoin d'être discutée, mais nous croyons curieux de signaler à ce sujet à nos lecteurs un extrait de la déclaration publiée par le docteur Bourgarel, médecin de 1re classe et chirurgien-major du 1er régiment d'infanterie de marine en 1870. Cette déclaration se trouve dans les *Archives de médecine navale* pour l'année 1872 :

« Le fait suivant, dans lequel le hasard m'a fait jouer un rôle, dit le docteur, montrera combien, dans certaines circonstances spéciales, et sans parler des cas d'hémorrhagie, il peut être très-utile que les médecins portent un signe distinctif qui les fasse reconnaître à une grande distance. Lorsque le maréchal de Mac-Mahon a été blessé à Sedan, il n'avait pas de chirurgien auprès de lui, et cependant il était urgent d'en trouver

un au plus tôt, car le maréchal, n'écoutant que son courage et son énergie, croyait pouvoir remonter à cheval et conserver le commandement. Mon brassard appela l'attention d'un aide de camp : bien que je fusse à plus de 500 mètres en avant, occupé à relever les blessés du 4e régiment d'infanterie de marine, j'accourus auprès de l'illustre blessé, et je procédai à l'examen de la plaie, non sans une certaine émotion, car, bien que je fusse inconnu du maréchal, il voulait bien s'en rapporter complétement à ma décision, qui pouvait avoir une influence immense sur le sort de la journée.

« La blessure, causée par un éclat d'obus, était située sur la hanche gauche, et, au premier aspect, ne paraissait pas grave ; mais je ne tardai pas à découvrir un trajet profond dans lequel je pus introduire tout l'indicateur sans rencontrer le projectile dont le séjour dans la plaie ne pouvait plus être mis en doute. Les obus tombaient autour de nous ; le Maréchal était assis sur un escabeau, dans une espèce de garenne, ce n'était donc pas le lieu de procéder à un examen plus complet. Je n'avais plus à hésiter, et je déclarai au maréchal qu'il était dans l'impossibilité absolue de remonter à cheval et de conserver les fonctions de général en chef. Immédiatement, il fit porter au général Ducrot l'ordre de prendre le commandement. J'appliquai, à l'aide d'un spica, un appareil provisoire alcoolisé, et, quelques instants après, je confiai le maréchal à M. l'aide-major

Rap, qui venait d'amener une voiture d'ambulance divisionnaire, à une petite distance du lieu de pansement. »

PETITE GAZETTE. — L'Académie française vient de donner, le 29 mai, le prix Bordin (3,000 fr.) à M. R. Chantelauze, pour son travail historique sur le procès et l'exécution de Marie Stuart.

— Nous avions le feuilleton parlé, sorte de conférence dramatique dans laquelle notre confrère de La Pommeraye passe en revue, chaque lundi, les nouveautés théâtrales de la semaine; nous avons eu ensuite le feuilleton musical, traité de la même manière, par M. Ernest Dubreuil, pour les ouvrages lyriques; voici enfin un troisième conférencier, M. Blairet, qui vient d'inaugurer, à la salle Cadet, le Salon parlé. Ajoutons que les trois conférenciers ont eu chacun du succès.

— Divers journaux ont annoncé le mariage de Mlle Reichemberg, sociétaire de la Comédie française, avec son camarade le sociétaire Mounet-Sully. Le *Gaulois* a même déclaré qu'il avait lu la publication des bans à la mairie du 2e arrondissement. Or Mlle Reichemberg demeure dans le premier et n'a jamais songé à épouser M. Mounet-Sully, pas plus d'ailleurs qu'elle n'a pensé, jadis, à devenir la femme de M. Bouhy, de l'Opéra-Comique, ou de M. Coquelin cadet, qu'on lui avait déjà ainsi donnés, à tort, pour maris.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 12 — 30 JUIN 1877

SOMMAIRE.

CONTRADICTIONS ET PARTIALITÉ. — Il y a en ce moment une véritable lutte entre les journaux, une sorte de *steeple-chase* aux nouvelles à sensation. C'est à qui arrivera bon premier dans cette course aux informations, et cela aussi bien pour les petits que pour les grands événements. Le besoin d'être bien renseigné, ou du moins d'en avoir l'air, est même devenu si grand que

beaucoup de journaux donnent parfois la même nouvelle, mais en la présentant tout à fait contradictoirement. De là, querelle entre eux, ce qui prête à rire à la galerie aux dépens de ces mêmes journaux d'abord, puis des journalistes ensuite, que cela déconsidère toujours un peu vis-à-vis de leurs lecteurs. Quelquefois aussi ces petites querelles deviennent très-comiques, témoin celle qui s'est élevée la semaine dernière entre le *Gaulois* et la *Presse*.

Le premier de ces journaux avait donné le récit d'une soirée qui se serait passée chez M. Thiers, et dans laquelle l'illustre homme d'État avait paru en redingote, puis avait pris deux tasses de thé, puis enfin engagé une vive conversation, dans l'embrasure de la fenêtre de gauche de son salon, avec l'ambassadeur de Russie, le prince Orloff. « Tout cela est inexact, réplique la *Presse* : M. Thiers était en habit; il ne prend le soir qu'une tasse de thé, et jamais deux; et enfin ce n'est pas dans l'embrasure de la fenêtre de gauche, mais bien dans celle de droite, qu'a eu lieu le dialogue dont parle notre confrère. » Là-dessus, riposte du *Gaulois*, qui maintient ses informations; puis nouvelle réplique de la *Presse*, qui déclare les siennes infaillibles; et ainsi de suite pendant quatre ou cinq numéros. Voilà qui a dû bien amuser les lecteurs de ces deux grandes feuilles, qui cependant se prétendent sérieuses !...

Autre histoire encore du même genre. Le lundi 18 juin,

le *Figaro* racontait que M. Gambetta, malgré son évanouissement survenu après la séance du 16, où il avait prononcé un grand discours, s'était cependant trouvé suffisamment remis le lendemain pour avoir pu se promener en voiture au Bois dans la compagnie de son inséparable ami M. Coquelin. Or, le même lundi, le *Gaulois*, mis en vente en même temps que le *Figaro*, annonçait que M. Gambetta, très-souffrant, avait la veille gardé le lit jusqu'au soir; qu'on lui avait mis des sangsues, et qu'on ne savait pas encore s'il pourrait assister à la séance du jour.

Si nous voulions continuer l'examen de ces perpétuelles contradictions dans les journaux, aussi bien pour les informations que pour les appréciations, et seulement pour ce qui regarde la quinzaine, notre numéro tout entier n'y suffirait pas. Ouvrez, par exemple, les journaux de la dernière semaine au sujet des grands discours de MM. de Fourtou et Gambetta relatifs à la dissolution de la Chambre. Selon la couleur du journal, ces deux orateurs ont parlé avec un énorme talent, ou bien ils ont été aussi ordinaires que possible : ici, leurs discours sont des modèles d'éloquence; là, ces mêmes discours sont inférieurs aux harangues les plus banales; enfin, le journal qui aime M. de Fourtou insère son discours en entier; mais, en revanche, il écrème et dissèque celui de M. Gambetta, qui peut se consoler en lisant dans les feuilles qui lui sont favorables la reproduction intégrale

de sa prose, tandis que cette fois celle de son antagoniste a subi les mêmes dissections que les journaux contraires avaient infligées à la sienne !...

Nous n'irons pas plus loin ; nous relevons ces choses pour leur curiosité, pour leur singularité, et un peu aussi parce qu'elles sont un signe du temps troublé où nous vivons. Jamais, en effet, à aucune époque, on n'avait fait preuve, en matière politique, d'une passion aussi partiale et même aussi haineuse que celle qu'affichent aujourd'hui, à l'égard de leurs adversaires, les journaux de tous les partis.

Un Discours de M. Hugo. — Un discours de M. Victor Hugo, même prononcé sur une question politique, nous appartient toujours par le côté littéraire. Il faut dire aussi que c'est surtout à ce point de vue qu'un discours politique de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* peut offrir un intérêt quelconque, attendu que c'est beaucoup plus par la forme que par le fond que brille en général son éloquence. Donc, le 21 de ce mois, l'ancien pair de France a lu au Sénat, à l'occasion de la dissolution, un discours dont nos lecteurs nous sauront gré de mettre en saillie quelques passages choisis parmi ceux qui portent plus spécialement la griffe personnelle du maître. On y retrouve l'amour et l'abus de l'antithèse, des phrases bien sonnantes, une certaine grandeur emphatique dont le charme n'est pas toujours assez

puissant pour empêcher de regretter l'absence de toute simplicité.

« C'est aujourd'hui que le Sénat va être juge, et c'est aujourd'hui que le Sénat va être jugé... » Ainsi débute le maître, jouant ici avec un plaisir évident sur la redondance des mots. Et plus loin : « Le Sénat aujourd'hui peut être fondé par le Sénat. » Arrive ensuite l'inévitable antithèse : « De certains crimes ont des reflets sinistres... Ces crimes sont derrière nous, et par moment nous croyons les revoir devant nous!... » Puis vient la phrase-maxime : « Il y a parmi vous, Messieurs, des hommes qui se souviennent. Quelquefois se souvenir, c'est prévoir!... » Voici maintenant la note attendrie : « Messieurs, les vieillards sont des avertisseurs. Ils ont pour fonction de décourager des choses mauvaises et de déconseiller les choses périlleuses!.. Vous écouterez l'homme en cheveux blancs qui n'a plus d'autre intérêt sur la terre que le vôtre, qui vous conseille tous avec droiture, amis et ennemis, et qui ne peut ni haïr, ni mentir, étant si près de la vérité éternelle... » Voici aussi la note poétique : « L'inconnu, je le connais... Vous allez vous embarquer sur un navire dont la voile frissonne au vent, et qui va bientôt partir pour un grand voyage plein de promesses. Écoutez celui qui vous dit : Arrêtez! j'ai fait ce naufrage-là!... » Nous arrivons enfin aux phrases presque incompréhensibles : « Souvenez-vous des 221. Ce chiffre sonne comme un écho de précipice! ... Dans

le premier cas, on tombe la tête la première; dans le second, on tombe à reculons... On peut dire de la France qu'elle est insubmersible; s'il y avait un déluge, elle serait l'arche!... »

On sait que M. Hugo n'a pas l'art de l'improvisation; il compose et écrit ses discours à l'avance sur d'incommensurables feuilles de papier, grandes comme un journal déplié, et il les étale sur la tribune. Il ne s'arrête pas aux interruptions, pour ne point troubler l'ordre de sa phrase et la disposition raisonnée de ses périodes.

C'est sur son manuscrit même, livré aux sténographes du *Journal officiel*, que sont imprimés ses discours, lesquels sont tous, en somme, beaucoup plus des amplifications littéraires que des œuvres véritablement oratoires.

La Peine de mort et M. Courtat. — Nous venons de recevoir la quatrième édition du poëme de M. Courtat sur la *peine de mort*, édition qui contient, à ce que nous apprend sa préface, 616 vers de plus que la troisième. Nous avouons, d'ailleurs, que c'est la première fois que le poëme de M. Courtat nous tombe sous les yeux. Il se compose d'une discussion entre l'Imagination et la Raison, et où cette dernière rétorque avec succès les arguments que son brillant contradicteur accumule en faveur de la suppression du dernier supplice. Nous ne pouvons même analyser ce plaidoyer;

nous nous bornerons à citer les vers suivants, comme spécimen du talent poétique de M. Courtat :

LA RAISON.

Contre les assassins, dans l'État le plus doux,
Le couperet sanglant, multipliant ses coups,
Doit tomber, retomber. Il vient à tous apprendre
Ce que coûte le sang à qui, pour le répandre,
N'a que le droit du crime ; il ôte au malfaiteur,
S'il réfléchit *avant*, un poignard égorgeur :
Pour la société quel immense avantage !
Mais, quand le scélérat n'écoute que sa rage,
S'il réfléchit *après*, s'il est exécuté,
Il retrouve son âme avec l'éternité.
C'est pour lui que dès lors est l'avantage immense !
Donc la miséricorde, en sa terrestre essence,
Lui montre l'échafaud pour le terrifier,
Et, s'il l'affronte, au ciel, le fait agenouiller.
— La crainte (je persiste), en mille circonstances,
Arrête un malfaiteur avant les violences,
En ne lui réservant que l'emploi des moyens
Où la ruse agit seule.

L'IMAGINATION.

Et moi, je te soutiens
Que la peur de la mort n'empêche pas un crime :
Sans danger pour l'État l'échafaud se supprime,
Et par le bagne *à vie* il le faut remplacer.

Et maintenant, demanderont nos lecteurs, qu'est-ce que M. Courtat ? M. Courtat est un employé supérieur du ministère des affaires étrangères, aujourd'hui en re-

traite, et qui a écrit et publié beaucoup de travaux littéraires et dramatiques, lesquels n'ont pourtant donné que peu d'illustration à son nom. Nous citerons, entre autres, l'*Étude sur les Misérables* et la *Défense de Voltaire contre ses amis et contre ses ennemis*. Mais M. Courtat est un homme convaincu, et il ne bronche ni ne transige jamais sur la question de principes. Il est d'une famille de mœurs antiques, et il a vécu dans un milieu d'honnêteté et de régidité de conduite tout à fait admirable, et surtout bien rare à trouver aujourd'hui. Il poursuit donc sa route sans s'inquiéter du genre de succès qui accueille ses écrits.

Il avait trois frères et deux sœurs. Nés tous les cinq à la fin du dernier siècle ou au début de celui-ci, tous ont reçu à leur naissance des prénoms qu'on trouvait alors fort ordinaires, mais qui nous paraissent aujourd'hui bien singuliers. M. Courtat a été prénommé Titus; ses deux frères, qui sont morts, avaient reçu pour prénoms, l'un celui de Septime-Polydore, l'autre celui d'Agis. Une sœur, également décédée, s'appelait Valérie; celle qui survit se prénomme Coralie.

M. Courtat ne compose pas que des poëmes; il écrit aussi des pièces de théâtre : il a publié *Un Bon Garçon,* drame en cinq actes, en vers; *la Religion*, drame également en vers et aussi en cinq actes, et enfin *Un Honnête Homme,* comédie en cinq actes, toujours en vers, et qui en est à sa deuxième édition. Voici même, au

sujet de cette dernière pièce, une assez piquante anecdote, que nous tenons de trop bonne source pour n'en pas certifier l'authenticité à nos lecteurs.

Donc, il y a une dizaine d'années, l'huissier de M. Édouard Thierry, directeur du Théâtre-Français, entra tout effrayé dans le cabinet de son maître :

« Monsieur, s'écria-t-il en tremblant, il y a là, dans votre antichambre, un homme qui...

— Mais quel air effaré ! quel homme ?...

— Un homme que... Ah ! Monsieur !... un homme qui a de faux cheveux et une fausse barbe !

— Comment cela ?

— A ce point que, sa barbe tenant mal, je l'ai vu qui la rajustait en se cachant de moi aussi bien qu'il a pu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Monsieur, c'est peut-être un assassin !

— Un assassin ? tu veux rire... Fais-le entrer. »

L'huissier sortit et ramena aussitôt un homme en effet très-chevelu et très-barbu, qui se dissimulait de son mieux derrière un vaste chapeau. M. Thierry renvoya son huissier, et l'étrange personnage, après s'être bien assuré qu'il était seul, bien seul, avec le directeur du Théâtre-Français, arracha sa perruque et sa fausse barbe, tira de sa poche un rouleau de papier, et tint à M. Thierry, quelque peu ébahi, mais plus prêt à rire qu'à s'effrayer, un petit discours dont voici le résumé :

« Monsieur le directeur, j'ai écrit une comédie que je crois appelée à un grand succès : la voici. Je désire que vous la lisiez et la soumettiez à l'examen de votre comité ; mais, malgré le triomphe infaillible qui l'attend, je crois devoir garder absolument l'anonyme, et, à cet effet, ne pas paraître, même aux répétitions. Afin que personne ne pût me reconnaître ni me voir entrer dans votre théâtre, j'ai dénaturé mon visage à l'aide de cette perruque et de cette barbe mensongère, et vous aurez seul ainsi l'honneur de mon chef-d'œuvre... »

Ce chef-d'œuvre, c'était la comédie de l'*Honnête Homme*, dont son auteur, M. Titus Courtat, avait pris tant de soins pour renier en quelque sorte la paternité, et qui dort encore, et sans doute dormira toujours, de l'éternel sommeil, dans les cartons du théâtre, en compagnie de certaines pièces de M. Casimir Bonjour ou des drames héroï-comiques de l'excellent M. Viennet !...

Lettres de Mlle Rachel. — On nous communique quelques lettres extraites de la longue et considérable correspondance que Mlle Rachel entretint avec M. Samson, l'éminent sociétaire de la Comédie française, et sa famille. Cette correspondance a été en partie publiée, il y a une vingtaine d'années déjà, dans une brochure adressée par M. Samson à Jules Janin, qui avait contesté la valeur et le mérite des leçons et des conseils qu'il

avait donnés à Mlle Rachel. correspondance et brochure bien oubliées aujourd'hui :

« J'ai plus de douze cents lettres, écrit M. Samson à Janin, adressées par Mlle Rachel à ma femme, à mes filles et à moi : j'en vais citer quelques extraits, et vous serez charmé d'y voir que, loin de se repentir de m'avoir pris pour guide au commencement de sa carrière dramatique, elle a conservé en moi, pendant le cours de cette brillante carrière, une confiance dont j'ai le droit de m'honorer. Vous apprendrez avec non moins de satisfaction qu'il est peu de rôles anciens et nouveaux sur lesquels cette éminente artiste n'ait tenu à consulter mon expérience, à défaut de mon savoir. »

Les sept lettres qui suivent donneront à nos lecteurs une idée de cette intime et curieuse correspondance, que la famille de M. Samson devrait bien livrer tout entière à la publicité :

Mon cher professeur,

Il n'y a pas trois heures que le rideau vient de se lever et que les *chut!* se font entendre pour écouter les beaux vers de Racine, et en même temps votre élève. On donnait *Mithridate*, et mon succès a été, j'ose le dire, complet. J'ai fait de mon mieux pour me rappeler vos bonnes leçons et surtout celles que vous me donnâtes à Saint-Germain, et qui, le lendemain, furent appréciées par les abonnés de la rue Richelieu.

(Sans date.)

A Madame Toussaint (fille de M. Samson).

Il est onze heures ; je sors du théâtre. Je viens de jouer *Horace*. Quel monde et quelle peur j'avais ! Enfin la toile se lève : un silence affreux. J'entre : une pluie d'applaudissements tombe sur ma tête ; alors ma frayeur redouble. Je commence mon premier acte : le public parut plus étonné de ma manière de dire qu'enchanté ; mais dès qu'il me comprit mon succès commença. La scène du fauteuil du quatrième acte fit le plus grand effet, et à la fin de ce monologue plusieurs couronnes tombèrent à mes pieds. Que n'était-il là, votre bon père ! combien il aurait été heureux de voir que la vérité est comprise partout ! Que n'était-il là pour achever mon succès en me disant : C'est bien, mon enfant !...

(*De Londres, sans date.*)

Mon cher monsieur Samson, pouvez-vous toujours me donner aujourd'hui une petite heure pour *Jeanne d'Arc ?* J'ai une répétition à midi et demi pour mettre en scène les trois premiers actes. Je ne serai libre sans doute que vers les deux heures. Faites-moi savoir si vous serez encore chez vous.

(*Sans date.*)

A Madame Samson.

Priez donc Samson de m'indiquer un rôle à étudier dans l'ancien répertoire : je me creuse la tête et je ne trouve rien. Pourtant je voudrais bien, cet hiver, monter une pièce de notre vieux répertoire. Comme je ne désespère pas que mon professeur m'aide encore de ses conseils, je désirerais qu'il m'indiquât lui-même l'ouvrage à monter.

(*Lettre sans date, de Turin.*)

A Madame Samson.

Je me suis levée de mon lit à cinq heures... Je suis obligée d'aller ce soir au théâtre de Belleville entendre ma sœur Sarah et mon frère, qui doivent débuter prochainement à la Porte-Saint-Martin. Il sera minuit bien passé quand le spectacle finira : je ne pourrai donc, malgré tout le désir que j'ai de répéter mon rôle de Virginie et la nécessité que je sens de le travailler un peu avec mon professeur, être demain à dix heures chez vous, jouant le soir.

(*Sans date.*)

Cher monsieur Samson, on annonce *Virginie* pour mardi prochain, et, malgré toute la fatigue que je vous sais de vos leçons, j'ose vous demander quelques heures d'ici là pour me faire répéter mon rôle ; car une première représentation, un rôle à créer, c'est une bataille à remporter, mais qui m'ôte toute crainte quand vous voulez être mon général.

Nous terminerons ces citations par une bien curieuse lettre adressée par Rachel à Mme Samson, et relative à une représentation à Londres, où elle joua le rôle de Célimène du *Misanthrope,* que, malgré le vif désir qu'elle en avait, elle n'osa jamais aborder à Paris.

Chère Madame Samson, je l'ai enfin passé ce fameux jour qui annonçait *le Misanthrope ;* j'ai joué Célimène. Mais ce qui va sans doute vous étonner, c'est que j'y ai obtenu un véritable succès... Mon entrée en scène m'a valu d'abord de nombreuses salves d'applaudissements ; mon costume m'allait à merveille et la coiffure me faisait presque jolie : quel changement !... La scène des portraits a beaucoup fait rire, je me suis rap-

pelé de mon mieux les conseils de mon parfait professeur (M. Samson); aussi m'a-t-on rappelée après ce second acte. La grande scène avec la prude Arsinoé a produit un grand effet; mais, à mon sens, je crois y avoir voulu être plus savante et diseuse que mordante et piquante. Les deux derniers actes, que je n'ai pu répéter avec M. Samson, peuvent gagner énormément; mais ici tout a été pour le mieux, et vraiment je suis très-satisfaite de ce succès. Les journaux dépassent l'éloge, et je suis ravie qu'ils soient écrits en anglais pour n'être pas tentée de vous les faire lire. Mais si M. Samson se veut mettre en tête de m'apprendre bien Célimène, je suis persuadée que j'aurai aussi un succès sur notre grande scène française. Je ne fais pas aussi mal qu'il le pense en gagnant le plus de piles d'écus que je puis, car ma santé n'est nullement altérée par la fatigue des représentations que j'ai données...

RACHEL.

LES THÉATRES EN 1876. — Nous extrayons du deuxième volume des *Annales du théâtre et de la musique*, que viennent de publier MM. Édouard Noël et Edm. Stoullig, quelques curieux chiffres relatifs aux succès obtenus l'année dernière, dans nos principaux théâtres.

A l'Opéra ce ne sont pas les nouveautés, mais bien le répertoire qui a tenu le plus souvent l'affiche. Le seul grand ouvrage nouveau, *Jeanne d'Arc*, n'a été joué que 15 fois; tandis que les *Huguenots* ont été donnés 32 fois; *Faust*, 29 fois; *Don Juan*, 27 fois, et *le Prophète*, 21 fois.

A la Comédie française, c'est le répertoire moderne qui l'emporte et de beaucoup sur les chefs-d'œuvre classiques : on joue l'*Étrangère*, 83 fois; le *Luthier de Cré-*

mone, 43 fois; *Rome vaincue*, 35 fois; *la Cigale chez les Fourmis*, 33 fois; *le Mariage de Victorine*, 26 fois; etc. Quant au répertoire classique, il a fourni, pour l'année, 23 pièces, mais quatre seulement ont été jouées plus de 10 fois: *les Femmes savantes*, 14 fois; *Tartuffe* et le *Malade imaginaire*, 13 fois, et *les Fourberies de Scapin*, 11 fois; mais on n'a joué qu'une seule fois *le Legs*, *Don Juan* et *Polyeucte*.

On sait qu'à l'Opéra-Comique la plus grande moitié de la dernière année a été désastreuse. Un seul ouvrage nouveau a eu un nombre raisonnable de représentations, c'est le *Piccolino* de M. Guiraud, qui a été joué 49 fois. Quant aux opéras du répertoire, voici ceux qui ont été le plus souvent représentés : *le Chalet*, 29 fois; *le Pré aux Clercs*, 27 fois; *les Noces de Jeannette*, 24 fois; *Mignon*, 23 fois, et *Fra Diavolo*, 23 fois. *Zampa* est l'opéra qu'on a le moins joué, il n'a eu qu'une seule représentation.

A l'Odéon, on n'a guère juré, l'année dernière, que par *les Danicheff*, qui ont eu 189 représentations ; aussi, en dépit des obligations du cahier des charges, le répertoire classique a-t-il été fort négligé : on a joué *le Malade imaginaire*, 7 fois ; *le Barbier de Séville*, 6 fois ; *les Fourberies de Scapin*, 4 fois; *le Médecin malgré lui*, 3 fois, et *Tartuffe*, 2 fois.

Le Théâtre-Lyrique n'a ouvert que le 5 mai, mais son directeur a fait preuve d'une activité véritablement

dévorante : il a donné quinze ouvrages nouveaux, et bon nombre de reprises. Ceux qui ont atteint le plus de représentations sont *Dimitri*, 46 fois ; *Oberon*, 35 fois ; *Giralda*, 29 fois ; et enfin *Paul et Virginie*, qui vient de clôturer la saison le 1er de ce mois, après 90 représentations, et qui en comptait déjà 22 le 1er janvier 1877.

Aux Italiens, un seul ouvrage a réellement réussi, c'est *Aïda*, de Verdi, qu'on a joué 36 fois de suite, chiffre énorme de représentations pour ce théâtre. En revanche, la *Forza del destino*, du même maître, a été une chute et n'a été jouée que 6 fois. C'est Mlle Albani qui a été l'étoile du théâtre et qui, en somme, en a fait le succès beaucoup plus que le répertoire, archiconnu, et même archiusé.

Dans les autres théâtres, citons, au Gymnase, les succès de l'*Hôtel Godelot*, joué 79 fois, et de la *Comtesse Romani*, 46 fois ; au Vaudeville, *les Dominos roses*, 120 représentations ; *Madame Caverlet*, 65 fois ; et *Fromont jeune et Risler aîné*, 64 fois ; aux Variétés, *la Boulangère à des écus*, joué 61 fois ; et la reprise de *la Belle Hélène*, 71 fois ; à la Porte-Saint-Martin, *les Mousquetaires* et *Vingt ans après*, 90 fois ; et enfin à la Renaissance, le plus grand succès des théâtres de Paris pour 1876, c'est-à-dire *la Petite Mariée*, 212 représentations.

Théatres. — *L'Incident Febvre*. — Nous avons parlé à nos lecteurs, dans le dernier numéro, d'une représen-

tation donnée à Londres par M. Febvre, sociétaire de la Comédie française, et pendant laquelle il aurait — c'est du moins la version qui a circulé — témoigné un peu trop ouvertement de son respect pour le prince impérial, qui assistait à cette représentation. Cette aventure, vraie ou fausse, a eu son dénoûment au Théâtre-Français le lundi 18 juin.

Ce soir-là, M. Febvre rentrait de congé dans la reprise de *l'Ami Fritz*. Lorsqu'il parut en scène, un coup de sifflet l'accueillit, et, malgré les applaudissements et les protestations du public, il se renouvela deux ou trois fois. On en profita pour mettre le siffleur à la porte, et M. Febvre, fort ému, comme bien vous pensez, d'autant plus qu'il était, paraît-il, très-innocent du fait qu'on lui avait reproché, M. Febvre continua à jouer son rôle avec son talent habituel. L'incident n'était cependant pas terminé, mais il finit heureusement d'une manière aussi inattendue que comique. On se souvient que, dans *l'Ami Fritz*, Suze apporte à Cobus, pendant le fameux repas du premier acte, un gros bouquet qu'on met devant lui sur la table, et Cobus (Febvre), en le prenant, remercie vivement Suze et lui dit de sa plus gracieuse voix : « Ce sont précisément, ma chère enfant, les fleurs que je préfère. » Or, le bouquet est un bouquet de violettes !... Vous concevez combien on a ri de cette rencontre... Ces fleurs, emblèmes du parti politique auquel appartient, dit-on, le comédien qui les recevait et qui

était obligé, de par son rôle, de déclarer qu'elles avaient sa préférence !... On a donc ri, partant on a été désarmé, et la querelle faite à l'excellent artiste a été vidée sur-le-champ. Mais il n'importe : par le temps d'intolérance qui court, MM. les comédiens feront bien, eux aussi, de garder leurs opinions politiques en poche !...

NÉCROLOGIE.— *Le général Courtais.* — Le vieux commandant vicomte de Courtais, ancien général en chef de la garde nationale de Paris en 1848, vient de mourir à l'âge de 87 ans. Il avait eu une carrière militaire assez courte. Retraité de bonne heure comme chef d'escadron, il entra dans la vie politique en 1842, et fut envoyé par les électeurs de l'Allier à la Chambre des députés, où il vota constamment avec l'extrême gauche. Son nom serait d'ailleurs bien oublié de nos jours sans la participation, consciente ou inconsciente, qu'il prit à la fameuse journée du 15 mai 1848.

Le rôle qu'il y joua n'est pas encore bien clair, même aujourd'hui, après tant d'années écoulées. Était-il de connivence avec les envahisseurs de la Chambre ? La haute Cour de justice, qui le jugea après une année de prison préventive, n'osa point se prononcer dans ce sens, et elle l'acquitta comme irresponsable. Cependant l'inertie ou l'ineptie du général Courtais a été la seule cause du succès momentané des insurgés dans cette

journée néfaste. Il avait en effet obtenu, le 14, de la commission exécutive, le commandement en chef des troupes, en prévision des troubles du lendemain. « Mais, nous dit M. Victor Pierre dans sa curieuse *Histoire de la République de* 1848, c'était un homme faible, vaniteux, amoureux de popularité, et qui n'avait ni l'expérience militaire ni l'autorité morale que comportait un tel rôle. » Il s'agissait, comme on sait, ce jour-là, à la Chambre, de discussions de pétitions en faveur de la Pologne, et les manifestants voulaient peser par force sur les décisions de l'Assemblée. La place de la Concorde était remplie d'une foule houleuse et menaçante. Courtais se présente à cheval, au milieu d'elle, à la tête d'une colonne de gardes nationaux. « Vive le général du peuple ! » crie la foule. Et Courtais de répondre : « Oui, mes amis, je le serai jusqu'à mon dernier soupir. Vive la Pologne !... » Et il donne l'ordre à la 4e légion de démasquer l'entrée du pont et de se ranger en haie sur les trottoirs. C'était le chemin ouvert à l'émeute !

En effet, quelques instants après, cette foule immense se précipite à travers la trouée que vient de faire l'ordre du général, lequel a même poussé la complaisance jusqu'à prescrire d'ouvrir les grilles du palais législatif pour donner passage à de soi-disant délégués. A leur suite, une grande poussée se produit, et la masse des émeutiers, des curieux et des gardes nationaux mélangés parvient à envahir le palais, pénètre dans la salle des

séances et improvise, pour un moment, une assemblée postiche et grotesque, où tout le monde crie et hurle à la fois sans qu'on puisse parvenir à s'entendre. Cependant la force armée régulière arrive à son tour, disperse l'émeute, et la Chambre rentre en séance. C'est alors que le général Courtais, qui est député, veut regagner son banc; mais il est bien vite arrêté par les gardes nationaux de l'ordre. On crie : « A bas Courtais !... à la porte le traître !... » Il veut lutter et se défendre, mais on lui arrache ses épaulettes, son sabre, ses insignes (il était chevalier de la Légion d'honneur depuis la bataille de la Moskowa, en septembre 1812), et il est probable qu'on eût fini par l'écharper, si MM. Flocon et Vieillard n'étaient venus le délivrer en promettant qu'il serait mis en jugement.

Le lendemain 16, Caussidière faisait afficher sa fameuse proclamation au peuple de Paris, bien oubliée aujourd'hui, et dans laquelle nous relevons les passages suivants, que n'eût pas désavoués M. Prud'homme : « Le magistrat chargé de veiller à la police de la capitale a rempli ses devoirs... Son action était inaperçue à travers ces grands mouvements, mais elle n'a pas cessé de s'exercer... Union, confiance, ordre, dévouement, voilà nos devoirs à tous. Comptez sur moi comme je compte sur vous... Vous étiez avec moi sur les barricades de la liberté ; je serai avec vous sur les barricades de l'ordre !... »

Quant au général Courtais, nous avons déjà dit que la haute Cour l'acquitta. Il se comporta d'ailleurs avec beaucoup de convenance, de tenue et même de courage devant elle, regrettant l'effet des mesures qu'il avait cru devoir prendre, mais ne se défendant aucunement de les avoir prises. Après son acquittement, il rentra à la Chambre, puis peu après dans la vie privée, et il a passé ensuite très-obscurément les trente années environ qu'il a encore vécu.

VARIA. — *Mémoires de Ph. Chasles.* — Le second volume de ces singuliers et piquants *mémoires* n'a pas le retentissement un peu scandaleux du premier. Il est vrai que c'est toujours la même chose, et que les mêmes hommes reviennent en scène, mais seulement avec quelques traits méchants en plus à leur adresse.

Voici ce pauvre Babinet peint au physique en deux lignes : « Hérissé, le costume débraillé, toujours en transpiration, qu'il essuyait sans cesse, point hargneux ni méchant, ni lâche... Il aurait certes pu être après 48 ministre de quelque ministère ; mais il aimait mieux creuser sa science, mourir de faim, parler, causer, et, tout en écrivant et disant d'excellentes choses, divaguer, médire, ou, comme on l'a dit, *babinetter.* »

Bien sévère et même injuste pour Cousin et Mignet, Chasles devient presque injurieux pour Mme de Genlis, qu'il appelle « la reine du médiocre... » ! « J'ai entrevu

cette vieille à genoux à Saint-Roch, car elle était dévote et philosophe aussi... Elle a écrit près de cent volumes sans sel, sans profondeur, sans vigueur et sans grâce, etc. »

Voici, par exemple, un crayon de Buloz bien joli, tout malin qu'il soit : « Buloz, personnage osseux, d'une physionomie brutale, mais attentive, espèce de Savoyard intelligent, avide, cauteleux, actif d'ailleurs, vigilant, sobre, grossier dans ses goûts, industriel par nature, âpre au gain et sans égards. Il n'avait pas un denier et ne savait rien, mais il avait résolu de faire fortune... »

Quant à Paul de Kock, « s'il avait eu du style, il serait un Téniers ; mais imaginez un Téniers mal peint ».

Et maintenant citons une fort amusante anecdote sur Gustave Planche :

« Il était un des trois écrivains dits « aux mains sales » : D'abord Villemain. Henri Heine disait de lui : « Quand « Villemain voudra se travestir, il n'aura qu'à laver ses « mains. » Ensuite Pierre Leroux, qui appelait l'eau « un corrosif dangereux pour la main d'un écrivain ». Et enfin Planche, plus sale que les deux autres. Il accepta un jour six cachets de bain de Mme Sand, sans quoi elle lui signifierait son congé, disait-elle avec un air tout à fait sérieux. En effet, Planche profita du bienfaisant cadeau, et se présenta le soir même chez Mme Sand. « Comment ! lui cria-t-elle, encore dans le même état ?... — Non, dit Planche sans se déconcerter devant nous ; j'ai pro-

fité d'un de vos cachets...Touchez mes cheveux, ils sont encore mouillés... — Mais, malheureux, et vos mains? — Ah! les mains, répliqua Planche, c'est bien possible; j'ai lu au bain, et naturellement j'ai tenu les mains et le livre au-dessus de l'eau!... »

Jules Sandeau est également dépeint en deux lignes : « On le louera un jour non-seulement pour les qualités qu'il a, mais pour les défauts qu'il a évités. »

M. de Talleyrand était « l'apôtre des oscillations et le législateur des faiblesses qui disait : N'aimez pas trop, cela embrouille ».

M. Ernest Legouvé est bien « éreinté » par Chasles dans ce second volume, et souvent sans raison. Quant à Flaubert, « c'est du Balzac réduit à la précision du trait... C'est un génie, mais un génie du réalisme et de la démocratie moderne ».

Nous ne pousserons pas plus loin ces citations, que nous pourrions éterniser ici; mais ces malices se ressemblent un peu toutes et sont sorties du même moule. On annonce un troisième volume, qui sera peut-être suivi d'un quatrième, ce qui nous donnera encore l'occasion de parler de ces *mémoires*, d'ailleurs bien décousus. Ajoutons que ce deuxième volume est dédié à Francis Magnard, du *Figaro*, « qui a compris et comprend qu'il y a malheur aux races quand la masse injuste est plus forte que l'individu juste ». Ceci à l'adresse du suffrage universel!...

A Propos du général Hoche. — Le banquet commémoratif de la naissance du général Hoche vient d'avoir lieu à Versailles avec son apparat ordinaire. Entre autres orateurs, on y a entendu M. Montfleury, doyen du conseil général, et M. Gambetta, dont le discours, entièrement politique, ne peut franchir le seuil de notre *Gazette*.

Mais nous pouvons au moins, à propos de cette cérémonie, citer une bien curieuse lettre adressée par la famille de Hoche à l'empereur Napoléon Ier. Cette lettre, demeurée inédite, montre que la famille même de Hoche accepta du premier Napoléon d'abord une statue en l'honneur du grand général de la République, puis des places et des faveurs, pour lesquelles elle exprima sa reconnaissance en des termes sur l'obséquiosité desquels nous n'avons pas à insister :

A S. M. l'Empereur et Roi.

10 octobre 1808.

Sire,

Au moment où Votre Majesté Impériale et Royale daigne ordonner l'érection d'une statue à la gloire du général Hoche, sa famille croit qu'il est de son devoir de venir déposer aux pieds du trône l'hommage de sa reconnaissance profondément sentie. Ses regrets deviennent moins cruels en voyant le génie de la France honorer la mémoire du héros dont la perte lui sera à jamais sensible. Hélas ! si la mort ne l'avait pas enlevé à sa patrie, dont il fit toujours triompher les armes, il serait aujourd'hui l'un des plus fidèles lieutenants de Votre Majesté et le protecteur de nos enfants.

Vous avez accordé, Sire, à plusieurs d'entre nous des emplois militaires et civils ; nous ne cesserons jamais de mériter votre confiance, et nous vous jurons de consacrer le reste de notre vie au service de Votre Majesté. Nos enfants suivront l'exemple de leurs pères.

Nous sommes avec respect, Sire, de Votre Majesté Impériale et Royale les très-humbles, très-obéissants et très-fidèles sujets.

Marie-François Hoche, propriétaire à Versailles ; — H. Sornique, femme Hoche ; — Victoire Hoche ; — Femme Lerouge, née Hoche ; — Lazare Hoche, filleul du général en chef, élève du lycée de Versailles ; — Lerouge, gendre de Marie-François Hoche ; — Femme Bernelle, épouse du lieutenant-colonel de la garde de Paris ; — A. V. Hoche, femme Maulu ; — Joseph Dupont ; — Théodore Dupont ; — Exharlod ; — Monasson ; — Beresville ; — Dupont, ex-messager d'État près le Tribunat, référendaire à la Cour des comptes.

GAZETTE EN VERS.

Sans en voir l'utilité grande,
Sans leur prodiguer mon offrande,
J'aime les courses de chevaux
Plus que les combats de taureaux.
Cette fois, c'est à Saint-Christophe
Qu'il faut consacrer mainte strophe,
Car, dédaigné des concurrents
Au grand prix de cent mille francs,

Ce fils des haras de Lagrange
A couru comme vole un ange,
Et gagné le suprême prix
Au nez des parieurs surpris.
— Ce que c'est pourtant que la gloire,
Et qu'à peu tient une victoire!
Sur Jongleur, Verneuil *et* K. G.,
Tout le turf s'était engagé.
La France ainsi (comment le taire?)
A triomphé de l'Angleterre,
Ce qui fait, en chiffres précis,
Huit prix pour nous, pour elle six.

Tout chemin conduisant à Rome,
Voilà qu'au nouvel hippodrome,
Sans trop brusque transition,
Vous arrivez. Attention!
On vient d'inaugurer la salle
Du pont de l'Alma, vaste ovale
Où des milliers de spectateurs
Chaque jour des chevaux-acteurs
Pourront applaudir maint prodige,
Chasse, haute école et voltige.
Les deux cirques d'été, d'hiver,
Ont bien moins d'espace et moins d'air,
Et l'on doit en ces grandes lices
Dérouler de grands exercices.

Lorsqu'il s'agit d'un immortel,
Que ce soit monsieur tel ou tel,
La foule dira : « Peu m'importe! »
Vous ne jugez pas de la sorte,
Belle dame dont les beaux yeux
Font que je rime de mon mieux,

Et qui fêtez le dernier vote
De l'Académie en dévote.
Sans l'acte du seize de mai,
Sardou n'eût pas été nommé,
Le duc Pasquier tenant sans doute
Mieux la corde sur cette route,
Et, tout comme Émile Olivier,
Cueillant le rameau d'olivier.
Mais Sardou, qui n'est pas de Sparte,
Comme un général Bonaparte
A cheval sur le Saint-Bernard,
Se détachait net du brouillard,
Cheveux longs et face pâlie,
Prêt à fondre sur l'Italie,
Soleil où sa gloire éclora.
Il la voit, la veut et l'aura.

Il l'a conquise, chère dame,
De sa resplendissante lame,
D'où jaillit un éclair serein,
Le vif esprit contemporain.
Il mêle en son habile trame
Le vaudeville avec le drame,
Dans la mesure qu'il nous faut,
Ni trop, ni trop bas, ni trop haut;
Au ciel décrochant peu d'étoiles,
Mais avec art levant les voiles
Qui cachent le vice, et savant
A n'y point aller trop avant.
Il effleure de son époque
Tous les travers, et les évoque;
Ils tombent de son fin crayon
Comme ces bulles de savon
Qu'on voit s'arrondir et se teindre

En montant, briller, puis s'éteindre.
C'est l'auteur, varié de ton,
De la Famille Benoiton,
Des Ganaches, *de* Nos intimes
Et de vingt succès légitimes,
La Haine, Rabagas, Dora,
Suivis d'un long et cætera;
Mais nommons encor Maison neuve,
Qui peut supporter toute épreuve.
Bref, c'est un talent valeureux,
Un honnête homme, un homme heureux.

Philarète Chasles (Mémoires):
Fragments d'articles et d'histoires.
Le tome deux est publié
Quand le premier est oublié.
Ce sont vraiment de vieilles choses.
Hélas! et sans métamorphoses:
Monsieur Guizot, monsieur Molé.
Ceux-là du moins ont bien parlé.
Gouvernement parlementaire,
Traduisez : Nul ne veut se taire,
Déroulant, comme un collier d'or,
Ses longs discours en similor.
Mais je reviens à Philarète,
Que rien n'étonne, rien n'arrête.
Je le vis, aux jours finissants,
A près de soixante-quinze ans,
Vraie apparition bizarre,
Moustaches de chat magyare,
Sauter, comme par un ressort,
Dans sa chaire, sans trop d'effort,
Tirer ses feuillets d'un fier style,
— Les oracles de la Sibylle, —

Les lire avec des tons adroits,
Et s'arrêter aux beaux endroits
Pour humer, avant de poursuivre,
Cet encens dont l'orgueil s'enivre,
Les bravos presque forcenés
De ses auditeurs fascinés.

Pour me résumer, ce volume
Me semble plutôt une enclume
Où, pour réveiller des échos,
On frappe à grands coups de marteaux.
L'auteur, qui n'est pas un cyclope,
D'ombres et d'éclairs s'enveloppe;
Mais, parmi tous ces feux croisés,
Sous tous ces sapins embrasés,
Entre ces bouquets d'artifice
Et ces bûchers du sacrifice,
Je cherche en vain un sentier droit
Vers le vrai, le sage et le droit.

Au Salon poussons nos navettes,
Et causons un peu des Crevettes
Du réaliste Bergeret,
Que volontiers on mangerait.
Les Crevettes ! *Une anecdote*
Dont, pour vous plaire, j'ai pris note.
Elle fait deux fois grand honneur
A deux artistes de grand cœur.
Bergeret, l'auteur du chef-d'œuvre,
Était presque encore un manœuvre,
Je ne sais plus en quoi vraiment,
— Peut-être peintre en bâtiment, —
Lorsqu'un jour son patron l'envoie
Chez Isabey, qui (quelle joie!)

Le reçoit dans son atelier.
Le peintre était à travailler,
Terminant quelque œuvre charmante.
Notre apprenti, bouche béante,
Oubliant sa commission,
Restait en admiration,
Muet comme un plâtre du cintre.

« Tu voudrais peut-être être peintre?

— Ah! Monsieur, si je le voudrais!
Mais jamais je ne le pourrais,
Dit le jeune homme, l'œil en larmes.

— Sois mon soldat et prends mes armes,
Reprit Isabey; viens me voir,
Je t'enseignerai mon savoir.
Parle, et surtout ne sois plus triste :
Tu deviendras un grand artiste. »

Et, six ans plus tard, Bergeret,
Qui par le talent s'honorait,
Sortait vainqueur de la bataille
Avec la seconde médaille.

Toujours l'aimable Sévigné
Régnera comme elle a régné,
Malgré nos politiques sectes.
Le grand congrès des architectes
Hier encor la saluait
Dans cet hôtel Carnavalet
Qu'habita la blonde marquise,
Relique par la ville acquise
Pour faire un musée aux débris,

Aux monuments du vieux Paris.
De Jean Bullant l'architecture,
De Jean Goujon mainte sculpture,
Et la plume par qui Vatel
En mourant devint immortel,
Ont laissé leurs traces illustres
A ce seuil de soixante lustres.
Par ce temple ouvert aux aïeux
Paris s'est donc montré pieux,
Et Paris saura l'être encore,
Honorant tout ce qui l'honore.

N. MARTIN.

PETITE GAZETTE. — *Décès sénatoriaux.* — M. Edmond Adam, sénateur inamovible, vient de mourir à Paris. Il était né, en 1816, au Bec-Hellouin (Eure), où son père était simple fermier. Jusqu'en 1848 il fut journaliste au *National*. Il avait d'abord été rédacteur du *Précurseur d'Angers*. Adjoint au maire de Paris après le 24 février, puis secrétaire général de la préfecture de la Seine et conseiller d'État, Adam rentra dans la vie privée après le 2 décembre 1851, et devint, en 1853, secrétaire général du Comptoir d'escompte. Il fut un moment préfet de police, à Paris, pendant le siége, puis député, et enfin sénateur. Sa femme, Mlle Juliette Lamber, a un certain renom littéraire. Elle a publié une histoire intime du siége de Paris, qui serait assez intéressante si elle n'était aussi personnelle et si elle ne mettait aussi souvent en scène le mari même de son auteur.

— Le comte Hippolyte Clérel de Tocqueville, également sénateur inamovible, est mort le 18 mai. Il était le frère cadet du célèbre Alexis de Tocqueville, auteur de *la Démocratie en Amérique*. Il a lui-même fait quelques publications politiques

peu importantes, et c'est, en somme, à son frère qu'il a dû surtout son illustration et son influence dans le département de la Manche, qui l'avait nommé en même temps député et conseiller général.

— Le jour même où commençait au Sénat la discussion du projet de dissolution de la Chambre des députés, mourait à Versailles M. Pierre Lefranc, sénateur élu par les Pyrénées-Orientales. Il était connu surtout comme journaliste politique, et avait en cette qualité une grande influence dans son département. Il avait fondé à Perpignan, vers la fin du règne de Louis-Philippe, le journal *l'Indépendant*, qui est encore aujourd'hui une des feuilles importantes du Midi. M. Lefranc avait débuté dans les lettres sous le pseudonyme de Jean Bonhomme, dont il signait des articles à la *Revue indépendante*. Il est mort à soixante-deux ans.

La Santé de M. Thiers. — « M. Thiers est indisposé », « M. Thiers est très-malade », « M. Thiers est mort » : telles sont les nouvelles que publient quotidiennement les journaux qui poussent de leurs vœux l'ancien président de la République vers le temple de Mémoire. Ceux, au contraire, qui désirent le conserver le plus longtemps possible dans notre vallée de douleurs prétendent qu'il ne s'est jamais mieux porté et qu'il rajeunit d'un jour par vingt-quatre heures. Comme c'est agréable, pourtant, de voir ainsi discuter sa vie et sa mort ! Heureusement, le *robur et æs triplex* a été inventé à l'usage des hommes d'État, qui ont soin de s'en cuirasser.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



